

Gagnon, Michelle - Le cercle de sang

Gagnon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM





MICHELLE GAGNON

LE CERCLE DE SANG



Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Dédicace

Prologue

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

16.

17.

18.

19.

20.

21.

22.

23.

24.

25.

26.

27.

28.

29.

30.

31.

REMERCIEMENTS

DANS LA MÊME COLLECTION

© 2007, Michelle Gagnon.

© 2010, Harlequin S.A.

978-2-280-81530-7

Roman



Photos de couverture

Rue de nuit : © ED FREEMAN / GETTY IMAGES

Femme : © ROYALTY FREE / IMAGESOURCE LTD / JUPITER
IMAGES

83-85 boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

www.harlequin.fr

Titre original :

THE TUNNELS

publié par MIRA®

Traduction de l'américain par LUCIE PERINEAU

Mira® est une marque déposée par le groupe Harlequin

Prologue

— Sérieux ? Tu n'y as jamais mis les pieds ? Et tu es quoi... en troisième année ?

Chad feignit la surprise en lorgnant le décolleté de la jeune femme.

— Non, je n'y suis jamais descendue, dit Anna en rougissant un peu.

Elle se retint de remonter sur sa poitrine le corsage que sa colocataire avait insisté pour lui prêter. « Tu es plus couverte qu'une bonne sœur ! avait-elle dit. Les hommes n'aiment pas les cols roulés. » Elle avait raison, comme d'habitude.

Moins de dix minutes après leur arrivée, Chad Peterson l'avait acculée dans un coin pour lui proposer une autre bière, alors qu'elle n'avait bu qu'une gorgée de celle qu'elle tenait à la main.

— Avant de finir tes études, il faut que tu fasses au moins une visite nocturne à la chapelle. C'est un rite de passage obligatoire.

Il repoussa une mèche de cheveux de devant ses yeux et lui sourit. Le cœur d'Anna se mit à battre plus vite. Essayant de prendre l'air décontracté, elle hocha la tête.

— D'accord, dit-elle.

Chad se pencha vers son copain Pete et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Pete jeta un regard libidineux à Anna et tapa Chad sur l'épaule.

— Une balade dans les tunnels ? On vous accompagne.

Il attrapa une fille blonde et soûle par le bras, et se dirigea vers la sortie du bâtiment.

— Vous êtes sûrs qu'elle est en état de venir ? demanda Anna avec un peu d'inquiétude.

La fille ne cessait de trébucher, et sa tête penchait sur le côté.

— Gina ? C'est toujours comme ça quand elle boit, dit Pete. Ça va lui faire du bien de marcher.

Les lèvres de Chad frôlèrent les cheveux d'Anna, et un frisson parcourut le dos de la jeune femme. Elle déglutit et vida sa canette

de bière d'un seul trait. Cette partie du bâtiment lui était inconnue. L'éclairage était faible, et leurs pas résonnaient sur le plancher. L'alcool répandait dans ses veines une chaleur agréable. Ils débouchèrent subitement dans un couloir étroit.

— Attention à la tête, dit Pete. Il fait sombre.

Anna se recroquevilla. Le passage était si étroit que ses hanches touchaient presque les murs. L'obscurité était totale. Pete émit un cri de douleur, et l'autre fille gloussa.

— C'est pas marrant, dit-il. Je me suis cogné la tête.

— Désolée, dit Gina dans un chuchotement théâtral.

Puis elle se remit à glousser. Anna luttait contre une claustrophobie naissante. Elle ferma les yeux et aspira une grande bouffée d'air poussiéreux. La main de Chad qui caressait son dos ne faisait que contribuer à sa panique. *Qu'est-ce que je fais ici ? Je connais à peine ces garçons — et voilà que je les suis dans les profondeurs du bâtiment...*

— Ah ! C'est là.

Une allumette craqua puis s'enflamma. La silhouette de Gina se découpa à contre-jour. Derrière elle, Pete tirait le verrou d'une lourde porte. Un heurtoir en cuivre terni pendait en son milieu... Anna crut y voir une tête de chèvre, et frissonna de nouveau. Superstitions ridicules, tenta-t-elle de se persuader en essayant d'ignorer les signaux d'alarme qui résonnaient dans sa tête. Des peurs de l'Ancien Monde, le genre de choses auxquelles son père s'accrochait en dépit de son éducation et de son sens des affaires. Elle était dans le Connecticut, maintenant ! Tout cela était loin derrière elle.

La porte s'ouvrit en grinçant. Pete émit un rire diabolique caricatural, et se frotta les mains.

— Ça suffit, Pete, dit Chad sèchement.

Il frotta le haut du bras d'Anna.

— Eh, tu as la chair de poule !

— J'ai froid, mentit-elle.

Pete tâtonnait dans le noir en jurant. D'un coup, la lumière d'une lampe torche perça l'obscurité. C'était rassurant, pensa Anna. Cela prouvait que d'autres étaient venus ici, qu'ils ne s'aventuraient pas en terrain inconnu. Si, comme le prétendait Chad, tous les étudiants venaient ici au moins une fois au cours de leurs études, cela faisait

un nombre de visiteurs incalculable.

— Attention, les marches sont raides, chuchota Chad à son oreille.

Gina disparut devant eux. Anna se pressa pour la rattraper. La température baissait à mesure qu'ils descendaient, et elle regrettait de ne pas avoir pris un pull. Une odeur de renfermé flottait dans l'air. Les murs n'étaient pas en terre, comme elle l'avait d'abord cru, mais en ciment couvert d'inscriptions et de dessins laissés par des générations d'étudiants plus ou moins doués. Noms, prénoms, dates et graffitis obscènes de toutes les couleurs s'étaient près de l'entrée ; plus loin, Anna vit des silhouettes de hiboux et de taureaux, et des symboles dont elle ne connaissait pas la signification.

— Toi aussi, tu as dessiné quelque chose ? demanda-t-elle à son compagnon.

Sa voix amplifiée et déformée par l'écho lui parut à peine reconnaissable.

— Pas encore. On n'a pas le droit, avant d'avoir le diplôme.

Chad passa le doigt sur l'une des inscriptions. « William S, 1923. »

— Il n'y a presque plus de place, dit-il. Bientôt il faudra recommencer au début des tunnels, recouvrir les dessins les moins réussis. Il y en a qui sont très beaux. Tu es en art, non ?

— En histoire de l'art.

Anna était abasourdie. Elle pensait qu'il ne connaissait même pas son nom, et voilà qu'il savait même ce qu'elle étudiait.

— Ça va te plaire, je te le garantis.

Elle eut l'impression de descendre pendant des heures. Pete sauta de la dernière marche à pieds joints, et atterrit avec fracas sur une plaque en métal.

— Ouaouh ! s'écria-t-il.

Son cri s'engouffra dans le tunnel devant lui, puis revint les heurter de plein fouet, faisant vibrer le crâne d'Anna et lui coupant le souffle.

Nous y sommes, se dit-elle en regardant le boyau noir devant elle.
Les fameux tunnels.

Au début, ç'avait été une simple rumeur, ensuite confirmée par des sources tellement nombreuses qu'elle avait accepté l'existence des souterrains sans jamais les avoir vus. Certains soutenaient qu'ils avaient été construits dans les années cinquante, au moment de la

rénovation des dortoirs, pour faciliter les déplacements dans le campus pendant les mois enneigés. Pour d'autres, ils étaient antérieurs à la fondation de l'université ; créés à l'époque du Chemin de fer clandestin, ils auraient ensuite servi d'entrepôts de contrebande aux premiers présidents de l'université. D'aucuns affirmaient même que certains passages menaient jusqu'aux berges de la rivière. Anna passa un doigt sur le mur rugueux. *En tout cas, ça ne date pas des années 50*, pensa-t-elle en apercevant une série de dates des années 1800. Par endroits, le sol était tapissé de mousse qui rebondissait sous la semelle de ses fines sandales. Le plafond du tunnel était renforcé par de grandes poutrelles en fer d'où pendaient des brins de lichen agités par des courants d'air. Gina trébucha se rattrapa, puis se plia en deux.

— Ça ne va pas ? demanda Anna en lui prenant le coude.

La fille leva la tête pour lui lancer un regard flou, puis tendit le doigt vers un mur.

— Regarde.

Anna inspira vivement. Devant elles, un immense dessin s'étendait du sol au plafond. Les coups de pinceau brun sombre avaient quelque chose d'intense et d'inquiétant.

Chad scruta le mur par-dessus l'épaule d'Anna.

— Le cochon ! Personne n'est censé dessiner ici, c'est la partie la plus ancienne... Pete, tu sais qui a fait ça ?

A cet instant, Gina eut un haut-le-cœur et aspergea le sol de bière mousseuse. Les trois autres reculèrent précipitamment.

— Ah, nom d'un chien ! Je t'avais dit de pas dégueuler ici ! C'est moi qui vais devoir nettoyer, tu le sais, ça ?

Le faisceau lumineux de la lampe de Pete ricocha sur le mur, faisant vibrer le grand visage peint au sourire sinistre.

— Nom de... Allez, on fout le camp.

— Pete, j'ai promis de lui montrer la chapelle, protesta Chad.

— Pas grave, dit Anna en se couvrant le nez pour essayer de filtrer l'odeur. Une autre fois.

— C'est idiot, dit Chad. Il suffit d'aller chercher un peu d'eau...

Il prit Pete par le bras et le conduisit vers l'entrée du tunnel. Leurs chuchotements inintelligibles flottaient dans le silence lugubre. Gina était toujours à genoux ; ses cheveux pendaient comme un rideau devant son visage.

— Ça va aller ? demanda enfin Anna.

La fille hocha la tête et renifla.

— Donne-moi la main, je vais t'aider à te lever.

Elle se pencha vers Gina, qui leva vers elle un visage mouillé de larmes.

— Merci... Je me sens tellement idiote...

— Chut. Ça peut arriver à n'importe qui. Ce n'est pas ta faute, je t'assure.

Anna lui frotta le dos pour la réconforter.

— Allez, on y va, dit Chad.

C'était lui qui tenait la lampe, maintenant. Pete hissa Gina debout et l'entraîna en direction de la sortie.

— On n'est pas obligés d'y aller, dit Anna, vraiment...

— Si, dit-il avec fermeté. Je ne veux pas que tu gardes un mauvais souvenir des tunnels. Sérieux, ils sont trop cools... Fais-moi confiance. Quand tu verras la chapelle, tu ne le regretteras pas.

Anna soupira. L'incident avait plutôt dissipé ses inquiétudes. C'étaient de simples passages souter- rains, ni plus ni moins, qui au fil des histoires trans- mises de génération en génération avaient pris des dimensions mythiques dans l'imaginaire étudiant. Quant au visage peint sur le mur... c'était une farce quelconque.

— D'accord. Mais je dois me lever tôt demain. On ne restera pas trop longtemps ?

Quelques minutes plus tard, ils se hissaient hors d'une trappe dans le sol de la chapelle, juste derrière la chaire. Chad mit sa main en coupe autour de l'ouverture de la lampe, laissant filtrer juste assez de lumière pour y voir.

— Les gars de la sécurité publique font des rondes, chuchota-t-il. S'ils m'attrapent encore ici, je me fais virer à coup sûr !

Encore? pensa Anna, piquée, mais elle ne releva pas.

Après les tunnels humides et exigus, la chapelle paraissait immense. Des rayons de lune obliques teignaient la pièce de lueurs bleues. Au-dessus de leurs têtes, le plafond était quadrillé de croisées. Les rangées de bancs sombres et massifs veillaient sur tout cela en silence. *Chad avait raison.* C'était merveilleux, et très romantique.

Leurs lèvres se frôlèrent. Quelques instants plus tard, le jeune homme étendait doucement Anna sur le sol. *Demain matin*, jubila-t-elle, *le père John se tiendra à cet endroit précis pour dire la messe*. Son père croyait qu'elle y assistait tous les dimanches ; ce n'était pas le rite orthodoxe, disait-il, mais c'était mieux que rien. Elle lui avait d'abord menti afin de consacrer plus de temps à son travail, puis elle s'était aperçue qu'elle ne croyait plus aux fables simplistes qu'on y ressortait chaque dimanche.

Elle se raidit brusquement, ramenée à la réalité par la main qui remontait sous sa chemise.

— Quoi ? souffla Chad.

— Rien.

Elle sentit ses joues s'enflammer.

— C'est juste que... j'aimerais y aller douce- ment.

— Comme tu voudras, dit Chad en haussant les épaules.

Ils s'embrassèrent de nouveau. Cette fois, Anna se concentra sur les sensations, sur le goût de la bouche de Chad, le relent un peu amer de bière sur sa langue. Il embrassait bien. *Pourquoi pas, après tout ?* pensa-t-elle tandis que la main remontait le long de son dos, cherchait l'agrafe de son soutien-gorge. *Tu ne peux pas rester vierge toute ta vie...*

Soudain, un bruit de pas résonna. Tous deux se figèrent puis s'écartèrent pour écouter. Le bruit semblait venir de l'abside derrière eux. Il se rappro- chait, à présent ; c'étaient des pas résolus derrière les rideaux d'où le prêtre sortait chaque dimanche.

— Viens ! chuchota Chad.

Sa voix n'était plus suave du tout. Il la tira brusque- ment, manquant lui arracher un cri, puis la poussa vers l'échelle en fer avant de s'engouffrer à son tour dans le trou, en claquant la trappe au-dessus d'eux.

— Faut qu'on fiche le camp d'ici avant qu'ils aient pu voir nos visages ! Vite !

Il la poussa en avant.

— La lampe de poche..., protesta-t-elle.

Chad ne répondit pas. *Je vais me tordre la cheville. Je risque de tomber et de me casser la jambe, tout ça pour lui éviter un avertissement bidon de cette fichue sécurité publique. Ils ne font même pas partie de la police, ils n'ont aucune autorité...* Mais elle se tut et continua

d'avancer.

Au bas de l'escalier, il se glissa devant elle et lui attrapa la main.

— Par ici !

Elle le suivit en chancelant, suffoquée par l'obscurité. Sa respiration devenait saccadée. *J' étouffe. Pas assez d'oxygène.* Elle trébucha sur quelque chose, entendit un petit couinement et se retint de hurler à son tour. Un rat. Evidemment. Comme dans le métro, des rats et des graffitis. Elle trébucha de nouveau et atterrit à genoux. Sa main échappa à celle de Chad.

— Dépêche-toi ! chuchota-t-il.

— Je... je crois que je me suis fait mal...

Elle fit basculer le poids de son corps vers son bassin, tâta son genou et sentit un élancement de douleur.

— Chad ?

Il n'était plus là.

Il lui fallut un instant pour arriver à le croire. Il l'avait abandonnée ici sans lampe, ni carte ni aucune idée de la direction à prendre pour retrouver la frater- nité. Elle se maudit de n'avoir pas été plus attentive. Ils avaient passé au moins deux embranchements, mais elle s'était contentée de suivre aveuglément son compagnon, d'évidence un habitué des lieux.

— Chad ? lança-t-elle sur un ton plaintif.

Puis d'une voix désespérée :

— Il y a quelqu'un ?

Elle se releva péniblement et tâtonna devant elle. Au bout d'une éternité, ses doigts heurtèrent une surface râpeuse, et elle poussa un soupir de soulagement. Elle aurait dû insister pour prendre la lampe de poche. *Bah, ces tunnels mènent forcément quelque part.* Si elle continuait à avancer, elle finirait par trouver un escalier remontant vers l'un des bâtiments. Et, songea-t-elle avec un sourire dérisoire, elle n'avait pas à craindre de mesures disciplinaires. Etant donné l'identité de son père, elle n'avait aucun risque de se faire renvoyer, même si elle l'avait souhaité.

Des pas résonnèrent de nouveau, devant elle cette fois.

— Chad ? lança-t-elle avec espoir.

Ce n'était pas un mauvais garçon après tout ; il était revenu la chercher dès qu'il s'était aperçu qu'elle ne le suivait plus.

— Je suis ici ! Par ici ! Chad ?

Il s'approcha, ralentit; il devait essayer de la repérer à la voix. Elle tendit l'oreille et s'avança pas à pas en se tenant aux murs. Le béton s'effritait sous ses doigts.

— Chad ? Qui est là ?

D'un coup, quelque chose lui vint à l'esprit. Ses clés ! Il y avait une petite lampe LCD sur le porte-clés que son père lui avait offert à Noël dernier. Elle fouilla dans ses poches, trouva l'étui en plastique souple et le pressa.

De stupeur, elle laissa échapper un petit gloussement nerveux. Sur le mur devant elle s'étendait un visage identique à celui qu'ils avaient vu tout à l'heure, mais encore plus grand et plus sombre. Il venait d'être peint, se rendit-elle compte. Des gouttes dégouлинаient encore de la barbe du visage sur le sol. De nouveau, un mauvais pressentiment la fit frissonner, et elle dut se retenir de prendre ses jambes à son cou. Elle prit une profonde inspiration tremblotante et pivota sur elle-même. Il y avait quelque chose, là-bas, juste au-delà du faisceau lumineux. Anna plissa les yeux et fit un pas en direction de la chose.

— Etes-vous...

Puis ses yeux s'écarquillèrent et elle se mit à hurler. Le porte-clés lui échappa et alla rebondir sur le sol avec un grand fracas. L'obscurité se referma autour d'elle.

1.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Chad Peterson. Un petit enfoiré de première.

— Il me tarde de faire sa connaissance.

Kelly Jones soupira et pressa le pas, tandis qu'à ses côtés l'agent Roger Morrow peinait à la suivre.

— Nom d'un chien, souffla-t-il, on marche, Jones, on ne fait pas du jogging.

— Excuse-moi. Au bout de dix ans à New York, on ne fait plus la différence. Ses rapports avec la victime ?

— Inexistants, d'après lui. Ils se sont rencontrés le soir même dans une fête. Il l'a emmenée dans les souterrains. Tu vois le genre ; tu fiches la frousse à la fille dans l'espoir qu'elle va se laisser reconforter. Bref, ils ont entendu un bruit dans la chapelle, ils se sont enfuis en courant, ils se sont perdus de vue. Notre prince charmant est rentré se coucher et a dormi à poings fermés jusqu'au matin.

— Et la fille ?

— Comme je t'ai dit, ils se sont perdus de vue dans les tunnels.

— Et il n'est pas retourné la chercher ? Quel héros ! Ce ne serait pas lui, par hasard ?

— Nan. C'est un gamin ordinaire. A part les habituelles bêtises de prépa, il n'a jamais rien fait. Son compagnon de chambre confirme qu'il était au lit, endormi, à 2 heures.

— Ouais. Sauf que dans les fraternités ils diraient n'importe quoi pour couvrir un copain. Laisse-moi lui parler une minute seul à seul.

D'un geste brusque, elle ouvrit la porte de l'Algeco installé par le FBI. Affaissé sur une chaise pivotante, un jeune homme se tenait le visage dans les mains. Il releva la tête et regarda Kelly d'un air brisé. On voyait qu'il avait pleuré. Des photos de la fille étaient épinglées sur le tableau d'affichage derrière lui. Laisser un suspect seul en présence de photos de la scène de crime est une tactique courante. Les innocents s'effondrent ; les autres, incapables de

dissimuler leur fierté, se trahissent neuf fois sur dix. Chad Peterson semblait appartenir au premier groupe, mais il n'allait pas s'en tirer à si bon compte. Kelly le fixa d'un regard sévère et se prépara à regarder, elle aussi, les photos macabres. L'aménagement de l'Algeco était spartiate : bureaux et chaises vissés au sol, murs presque recouverts par des tableaux blancs et des panneaux d'affichage. Dans un coin, une cafetière électrique et un micro-ondes faisaient office de cuisine. Pour l'instant, tous les panneaux d'affichage étaient vides, à l'exception de celui qu'elle se préparait à regarder.

Elle n'en était pas à son premier homicide. Depuis son arrivée au FBI, dix ans auparavant, Kelly avait enquêté sur la mort de dizaines de personnes d'un bout à l'autre des Etats-Unis, depuis des prostituées enterrées à la sauvette jusqu'à des enfants dont les mutilations défiaient l'entendement. Les photos devant elle, cependant, étaient uniques en leur genre. Une jeune femme pendait à une corde enroulée autour d'une poutrelle au plafond. Son corps nu était étendu comme un papillon dans une vitrine. Sa tête tombait vers l'avant, ses yeux grands ouverts semblaient contempler les sévices infligés à son corps. Sa poitrine était ouverte, révélant des côtes brisées. Les poumons n'étaient plus là. Drôle de trophée, songea Kelly. Une traînée de sang dégoulinait d'une incision à l'intérieur du haut de sa cuisse. Une grande incision de type chirurgical sans doute faite au couteau. Sur le bas des photos, une inscription était griffonnée à l'encre noire :

« Anna Varelas, 20 ans,
sexe féminin, type caucasien. »

— Bon, dit-elle en se tournant vers le garçon. Vous avez quelque chose à me dire ?

— Je suis tellement désolé..., commença-t-il d'une voix étranglée. Quand je ne l'ai pas vue revenir, je me suis dit qu'elle avait trouvé une autre sortie. Je ne me doutais pas...

Il s'effondra en larmes.

Kelly ouvrit une bouteille d'eau et la lui tendit. Il l'accepta avec gratitude et avala quelques gorgées entrecoupées de profondes inspirations. Elle l'observa en silence. Robert De Niro lui-même n'aurait pu en faire autant. Le gamin était innocent, sans l'ombre d'un doute. *C'est un lâche, pas un tueur*, pensa-t-elle. Dommage, cela allait lui compliquer le travail.

— Vous connaissiez la victime ?

— De vue, dit-il en hochant la tête. Mais c'était la première fois que je lui parlais. Je n'ai aucune idée de qui a pu faire ça, je le jure. Je m'en veux tellement... Je n'aurais jamais dû la laisser seule là-bas.

— C'est sûr.

— Je n'y comprends rien. Je suis descendu dans ces tunnels des centaines de fois, et je n'ai jamais rien vu...

— Il y a un début à tout.

Kelly s'assit sur le bord d'un bureau, face à lui, et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Voilà ce qu'on va faire. Vous allez me raconter toute l'histoire du début à la fin. Tout ce dont vous vous souvenez, même si ça ne vous semble pas important. Tout ce que vous avez vu et entendu jusqu'à l'instant où vous vous êtes mis au lit. D'accord ?

Il s'éclaircit bruyamment la gorge.

— Bien sûr.

Il vida la bouteille d'eau et, au prétexte de repousser une mèche de cheveux, s'essuya les yeux.

— Vous êtes du FBI, hein ? Je croyais que vous vous occupiez seulement des affaires importantes.

— Cette affaire est importante.

— Oui, je sais, mais... Pour un seul meurtre, on appelle plutôt les flics, non ? Je croyais que vous n'interveniez que dans les crimes fédéraux.

Elle envisagea de lui parler de l'autre fille, puis décida de ne pas le faire.

— Vous ne savez pas qui elle était ?

— Qui ça, Anna ? Elle m'a dit qu'elle sortait d'une pension en Suisse, mais à part ça...

— Bon. C'était la fille de Dmitri Christou.

Aucune réaction. Kelly soupira intérieurement.

— Le magnat du transport, précisa-t-elle. Celui dont les prêts font tourner l'économie de toute une foule de petits pays.

— Sans blague ?

Le garçon était stupéfait.

— Mais je croyais qu'elle s'appelait...

— Elle s'était inscrite ici sous le nom de sa mère, par mesure de sécurité.

— Ça alors... je ne m'en suis jamais douté !

— C'était un peu l'idée. Bref...

Kelly sortit un carnet de la poche intérieure de sa veste et l'ouvrit à la première page vierge.

— Vers quelle heure vous êtes-vous rencontrés hier soir ?

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Elle leva les yeux de ses notes. Morrow l'observait avec un petit sourire.

— Ce n'est pas lui.

Elle se massa les yeux du pouce et de l'index, et réprima un bâillement.

— Je te l'avais dit. Tu t'es levée tôt, hein ? D'où tu arrives ?

— Du New Jersey.

— Ah, oui, l'affaire du pédophile. Du bon boulot, d'ailleurs.

— Merci. Comment va Carol ?

— Elle compte les jours jusqu'à ma retraite.

— Vraiment ? Je ne t'en croyais pas si proche.

Kelly avait travaillé sur quelques affaires avec Morrow dans le passé, notamment une atroce histoire d'adolescents qui prenaient les films d'horreur beau-coup trop au sérieux. En dépit de sa calvitie et de son ventre bedonnant, elle ne lui donnait pas plus de quarante-cinq ans.

— Plus que dix ans, dit-il en levant les yeux au ciel. Tu veux interroger le couple qui était avec eux dans les tunnels ?

— Je ne sais pas. Ils ont vu ou entendu quelque chose ?

Morrow recala sa ceinture en dessous de sa bedaine.

— Rien. Jack l'Eventreur aurait pu dépecer quelqu'un devant leurs yeux que ces deux-là n'auraient rien trouvé de spécial à signaler. Ils doivent avoir des papas riches, sinon ils ne seraient pas

ici. Tu as jeté un coup d'œil aux lieux ?

— Pas encore.

Elle hocha la tête en direction du tableau d'affichage.

— Mais les photos sont assez parlantes.

— C'est *gore*, hein ?

— Très.

Kelly soupira de nouveau. Dix ans qu'elle faisait ce boulot, et il ne devenait pas plus facile. Au contraire, les tueurs qu'elle traquait semblaient devenir plus inventifs et cruels d'année en année.

— Quelle est la cause officielle de la mort ?

Morrow se laissa tomber sur la chaise d'en face.

— On dirait qu'il a commencé par la pendre, mais le nœud était calculé pour l'étrangler sans lui briser le cou. En réalité, elle est morte d'une hémorragie massive. Il lui a ouvert la veine fémorale et a recueilli son sang dans un seau pendant qu'elle vivait encore.

— Pas facile à réaliser, tout ça, dit Kelly en mâchouillant l'extrémité de son stylo. On pourrait avoir affaire à un chirurgien, ou en tout cas à quelqu'un ayant une formation médicale.

— Il n'y a pas de filière médecine ici, j'ai vérifié. Je pensais plutôt à un boucher.

— Des bouchers non plus, il n'y en a pas des masses ici.

— On ne sait jamais, dit Morrow en haussant les épaules. Ça pourrait être un boursier, ou un prof issu de milieu ouvrier.

Il se releva, s'avança jusqu'au tableau d'affichage et lui montra un gros plan sur les orteils de la fille qui flottaient juste au-dessus du sol.

— Tu vois ces auréoles ? La plus grande a été laissée par un seau, les deux autres par des bougies. Il lui a brisé la mâchoire et les côtes, et arraché les poumons.

— Après son décès ?

— Bon Dieu, je l'espère. Nous devrions être fixés là-dessus cet après-midi. Pour l'instant, je préfère ne pas y penser.

Kelly regarda les photos en plissant les yeux.

— Elle a été violée ?

Morrow fit non de la tête.

— La légiste ne le pense pas, du moins pas dans le cas d'Anna Christou. Tiens-toi bien, elle était vierge. Sans doute la dernière sur le campus. Pour l'autre fille, on n'est pas sûrs.

— Parle-moi d'elle.

— Le mode opératoire est presque identique. Lin Kaishen, chinoise, vingt et un ans, inscrite en licence, fille d'un diplomate à l'ONU. Retrouvée à un demi-mile environ de la deuxième, dans un tunnel communicant. Elle avait disparu depuis deux semaines sans que personne ne donne l'alerte. Ses amis pensaient qu'elle était rentrée chez ses parents pour les vacances, ses parents croyaient qu'elle travaillait sur son mémoire. On essaie toujours de déterminer la date exacte où elle a été enlevée. J'ai les photos ici, si tu veux les regarder. Ce n'est pas beau à voir, les rats sont passés par là.

— Je veux bien les voir.

Morrow lui lança une chemise cartonnée qu'elle attrapa au vol et ouvrit. Cette jeune femme était plus petite et plus menue ; de longs cheveux noirs encastraient ce qui restait de son visage. Ses jambes écartées étaient fixées au mur par d'épaisses barres en fer. Ici aussi, la mâchoire pendait de façon grotesque, et des côtes surgissaient de sa poitrine déchiquetée.

— La position du corps est différente, dit Kelly en plissant les yeux.

— Ah ! Voilà pourquoi tu gagnes autant. Bien vu. Je ne sais pas pourquoi, il n'a pas attaché les jambes de Christou. Peut-être qu'il avait oublié les barres de fer chez lui.

— Il n'a pas oublié le seau ni les bougies. Peut-être qu'il met au point son MO, dit Kelly d'un air songeur.

Il faut généralement un certain temps aux tueurs en série pour trouver leur créneau, si l'on peut dire. Le meilleur moment pour les arrêter est toujours au début de leur carrière, quand ils en sont encore à parfaire leur technique et à commettre des erreurs. Avec un peu de chance, Kelly avait affaire à un débutant.

— Tu es sûre que c'est un homme ?

— Pour hisser les filles au plafond, il faut être musclé, ou être à plusieurs. Donne-moi les mensurations de la première.

Morrow feuilleta son carnet.

— Selon son permis, un mètre soixante-cinq, pour cinquante-deux kilos.

— Disons deux, trois kilos de plus. Les filles mentent toujours au sujet de leur poids.

Kelly examina attentivement la dernière photo du lot.

— Qu'est-ce qu'on voit derrière elle ? Ça y était déjà ? >

— Ça, ma chère, c'est notre meilleure piste. Qui explique pourquoi il recueille leur sang. Apparemment, il est trop radin pour s'acheter un tube de gouache. On a trouvé plusieurs représentations de ce genre, la plupart dans les tunnels menant à la chapelle.

Il lui lança deux photos supplémentaires.

— Celles-ci ont été prises après l'enlèvement des corps.

Kelly en étudia une plus particulièrement. Les traits du dessin déjà rudimentaire avaient été étalés par le corps de la fille. On peinait à voir s'il repré- sentait un animal ou un être humain, mais c'était sans aucun doute un visage. Deux yeux féroces brillaient sous des sourcils broussailleux, deux oreilles pointues surgissaient de chaque côté, et une longue barbe broussailleuse descendait presque jusqu'au sol. Même ici, sous la lumière fluorescente de l'Algeco, l'image faisait frissonner. Dans les tunnels obscurs, cela devait être véritablement effrayant.

— Il a dessiné ça avec leur sang ?

— Ouais. Sauf qu'il y a une vilaine petite subtilité. Le dessin derrière le corps d'Anna Christou a été peint avec le sang de Lin Kaishen. Tu me suis ?

— Malheureusement. En gros, on a affaire à un artiste frustré. Et le dessin derrière la première victime ?

— On espère que c'est vraiment la première. C'est un vrai labyrinthe, là-dessous. Il faudra des semaines pour fouiller tous les conduits. Kaishen a été retrouvée par un concierge qui nettoyait les sanitaires à l'entrée des souterrains. Des WC dans un tunnel, tu le crois ?

— Oui. Mais il n'y en a que deux. C'est à Sommerfields.

— Sommerfields ? De quoi tu parles, Kelly ?

— Des dortoirs à la limite du campus. Elle y logeait ?

Morrow consulta de nouveau son carnet.

— Non. Elle avait une colocation en ville avec des amis. Tu as mémorisé le plan du campus, ou quoi ?

— J'étais logée à Sommerfields en première année, dit Kelly avec

un petit sourire.

— Sans blague ? Tu as fait tes études ici ?

— C'est la première fois que j'y reviens. Et à vrai dire j'aurais préféré que ce soit en d'autres circonstances.

Kelly plissa le front en examinant les photos de la scène de mort de Kaishen.

— On a retrouvé ses empreintes dans les sanitaires ?

— Non. Le concierge fait bien son boulot. Il n'y avait quasiment aucune empreinte, ou alors elles étaient trop abîmées.

— Donc on ne sait pas si notre type l'a prise dans les toilettes, ou l'a trouvée ailleurs. Quoi qu'il en soit, le MO est presque identique, hein ? Le dessin se trouvait derrière son corps ?

— Exact. Peint avec le sang d'une femme encore non identifiée. Ça, c'est la mauvaise nouvelle. Parce qu'on n'a pas retrouvé d'autres corps.

Kelly se recala au fond de sa chaise et croisa ses bras sur sa poitrine.

— On n'a pas signalé d'autres disparitions ?

— Pas pour l'instant, mais les cours viennent à peine de reprendre. L'université n'a apparemment aucun moyen de recenser tous les élèves présents, et il y a beaucoup de gamins qui rentrent avec quelques jours de retard.

— Alors on n'a plus qu'à attendre l'apparition du troisième cadavre ?

— On dirait bien.

Kelly soupira. Cette affaire prenait déjà des allures de cauchemar.

— Bon. Envoie les photos et le MO à la base de données VICAP pour voir s'ils ont quelque chose de semblable, sur un autre campus par exemple. Notre type est peut-être obsédé par les étudiants. Envoie aussi une copie du dessin au labo, demande-leur ce que c'est que ce truc. Et je veux un dossier complet sur les tunnels, avec plans détaillés, points d'accès, et toutes les informations que l'université possède sur leur origine.

La base de données VICAP leur apprendrait si d'autres personnes avaient été tuées de la même manière sur l'ensemble du territoire. Créée par le FBI dans les années 1990, elle détectait des processus récurrents d'après les éléments matériels laissés sur les scènes de

crimes. Avant cela, des meurtriers en série comme Ted Bundy pouvaient facilement se glisser entre les mailles en tuant dans des juridictions différentes. Kelly n'attendait toutefois pas grand-chose de cette recherche. Elle était capable de réciter le MO – mode opératoire – de tous les tueurs en série en activité aux États-Unis, ce qui n'était pas un mince exploit, étant donné qu'on en dénombrait une centaine en liberté à tout moment. Si un *serial killer* avait ciblé des campus universitaires, elle en aurait entendu parler.

Morrow inclina la tête.

— C'est déjà fait. Pour moi, on a affaire à une sorte de culte satanique. Anna Christou s'est fait tuer en sortant de la chapelle, et un premier communiant pourrait te dire à quoi ressemble ce dessin.

Kelly se pencha pour l'examiner de nouveau.

— Tu as peut-être raison, mais voyons tout de même ce que dit le labo. Ça me rappelle quelque chose, je n'arrive pas à mettre le doigt dessus...

— Le célèbre Count Chocula des céréales mons-trueuses?

Kelly se mit à rire, et leva les yeux au ciel.

— Tu m'as manqué, Morrow. Le crime en série, ce n'est pas drôle, sans toi.

— Voilà pourquoi je gagne autant.

Il lui fit un clin d'œil et lui ouvrit la porte du préfabriqué.

— Après toi.

— Où allons-nous ?

— J'ai promis au président de passer lui faire une mise au point. Le pauvre s'arrache les cheveux. À peine trois mois qu'il est en poste, et il a déjà deux cadavres sur les bras.

Kelly posa le dossier sur la table avec un soupir.

— En route pour la tour d'ivoire, dit-elle.

2.

Debout à la fenêtre, le président Ken Williams regardait entre les branches des arbres les étudiants jouer au frisbee dans le carré de logements en contrebas. Son bureau était situé dans le North College, une rangée de bâtiments en grès brun parmi les plus anciens du campus. À gauche des dortoirs s'élevait une imposante bibliothèque en brique et en marbre, à droite un gymnase de style gothique. L'ensemble des bâtiments universitaires couvrait plusieurs kilomètres carrés, et les logements étudiants s'étendaient en tous sens comme des tentacules. Et juste à côté de son bureau il y avait la chapelle.

À quarante ans, Ken Williams était le plus jeune président jamais nommé à la tête de cette université. Ses cheveux blancs précoces et ses allures d'aristocrate lui donnaient toutefois l'air nettement plus âgé. Cet ancien doyen de la faculté d'anglais de Northwestern était encore intimidé par l'immensité de son nouveau bureau, un sentiment qu'il s'efforçait en vain de dissimuler à son entourage. On était déjà en octobre, et des cartons de livres non déballés s'entassaient encore dans les coins ; mis à part un téléphone et un ordinateur portable, le bureau du président était nu. Peter Scott, doyen de l'université et bras droit de Williams, était perché au bord d'un luxueux canapé en cuir face à la fenêtre. Il débitait à toute vitesse un discours sur lequel Ken peinait à fixer son attention.

— En ce qui concerne les relations avec la presse, j'ai parlé aux parents des deux filles, et ils sont d'accord pour maintenir le black-out médiatique. Wu Kaishen en particulier a le sentiment qu'une médiatisation excessive risquerait de compromettre l'enquête et d'attirer une attention indésirable sur sa position à l'ONU, qui à ce stade...

— C'est absurde. Il faut les mettre en garde.

— Pardon ?

Scott leva les yeux de son dossier, l'air sidéré.

— Nous ferions mieux de diffuser un bulletin d'alerte et de demander aux officiers de la sécurité publique de renforcer leurs effectifs.

— Ken...

Le doyen ôta ses lunettes, sortit un chiffon doux de la poche de son blazer, et se mit à les nettoyer, comme toujours quand il avait besoin de mettre de l'ordre dans ses idées.

— Je te rappelle que nous en avons parlé avec les autorités et les parents, et que personne ne souhaite rendre l'affaire publique.

— C'est sûr, mais il faut quand même faire quelque chose. Les rumeurs les plus folles se propagent, et nos étudiants n'auront pas manqué de remarquer l'Algeco que le FBI a installé derrière le bâtiment des sciences.

Le président se retourna et regarda le doyen par-dessus ses lunettes. Du haut de son mètre quatre-vingt-douze, il en imposait, et il le savait. Dommage qu'il lui faille user si souvent de cette tactique en présence du doyen. Ce dernier convoitait depuis des années la chaire de président, et faisait d'incessantes courbettes au conseil d'administration dans l'espoir de la décrocher. L'attribution du poste à quelqu'un de l'extérieur l'avait naturellement contrarié. Par représailles, il s'appliquait à rendre la vie quotidienne du nouveau président aussi désagréable que possible. Les deux meurtres étaient tombés à pic. Scott avait passé une grande partie de la matinée à claquer de la langue en feuilletant les comptes rendus de la sécurité publique. Williams avait de plus en plus envie de l'étrangler.

Scott s'éclaircit la gorge et dit avec condescendance :

— La mort d'Anna Christou est extrêmement fâcheuse, d'autant que son père a été l'un de nos plus généreux donateurs l'année dernière. Mais c'est un drame que nous n'avons aucune chance d'empêcher. Ce sont des gamins, Ken. Si vous leur interdisez l'accès au tunnel, ils s'y précipiteront par centaines tous les soirs.

— J'ai une opinion un peu meilleure de nos étudiants...

L'Interphone émit un grésillement.

— Monsieur le Président ? Les agents du FBI sont là.

Il revint vers son bureau et appuya sur un bouton.

— Faites-les entrer, Annette.

Il lança un regard furieux au doyen.

— Nous reprendrons cette conversation plus tard.

Kelly entra rapidement, suivie par Morrow. Le président était plus jeune qu'elle ne l'avait imaginé. De son temps, l'école était dirigée par un noble et grincheux vieillard, visible uniquement à l'occasion

des cérémonies de début et de fin d'année. Elle s'avança vers le bureau et lui tendit la main.

— Monsieur le Président ? Kelly Jones, agent spécial au FBI. Je crois que vous avez déjà rencontré l'agent Morrow.

Il lui prit la main. Une forte poigne, nota-t-elle. Il devait jouer régulièrement au tennis ou au squash.

— C'est exact. Ravi de vous rencontrer, miss Jones. Si j'ai bien compris, vous êtes une ancienne étudiante ?

— Oui.

— Navré que votre retour n'ait pu avoir lieu dans des circonstances plus heureuses.

— Je le regrette aussi.

Le doyen s'éclaircit bruyamment la gorge.

— Miss Jones, votre collègue vous a certainement expliqué que nous étions très préoccupés par l'implication des médias dans cette affaire. Etant donné la nature du crime et les positions très en vue des deux pères, nous espérons que...

— Et... vous êtes ?

Kelly se tourna vers lui en levant un sourcil. Il était luxueusement habillé ; ce costume italien sur mesure avait dû lui coûter un bon mois de salaire. Il avait quelque chose d'un crapaud : les gros yeux derrière les épais verres de ses lunettes, les doigts boudinés qui surgissaient des manches de sa veste.

— Peter Scott, doyen de l'université. Comme je vous le disais, nous sommes persuadés que ce serait une grave erreur que de créer une panique...

— Monsieur Scott, je ne suis pas là pour discuter de vos relations avec les médias. Je suis venue vous exposer les faits de l'affaire, et recueillir toutes les informations qui pourraient nous être utiles. Rassurez-vous, ce n'est pas moi qui vais appeler CNN. Mais vous avez eu deux meurtres dans un petit campus en moins d'une semaine, sans parler d'une éventuelle troisième victime. Vous devez vous attendre à une médiatisation nationale dans les jours à venir, sinon plus tôt. Je vous conseille vivement de préparer un communiqué.

— Une troisième victime ?

Le président s'affaissa dans son fauteuil, un goût de bile dans la gorge. Il luttait pour garder son sang-froid.

— Qui ?

— Nous ne le savons pas encore, mais le tueur dessine chaque fois ce symbole avec le sang d'une ancienne victime. Cela vous évoque quelque chose ?

Le président prit la photo que Kelly lui tendait. Ses mains tremblaient légèrement. La photo ne représentait pas l'une des victimes, constata-t-il avec soulagement, seulement une sorte de dessin grossier.

— Non. Je ne crois pas avoir déjà vu quelque chose de semblable.

Kelly hocha la tête et remit la photo dans son dossier.

— Bien. Il va me falloir les plans détaillés des tunnels. Avez-vous les plans que l'agent Morrow vous a demandés ?

Les deux hommes échangèrent un regard. Le doyen ôta ses lunettes et se remit à les astiquer.

— Nous avons eu un petit problème...

— Un problème ? répéta Morrow en fronçant les sourcils. Vous m'avez dit hier que vous les aviez tous, et que votre assistant allait les sortir des archives.

— Oui, je m'excuse de...

— Ce que le président veut dire, trancha le doyen en replaçant soigneusement ses lunettes, c'est que nous avons appris que les plans du tunnel n'existent plus. L'ancien bâtiment administratif a été détruit par un incendie au début du XX^e siècle. Nous supposons que les plans sont partis en fumée.

Il leva les doigts vers le plafond avec un petit sourire.

Kelly le mesura du regard. Etant donné sa position, il n'avait aucune raison d'arborer cet air satisfait. Mais qu'auraient-ils à gagner, tous les deux, à dissimuler les plans des tunnels ?

— Il doit bien y avoir des traces de ces plans quelque part. Nous devons tout au moins essayer de fermer le plus de points d'accès possible. Je suis certaine que vous n'avez pas envie que cela se reproduise.

— Non, non, bien sûr que non, dit le président en tambourinant de ses doigts sur la table. J'ai déjà demandé aux agents de la sécurité publique de condamner les accès dans les fraternités, la bibliothèque, la chapelle et dans les bâtiments de Sommerfields. Et nous nous sommes arrangés pour que Jerome Brown vous serve de guide dans toute la partie des souterrains qu'il connaît.

— Jerome Brown ?

Kelly se mit à feuilleter ses notes. Ce nom ne lui était pas inconnu.

— Le même Jerome Brown qui a retrouvé le corps de Lin Kaishen ? demanda Morrow.

— C'est exact. Apparemment, Jerome est l'expert local en ce qui concerne les tunnels.

— Il prétend les connaître comme sa poche, dit le doyen. A tel point que le reste de l'équipe d'entretien le surnomme « le Rat ».

Il émit un gloussement, rapidement étouffé par un regard sévère de la part du président.

— Intéressant, dit Kelly. Depuis quand Jerome travaille-t-il ici ?

— Cela fait plus de dix ans, dit le président. Je crois qu'il a grandi ici.

— Vous avez déjà reçu des plaintes à son sujet ?

— Pas que je sache, dit le président en regardant Scott.

Celui-ci haussa les épaules.

— Enfin, Ken... c'est un agent d'entretien ! Je ne savais même pas qu'il était d'ici.

— J'aimerais une copie de son dossier, dit Kelly. Vous n'avez pas reçu de lettres ou d'appels bizarres ces derniers temps ?

— Rien ne me vient à l'esprit. Comme vous le savez sans doute, je ne suis en poste que depuis quelques mois. Je dois encore m'acclimater à l'université.

— Eh bien, coupa le doyen, il y a les étudiants membres de l'ODDA. Eux, ils sont capables de tout.

Le président foudroya son collègue du regard.

— Peter, je suis certain qu'aucun de nos étudiants n'est capable de telles atrocités.

Kelly se tourna vers Peter Scott.

— L'ODDA?

— Pendant la cérémonie inaugurale, il y a un mois, leur leader est venu tirer une balle dans le podium, dit Scott. Vous devez certainement vous en souvenir, Ken. Vous étiez un peu pâle, sur le moment.

Le président rougit.

— L'Organisation de défense des droits des Afro- Américains, expliqua-t-il. C'est une association étudiante politiquement engagée. Vous comprenez, miss Jones, ce sont de jeunes idéalistes. Il leur arrive de s'empporter. Je suis sûr qu'il en allait de même à votre époque.

Kelly confirma d'un hochement de tête.

— Néanmoins, j'aimerais une liste de toutes les personnes qui auraient des raisons d'en vouloir à l'université ou à ses bienfaiteurs.

— Aucun problème. Ma secrétaire vous l'apportera demain.

— Il vaudrait mieux qu'elle me l'apporte ce soir. Par ailleurs, nous aimerions la liste des étudiants inscrits en filière pré-médicale, ainsi que des informations sur tous les boursiers.

— Quel genre d'informations ? demanda Scott.

— Leur milieu familial, et ainsi de suite.

— Ah ! Je regrette, mais il me semble que nous devons faire très attention au respect de la vie privée...

— Ecoutez, je pense que la plupart de vos boursiers ont également déposé des demandes de bourses fédérales, ce qui signifie que l'Etat possède déjà ces informations. Vous ne ferez que les mettre à notre disposition un peu plus rapidement.

Kelly lui décocha un sourire engageant.

— Plus nous aurons d'informations au départ, plus vite l'enquête progressera. Vous avez sûrement envie qu'on arrête ce meurtrier au plus vite.

— Bien sûr, dit le président. Aucun problème. Je vous les ferai apporter ce soir.

Il s'éclaircit la gorge et se leva.

— Nous allons vous laisser à votre travail, dit l'agent Morrow. Si quelque chose vous vient à l'esprit, n'hésitez pas à nous appeler.

— C'est promis. Et tenez-moi au courant.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demanda Morrow tandis qu'ils traversaient le parc en contournant les étudiants qui se prélassaient au beau soleil automnal.

— Il faut qu'on parle à ce Brown.

— Il est en haut de ma liste, après le rendez-vous à la morgue.

Les autopsies devraient être terminées.

Morrow jeta un coup d'œil à sa montre.

— On devrait aussi voir l'entourage des filles. Colocataires, profs, amis... Essayer de rétrécir le champ.

— Très bien. Commençons par Christou, la piste est plus chaude, dit Kelly en plissant les yeux. Mais d'abord allons faire un tour à la cafétéria. J'ai une envie folle de café.

Tourné vers le nord, il traça le symbole devant lui de la pointe de son couteau. Les traits vibrèrent un instant dans l'air avant de disparaître. Le symbole du marteau, précurseur de la croix, qui régnait autrefois de l'Islande à la Perse, de la Suède à l'Italie. Il avait choisi la seule voie authentique, celle que tous les hommes étaient censés emprunter depuis l'aube de l'humanité. Se tournant vers la droite, il répéta le symbole, puis pivota deux fois de plus pour sanctifier les quatre points cardinaux. Les yeux fermés, il murmurait les mots de l'ancienne langue, sentait leur puissance courir dans ses veines tandis que le pouvoir de la litanie montait en lui. Le sang brillait dans la coupe qu'il leva vers les cieux, accomplissant ce rituel immémorial qu'il avait reconnu d'instinct dès la première fois qu'il l'avait vu célébrer. Il avait compris, alors, avoir trouvé le salut — et le seul moyen de tenir à distance les forces sombres qui le pourchassaient. Maintenant encore il les entendait murmurer, sentait leurs griffes se tendre vers sa robe. Tout en portant le récipient à ses lèvres, il chassa de son esprit toute pensée, excepté celle de la tâche qu'il devait accomplir. Avec soin, il versa les quelques gouttes restantes dans le bénitier, y plongea une petite branche de sapin, fit tomber trois gouttes sur l'autel, puis s'aspergea lui-même. Il versa le reste du liquide sur le sol et regarda la terre l'absorber, le rouge devenir brun.

De nouveau face au nord, il leva les deux paumes vers les cieux, et dit :

— Ainsi cela commence-t-il.

3.

L'hôpital Middlesex était situé sur les hauteurs à moins d'un kilomètre du campus. Kelly et Morrow errèrent pendant une demi-heure dans un labyrinthe de bâtiments en brique rouge avant d'arriver enfin devant une porte solitaire au bout d'un couloir. La plaque ternie indiquait :

Constance Anderson

Médecin légiste

— Tu crois qu'ils conservent les morts là-dedans ? chuchota Morrow.

— Absolument, dit une voix claire.

Les deux agents se retournèrent. Une femme minuscule, au visage très ridé, se tenait derrière eux. Vêtue d'une blouse stérile pastel, les yeux pétillants derrière d'énormes lunettes, elle tenait une banane à la main qu'elle agita vers eux.

— Le potassium, dit-elle, est indispensable au bon fonctionnement du système nerveux. Vous m'attendez depuis longtemps ?

— Nous venons d'arriver.

— Eh bien, ne perdons pas de temps. J'ai fait sortir les corps des frigos dès que vous m'avez appelée, tout à l'heure. Allons-y.

D'un geste de sa banane, elle leur fit signe de s'écarter de la porte, puis sortit un énorme porte-clés de sa poche.

— Voyons voir... ah, voilà.

La porte s'ouvrit sur un endroit qui n'avait rien à voir avec les morgues dont Kelly avait l'habitude. La moitié de la pièce servait manifestement de bureau. Des plantes débordaient d'un rebord de fenêtre à trois mètres de hauteur, et le fauteuil ergonomique était recouvert d'un grand châle en dentelle vaporeuse. Entre les représentations anatomiques étaient intercalés de nombreux posters de chats : isabelles perchés dans des arbres, siamois débordant de paniers en osier, abyssins se prélassant sur des sofas.

L'autre moitié de la pièce contenait l'équipement d'une morgue

ordinaire, même si une partie du matériel aurait été davantage à sa place dans un musée. Un microphone pendait au-dessus de deux tables métalliques, une balance était fixée au mur à côté d'un tableau noir couvert d'inscriptions illisibles. Des tuyaux étaient rangés près d'un plateau en Inox contenant des outils chirurgicaux. Dans un coin de la pièce se dressait un réfrigérateur industriel. Sur les tables, les corps des deux filles étaient disposés presque à angle droit. Leurs têtes étaient tout près l'une de l'autre. Il y avait quelque chose de déchirant à les voir ainsi, pensa Kelly. Comme si elles s'étaient étendues dans l'herbe pour regarder les nuages.

— Bienvenue dans mon royaume, dit la légiste avec cérémonie. Ce n'est pas souvent que j'ai des invités aussi prestigieux. C'est une petite ville, ici. Il y a des mois que je n'ai pas fait d'autopsie. Ceux qui ne meurent pas de causes naturelles sont généralement victimes de conducteurs en état d'ivresse. Rien de mystérieux là-dessous.

— En effet, madame, dit Morrow.

— Oh, je vous en prie... Appelez-moi Constance. Ça vous ennuie si je finis ma banane avant de commencer ?

— Bien sûr que non.

Elle leur indiqua deux chaises pliantes devant son bureau. Ses yeux se fermèrent de contentement tandis qu'elle croquait un morceau de banane et le mâchait. Au bout d'un moment, elle ouvrit les yeux.

— On est hantés, vous savez ?

— Pardon ? dit Kelly.

— Tous ces bâtiments sont hantés.

Constance fit un vague hochement de tête en direction d'une affiche représentant un chat rayé arborant de grosses lunettes de soleil rose. « J'me prends pas la tête ! » annonçait la légende.

— L'hôpital est construit sur un ancien cimetière indien. On dit que la nuit on entend des chants et des battements de tambours. Des bêtises, évidemment...

Kelly se tortilla un peu sur sa chaise.

— Constance, nous avons un emploi du temps un peu serré, et...

— Bien sûr, bien sûr.

La légiste lança la peau de banane dans la poubelle et sortit une lingette du distributeur sur son bureau. Après s'être soigneusement

essuyé les mains, elle se leva avec un grand sourire.

— C'est affreux ce qu'on a fait à ces filles. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Ils la suivirent jusqu'à la première table. Kelly sentit son ventre se contracter. Le corps de la jeune fille était bleu et légèrement gonflé. De grossiers points de suture s'étendaient d'un bout à l'autre de sa poitrine. L'angle bizarre de sa mâchoire déformée lui donnait presque l'air de sourire.

— Anna Christou, vingt ans, sexe féminin. Morte dans la nuit du dimanche 7 octobre entre 2 et 3 heures. La cause officielle du décès est une hémorragie massive due à une perforation de la veine fémorale au niveau de la jambe droite.

Constance leur lança un regard par-dessus ses lunettes.

— Ça, c'est moche. Elle a été saignée presque à blanc. Les éraflures au cou ont sans doute été causées par un nœud coulant réglé pour la maintenir en place sans la tuer. J'attends les résultats des analyses de fibres, mais à mon avis c'est une corde ordinaire que l'on peut acheter dans n'importe quelle quin- caillerie. La mâchoire et la cage thoracique ont été brisées après le décès du sujet, Dieu merci. Je vous ai préparé une copie de la cassette d'autopsie, si vous voulez l'écouter.

— Volontiers, merci.

Kelly scruta le tableau noir, mais l'écriture de Constance restait indéchiffrable.

— Pas de blessures défensives ?

Constance secoua la tête.

— Je n'en ai pas repéré. Les ongles sont propres, le sang séché est celui de la victime. A vrai dire, il n'y a pas d'indices matériels du tout. Ce monsieur a pris ses précautions.

— Génial, grommela Morrow. En clair, on n'a rien.

— Je ne dirais pas ça. *Demandez et vous obtiendrez...*

Constance prit deux petits bols métalliques sur la console et les tendit vers eux avec une expression de triomphe.

— Dans le bol A, il y a le contenu de son estomac. De la bière et des lasagnes assez ignobles. Jusque-là, rien d'intéressant.

Elle prit le second récipient.

— Et voici le bol B. Au début, j'ai cru voir de gros grains de

poivre.

Kelly se pencha vers le récipient : une odeur de décomposition assaillit son nez. De petits grains noirs flottaient dans une masse gélatineuse.

— C'est quoi ?

— J'ai demandé au labo de faire des analyses. Imaginez ma surprise quand j'ai reçu les résultats. Des graines de jusquiame.

— Quoi ?

Morrow se pencha vers le bol en se bouchant le nez.

Constance reposa soigneusement le récipient sur la table, s'éclaircit la gorge, se croisa les mains devant le corps et récita :

— *Je dormais dans mon jardin, selon ma constante habitude, dans l'après-midi. A cette heure de pleine sécurité, ton oncle se glissa près de moi avec une fiole pleine du jus maudit de la jusquiame, et m'en versa dans le creux de l'oreille la liqueur lépreuse.*

— Pardon ? dit Morrow.

Il échangea avec Kelly un regard perplexe.

Constance haussa les épaules, manifestement déçue par leur ignorance.

— Ce sont les révélations du spectre dans *Hamlet*, bien sûr. La jusquiame peut être mortelle, mais à petites doses c'est un hallucinogène léger.

— Vous croyez qu'elle se droguait ? demanda Kelly.

— Je crois plutôt qu'on l'a forcée à avaler les graines. Il en restait quelques-unes coincées dans sa gorge. Elles possèdent de puissantes propriétés sédatives. C'est un Rohypnol médiéval, si vous voulez.

— Ça colle avec les résultats toxicologiques ?

— D'après les analyses d'urine et de fluide oculaire, je dirais que les graines ont été ingérées quelques heures avant la mort. A part l'alcool, nous n'avons rien trouvé d'autre dans son sang. Mais le plus fort, c'est qu'on a retrouvé les mêmes graines dans l'es- tomac de la première fille.

— Bref, une sorte de violeur au Rohypnol médiéval, soupira Morrow en griffonnant sur son calepin. Peut-on retracer la provenance des graines ?

— Pas un violeur, dit Constance en secouant la tête. Ni l'une ni

l'autre n'a de traces de violences sexuelles, comme je l'ai noté dans le rapport. Quand aux graines, j'ai trouvé de très nombreuses sources possibles sur internet. C'est fou tout ce qu'on peut acheter en ligne. Tenez, la semaine dernière, je me suis commandé un lave-vaisselle.

— Eh bien, euh, félicitations, dit Morrow. Si vous trouvez autre chose, appelez-nous, d'accord ?

Il lui tendit une carte de visite.

— Pas si vite, jeune homme, dit Constance en agitant le doigt. J'ai gardé le meilleur pour la fin.

Elle traversa la pièce et ouvrit le réfrigérateur.

— Mais où... ah, le voilà.

Elle sortit deux autres bols argentés et referma la porte en la poussant avec sa hanche.

Kelly prit l'un des bols. Il contenait un amas coagulé de céréales.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le contenu de l'estomac de Lin Kaishen. Au début, je croyais qu'elle avait mangé du porridge au petit déjeuner, mais les analyses ont révélé une composition assez extraordinaire. Plus de trente variétés de graines, la plupart non indigènes aux Etats-Unis. Orge, lin, cameline, renouée... et bien sûr les graines de jusquiame. Il a dû lui préparer une sorte de dernier souper.

— Et ça ? demanda Morrow en indiquant la fine brindille poilue dans le second bol.

— Ah, la pièce de résistance...

A l'aide d'une pince à épiler, Constance prit l'objet et le porta devant ses yeux.

— On l'a retrouvé mélangé au gruau, dit-elle avec un sourire ravi. Cela provient de la queue d'un *Corvus corax*.

— Un quoi ?

Constance fit tourner la plume sur elle-même.

— Un grand corbeau. C'est vraiment très curieux, vous ne trouvez pas ?

4.

— Monsieur Brown ? Morrow et Jones, du FBI. Nous aimerions vous parler une minute.

Jerome Brown scruta leurs insignes avec méfiance. Il était presque plié en deux pour retenir le pitbull qui grognait féroce­ment par la porte entrebâillée.

— Il aime pas les étrangers, dit Jerome d'une voix monocorde. Attendez là.

Kelly regarda Morrow, lequel haussa les épaules.

— Je t'avais dit que c'était un personnage, marmonna-t-il.

Une minute plus tard, la chaîne fut tirée et la porte s'ouvrit sur un homme noir d'un certain âge vêtu d'un jogging vert impeccable. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, ses cheveux étaient coupés ras, ses yeux profondément enfoncés et une fine cicatrice lui traversait une joue. Kelly remarqua immédiatement que son bras gauche se terminait au coude, ce qui expliquait que la police locale ne l'ait pas considéré comme suspect.

— Le Viêt Nam, dit Jerome en suivant son regard. Mais je me débrouille très bien, hein ? Le président m'avait dit que vous passeriez. Entrez.

De son bras valide, il leur fit signe d'avancer, puis il referma la porte. Pour un habitant d'une petite ville relativement tranquille, il avait tout de même deux solides verrous et une grosse chaîne.

— C'est au sujet de la fille, pas vrai ?

Il secoua la tête avec consternation.

— J'espérais ne plus jamais revoir de trucs pareils.

— Pourquoi, vous en avez déjà vu ? demanda Kelly.

Elle se percha au bord du fauteuil qu'il lui indiqua. La maison était petite, spartiate et immaculée. En plus du fauteuil vert élimé que Kelly occupait, il y avait un petit sofa, une table basse, une ottomane et une télévision. Les murs étaient nus, à l'exception d'une coupure de journal jaunissante encadrée et d'une vitrine contenant trois médailles. Par la porte entrouverte de la cuisine, elle aperçut une petite table et une chaise pliante. Un numéro du *National*

Geographic trônait sur une pile de magazines rangée sur la table basse. Des reniflements et des grattements s'élevaient de derrière une porte fermée.

— Pas exactement pareil, mais au Viêt Nam j'en ai vu, des horreurs. Pendant un moment, j'ai cru que j'avais des visions, vu qu'elle était asiatique et tout.

Jerome se gratta pensivement la lèvre supérieure.

— Vous voulez une tasse de café ?

— Non, merci, nous venons d'en boire, dit Morrow avec un sourire las. Dites-moi, Jerome, quand étiez-vous descendu pour la dernière fois dans les tunnels ?

— Oh, peut-être quelques semaines avant. On les nettoie pas très souvent, ces sanitaires. Les gamins ne les utilisent pas beaucoup.

— Curieux. Quand les experts du labo y sont passés, c'était impeccable.

Jerome haussa les épaules.

— Je les ai nettoyés après avoir trouvé le corps. La police ne m'a rien dit.

— C'est exact, dit Morrow à l'intention de Kelly. Pour les agents locaux, les sanitaires ne faisaient pas partie de la scène du crime.

— Bien. Ce qui nous serait utile, Jerome, c'est que vous nous dessiniez une carte. Tout le monde nous dit que vous connaissez les tunnels mieux que personne.

— Je suis pas bon en dessin...

— Aucune importance. Nous avons un logiciel informatique pour ça.

Kelly l'étudiait attentivement. *Incontestablement nerveux*. Quand il changeait de position, ses muscles tiraient le tissu de son survêtement synthétique. Son handicap ne lui aurait pas permis de hisser les filles au mur, mais il pouvait être un complice. Les équipes de tueurs en série étaient rares, mais pas sans précédent. Les meurtres que la presse avait attribués au « Hillside Strangler », par exemple, à Los Angeles, avaient été commis par deux hommes.

— On vous aidera. Cela ne devrait pas prendre plus de quelques heures.

— Demain, faut que je travaille, dit-il en secouant la tête.

— Le président nous a dit qu'il n'y avait pas de problème. Vos

collègues vous remplaceront jusqu'à ce qu'on n'ait plus besoin de vous. Dites-vous que ce sont des minivacances.

Morrow frappa dans ses mains.

— Rendez-vous demain matin au préfabriqué ? Disons vers 8 heures ?

Jerome hocha la tête d'un air contrarié.

Sur le seuil de la porte, Kelly se retourna.

— Monsieur Brown, pourquoi passez-vous tout ce temps dans les tunnels ?

Elle crut voir une lueur briller dans ses yeux aux lourdes paupières, puis s'éteindre aussitôt. Il se balançait d'un pied sur l'autre.

— C'est calme, là-dessous.

— Pas ces derniers temps, releva Morrow.

Jerome baissa les yeux.

— J'ai rien vu de spécial, marmonna-t-il.

— A part la fille, dit Kelly.

— Ouais. Juste la fille.

— Qu'en dis-tu ? demanda Morrow à voix basse tandis qu'ils descendaient les marches de la véranda.

Derrière eux, l'on entendit les verrous et la chaîne se refermer.

— J'aimerais en savoir plus sur son passé au Viêt Nam.

— Tu crois que c'est un complice ?

— Possible. Il a pu être infirmier ou assistant d'un chirurgien. Il faudrait le garder à l'œil.

— Je vais demander aux locaux de mettre en place une surveillance, dit Morrow.

Il eut un bâillement exagéré.

— Si je suis fatigué, tu dois être prête à tomber, non ?

— Pas encore. Il est loin, l'appartement où vivait Anna Christou ?

— A deux ou trois pâtés de maisons d'ici, dans Oak Street.

Kelly regarda sa montre.

— Il est 19 heures. Allons rendre visite à ses colocataires. On a

plus de chances de les trouver chez eux le soir.

— Bien, mon commandant, dit Morrow en feignant un salut militaire.

Il s'éloigna devant elle d'un pas raide. Kelly se retint de sourire, et de penser à la douche chaude qui l'attendait à son motel. Elle avait la réputation d'une travailleuse acharnée, ce qui ne lui valait pas l'amour de ses collègues, mais un taux de réussite plus élevé qu'aucun d'entre eux. Au fil des années, pendant que ses contemporains s'orientaient vers des postes administratifs et fondaient des familles, Kelly continuait à ajouter des milliers de kilomètres annuels à son compteur. Elle avait perdu le contact avec la plupart des amis qui ne travaillaient pas pour le Bureau, et s'esquivait des histoires d'amour dès qu'elles devenaient sérieuses. C'était seulement dans des moments comme celui-ci, au tout début d'une affaire, quand elle ne voyait devant elle qu'un enchevêtrement chaotique d'événements et de personnes, que le stress accumulé au cours des années se faisait ressentir. Dans ces moments-là, elle n'avait qu'une envie : se mettre au lit et dormir pendant une semaine. A présent, tandis qu'ils approchaient la porte du 69 Oak Street, elle repoussa ces pensées en se rappelant ce qui l'avait poussée à choisir cette carrière tant d'années auparavant. Quand Morrow appuya sur la sonnette, elle sentait déjà sa détermination renaître.

La porte s'ouvrit en grinçant sur un homme corpulent, dans la vingtaine, avec une grosse barbe et des lèvres charnues entrouvertes. Appuyé contre la porte, il se balançait légèrement d'un pied sur l'autre en dévisageant les visiteurs.

— Morrow et Jones. Nous sommes du FBI, dit Morrow sèchement.

Une voix de fille s'éleva à l'arrière-plan.

— Josh, quelqu'un a sonné ? Josh ? Ah, c'est pas vrai !

Une fille aux dreadlocks courtes apparut derrière le jeune homme. Elle portait un pantalon de jogging gris couvert de taches et un T-shirt orné du logo de l'université. Elle attrapa Josh par sa manche pour l'écarter.

— Excusez-le, il est dans un mauvais jour. Bonjour, monsieur Morrow. Et vous, vous êtes ?

Elle leva un sourcil en direction de Kelly.

— Agent Jones, dit Kelly en lui montrant son insigne.

La jeune femme n'avait pas l'air d'avoir dormi depuis plusieurs jours.

— Moi, c'est Kim Mitchell, la colocataire d'Anna. Entrez, je vous en prie. Je peux vous proposer quelque chose?

C'était dit sur un ton de politesse mécanique.

Kelly entra dans le séjour et regarda Josh s'éloigner d'un pas traînant. Un instant plus tard, une porte se ferma à l'étage supérieur. Kim suivit le regard de Kelly.

— C'est la Clopazine, dit-elle. Si vous l'aviez connu avant... je vous jure que c'était le type le plus joyeux et marrant sur Terre. Et puis un jour il a craqué. On a diagnostiqué une schizophrénie. Il aurait dû arrêter la fac au moins un semestre... Mais ses parents l'ont remis ici pour se débarrasser de lui. Il a été secoué par la mort d'Anna, vous comprenez, et il s'est mis à boire, ce qui n'est pas conseillé avec les médicaments. Je n'arrête pas de laisser des messages à sa famille, mais ils ne me rappellent jamais. Bref... vous voulez quelque chose ? Je viens de mettre de l'eau à chauffer pour le thé.

En dépit du babillage animé de la jeune fille, Kelly était certaine qu'elle venait de pleurer.

— Du thé serait parfait, merci.

Kim s'éloigna vers la cuisine. Des bruits d'eau courante et un fracas de vaisselle indiquèrent qu'un minimum de rangement s'imposait avant le service du thé. Kelly en profita pour regarder autour d'elle. Contrairement à la maisonnette impeccable de Jerome, cet appartement était emblématique de la colocation étudiante. Un ensemble de meubles hétéroclites, dont certains semblaient avoir appartenu à de nombreuses générations consécutives, remplissait presque entièrement la pièce. Les murs orange foncé contrastaient fortement avec la moquette verte défraîchie. Papiers et livres recouvraient toutes les surfaces et dépassaient de sous les meubles. Assiettes et verres sales complétaient ce tableau digne d'un cauchemar de parent.

— Pour la fille de Dmitri Christou, ce n'est pas très chic, hein ? dit Morrow en posant les mains sur les hanches. Dire que dans quelques années ma fille va pouvoir en faire autant... Ça me donne des frissons.

— Le tout est de ne jamais débarquer à l'impro- viste, dit Kelly en souriant.

Elle n'avait pas vu la fille de Morrow depuis des années. Elle se rappelait vaguement une petite blonde d'une dizaine d'années au visage rond, comme son père.

Kim revint, portant un plateau chargé de trois tasses fumantes.

— J'espère que vous aimez la camomille, il n'y a que ça. Je n'ai pas eu le cœur de faire des courses...

Sa voix se brisa, et une larme descendit le long de sa joue.

— Oh ! là, là... Désolée. Vous comprenez... Anna et moi sommes colocataires depuis la première année de fac. Je n'arrive toujours pas à croire que...

Elle renifla. Morrow lui tendit un mouchoir.

— Merci. Donnez-moi une minute, ça va aller mieux.

Elle se moucha et agita la main devant ses yeux.

— Que voulez-vous me demander ?

— Eh bien, dit Kelly, je me demandais combien de personnes savaient qu'Anna était la fille de Dmitri Christou ?

— Oh, mon Dieu, ce n'est pas pour ça qu'elle a été tuée ? demanda Kim en mettant sa main devant la bouche.

— Nous essayons juste de rassembler le plus d'informations possible.

— Eh bien... Josh et moi le savions, bien sûr. Tous les trois, on a été inséparables dès qu'on s'est rencontrés. A part ça, je ne sais pas. Anna était assez secrète. Elle disait que les gens devenaient bizarres dès qu'ils étaient au courant, et elle évitait d'en parler. Toute l'administration devait le savoir, parce qu'ils étaient superprévenants envers elle. C'est vrai qu'une autre fille a été tuée ? J'ai entendu dire qu'on avait retrouvé un autre corps.

Kelly et Morrow échangèrent un regard, puis Morrow prit sa tasse de thé en coupe et se pencha vers Kim.

— Parlez-moi un peu de Josh. Quel genre de rapports avait-il avec Anna ?

Kim secoua énergiquement la tête.

— Pas ce que vous croyez. Josh a peut-être eu un petit béguin pour elle au tout début, mais il s'en est remis depuis longtemps. Il

est schizophrène, mais pas dangereux. Sinon je ne vivrais pas avec lui.

— Bien sûr, bien sûr, dit Kelly sur un ton rassurant. Nous voulons juste nous faire une meilleure idée de la vie quotidienne d'Anna. Vous êtes allés tous les trois à la soirée de samedi ?

— Seulement Anna et moi. Josh est resté à la maison, dit Kim en regardant le sol. Il ne se sentait pas bien, et au dernier moment il a décidé de ne pas venir. Il n'aime pas vraiment les fêtes de fraternité de toute façon. Je pense que c'est pour ça qu'il est tellement perturbé. Il se dit que s'il avait été là ce ne serait pas arrivé. Même si je n'arrête pas de lui répéter que c'est complètement faux.

— Pourquoi pense-t-il cela ?

— Il croit qu'il aurait pu la protéger. Il n'arrête pas de répéter qu'il ne l'aurait pas laissée partir avec n'importe qui.

Kelly hocha la tête en tapotant la main de Kim. Quoi qu'en dise la jeune femme, un schizophrène nourrissant un amour non partagé pour la victime méritait qu'on se renseigne sur lui. En outre, si le meurtrier était un proche d'Anna, il était normal qu'il éprouve des remords. Elle résolut de faire surveiller Josh par un agent de police et de vérifier s'il avait un lien avec Lin Kaishen.

— Vous rappelez-vous autre chose de cette soirée, Kim ? Quelqu'un vous a-t-il paru bizarre, pas à sa place ?

— Comme j'ai dit à l'autre agent, j'avais pas mal bu. Je n'ai même pas vraiment remarqué qu'Anna avait disparu...

Sa voix s'érailla.

— Quel autre agent ? demanda Morrow vivement.

— Vous savez bien, votre collègue du FBI. Il est venu tout à l'heure me poser les mêmes questions.

Kim les regarda l'un après l'autre.

— Il est bien du FBI, j'espère ? Je lui ai servi des cookies...

— Il vous a montré son insigne ? demanda Kelly.

Kim hocha la tête.

— Oui, oui, mais je ne l'ai pas regardé à la loupe, vous voyez ce que je veux dire ? Je crois que c'était le même que le vôtre...

— Vous ne vous souvenez pas de son nom, par hasard ? demanda Morrow. A quoi ressemblait-il ?

— Oh, mon Dieu... Et si C'était le meurtrier ?... Est-ce que nous sommes en danger ?

Kim semblait au bord de la crise de panique.

— Ne vous en faites pas, dit Morrow en posant une main sur le bras de la jeune femme. C'est sans doute une erreur du Bureau. Mais par mesure de précaution on va demander à un officier de surveiller la maison, d'accord ? S'il y a quoi que ce soit de louche, il nous avertira.

Bien joué, pensa Kelly. Morrow venait de justifier d'avance la présence d'une voiture de police devant l'appartement.

— D'accord, dit Kim d'une voix hésitante.

— Et si vous vous rappelez quelque chose, même si ça semble insignifiant, n'hésitez pas à nous appeler.

Avec un sourire rassurant, Morrow lui tendit une carte de visite.

— Vous avez mon numéro de portable au dos. Vous pouvez me joindre à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

— Merci, dit Kim en s'essuyant la joue du revers de la main. Le père d'Anna arrive demain. Je vais essayer d'organiser une petite cérémonie. Evidemment, pas question de faire ça dans la chapelle...

— Tenez-nous au courant. Nous aimerions beau- coup être présents.

Morrow tapota le genou de la jeune fille, puis se releva.

— Merci de nous avoir reçus, dit Kelly.

Elle reposa sa tasse sur le plateau et se dirigea vers la porte.

— Ce n'est rien, dit Kim.

Sous la véranda, elle entendit deux verrous se refermer l'un après l'autre. Kim ne prenait pas de risques. Le soleil avait baissé, et la température aussi. Kelly reboutonna sa veste en frissonnant.

— A n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, hein ? dit-elle en levant un sourcil.

— Je vis pour servir, dit Morrow en s'inclinant devant elle. En plus, elle me fait penser à ma fille.

Tandis qu'ils s'éloignaient vers la rue, Kelly sentit un regard peser sur elle. Elle s'arrêta et se retourna vers la maison. Se découpant derrière une fenêtre illuminée du premier étage, Josh les suivait des yeux. Il porta une bouteille de bière à ses lèvres, puis baissa

lentement le store devant lui.

Morrow suivit le regard de Kelly.

— Notre suspect numéro un, dit-il.

Kelly hocha lentement la tête.

— J'aimerais avoir une voiture de patrouille devant chez eux dès ce soir. Il faudrait aussi vérifier s'il a une formation médicale ou de l'expérience en boucherie.

— Ce sera fait, dit Morrow. Pour l'instant, la police locale s'est montrée très serviable, faute d'être compétente.

— Oui, c'est dommage, cette histoire de sanitaires. On aurait pu trouver quelque chose. Morrow, il n'y a que nous sur cette affaire ?

— Pour autant que je le sache.

— Alors on a un invité surprise. J'aimerais que tu te renseignes pour savoir qui se fait passer pour un agent du FBI. Histoire de lui faire peur avant qu'il ne nous gêne vraiment. Pour aujourd'hui, je crois que c'est tout.

Kelly regarda sa montre. 20 heures. Un creux dans son estomac lui rappela qu'elle n'avait rien mangé depuis son bagel du petit déjeuner.

— Tu veux aller dîner quelque part ? demanda Morrow. On m'a parlé d'un superrestaurant de grillades sur le campus...

Kelly réprima un sourire. L'appétit de son collègue était légendaire au sein du bureau de New York.

— Merci, je crois que je vais grignoter quelque chose au motel. On a une longue journée devant nous demain.

Plus que tout, elle avait envie d'une douche et d'une bonne nuit de sommeil. Un hamburger serait parfait, pensa-t-elle. Un bon hamburger, une douche, et elle serait capable d'affronter tout ce que le lendemain lui réservait.

En fin de compte, Kelly eut le choix entre un Twix et un Snickers du distributeur automatique dans le couloir du motel. Ce n'était pas ce qu'elle avait espéré, mais elle était trop fatiguée pour reprendre sa voiture. Dix minutes plus tard, elle se savonnait sous la douche et laissait errer ses pensées sur l'affaire en cours. Déjà deux suspects

dans le seul cadre de l'université. Restaient les quelques milliers de résidents de la ville, et les innombrables autres habitants dans un rayon d'une dizaine de kilomètres. Puis il y avait ce dessin réalisé avec le sang d'une troisième victime inconnue. Sur un campus aussi petit, la disparition d'une troisième jeune fille aurait déjà dû être signalée. Evidemment, il était possible qu'elle ne vienne pas de l'université. Les recherches dans les tunnels n'avaient rien donné. Où le tueur avait-il planqué son corps ?

La chronologie des événements posait également problème. Deux meurtres en deux semaines, c'était inhabituel pour un tueur en série. En général, on constatait un répit de quelques mois, voire de quelques années, entre les meurtres. Soit le tueur avait bien dissimulé ses crimes précédents, soit il venait d'enclencher la vitesse supérieure. La plupart des meurtriers en série avaient un type physique de prédilection; en outre, ils choisissaient généralement leurs victimes au sein de leur propre ethnie. Tuer une Asiatique puis une Caucasienne, c'était rare. Les victimes étaient les filles respectives d'un diplomate chinois et d'un magnat du transport; à première vue, leur seul point commun était d'avoir des pères puissants. Était-ce un hasard ? Ou bien cela constituait-il une sorte de vengeance ?

De manière générale, les tueurs en série peuvent être répartis en deux catégories : les organisés et les désorganisés. Les désorganisés sont les plus faciles à arrêter. Caractérisés par un QI faible à moyen, ils passent à l'action quand l'occasion s'en présente, et laissent derrière eux une scène de crime chaotique et une profusion d'indices matériels. Les tueurs organisés, de leur côté, sont intelligents, cultivés et souvent de sexe masculin. Ils passent des semaines ou même des mois à traquer leur victime. Ils entretiennent une façade irréprochable et se livrent à leurs sombres pratiques dans le plus grand secret. Quand l'un d'eux est démasqué, ses voisins sont presque toujours stupéfaits. « Il semblait tellement sympathique », protestent-ils invariablement. Bien que les États-Unis ne comptent que six pour cent de la population mondiale, ils abritent les trois quarts des tueurs en série du monde. A tout moment, on peut estimer que trente-cinq d'entre eux sont en chasse. Certains criminologues affirment qu'un tiers des meurtres commis chaque année est dû aux tueurs en série.

Kelly plissa le nez en se brossant les dents devant la glace. Cette affaire la déroutait. Le tueur était sans aucun doute « organisé » ; il n'avait quasiment pas laissé d'indices, et ses meurtres étaient régis par un rituel bien précis. Néanmoins, c'était aussi un impulsif, puisque nul n'aurait pu prévoir qu'Anna Christou descendrait dans

les tunnels ce soir-là. Et Lin Kaishen ? L'avait-il rencontrée par hasard sous terre, ou bien lui avait-il tendu une embuscade à l'extérieur avant de mettre en scène sa mort dans les tunnels ? Kelly sentait une migraine poindre. Le compte rendu du profileur devait arriver le lendemain. Elle n'en espérait pas grand-chose, mais avec un peu de chance il restreindrait le champ des recherches. Tandis qu'elle s'étendait dans le lit et éteignait la lumière, elle s'efforça de faire disparaître les images des filles mutilées qui flottaient devant ses yeux. Au bout d'un moment, elle sombra dans un profond sommeil sans rêves.

— Ken ? Viens te coucher, Ken.

Debout dans l'embrasement de la porte, son peignoir serré autour d'elle, la femme du président le regardait avec inquiétude. Il avait à peine dormi ces dernières nuits. Quand il avait accepté ce poste à l'autre bout du pays, il avait cru que les principales difficultés seraient la constante baisse des dotations et les sempiternels conflits avec les professeurs au sujet des titularisations. A présent, deux étudiantes étaient mortes, et les feux de l'actualité étaient sur le point de se braquer sur l'université qu'il dirigeait. Le pire, toutefois, c'était le soir, quand il essayait de s'endormir, et qu'il entendait les cris des pauvres filles assassinées sous sa maison. Quelques jours auparavant, il connaissait à peine l'existence des tunnels. Maintenant, il sentait leur présence, entendait des échos y résonner. Ce matin même, sous le regard sceptique de sa femme, il avait installé un gros verrou à l'extérieur de la porte de la cave.

— Ken, mon chéri, l'essentiel, c'est que tu te reposes. Tu ne peux rien faire d'autre pour l'instant.

Elizabeth s'avança vers lui, lui prit la main et l'entraîna doucement vers la chambre. Bientôt blotti contre elle, il écouta sa respiration ralentir et devenir plus profonde. Dehors, un vent automnal faisait trembler les feuilles des arbres. Malgré son pyjama en flanelle et leur épaisse couette en plume, le président se mit à frissonner, et ne put s'arrêter.

Il fit tourner le pinceau dans le seau pour ôter la petite peau qui s'était formée à la surface. Il faisait trop chaud, songea-t-il. Il lui fallait trouver un endroit plus frais pour le conserver, un endroit où personne ne le trouverait. Il remua méthodiquement et, au bout de quelques instants, cela s'assouplit. Il s'imagina voir un

battement de cœur y naître, ramener le liquide à la vie. La fille lui avait fait penser à un ange : si jeune, si belle.

Il se rassit à la table et disposa soigneusement le bloc de bois devant lui. Du bout des doigts, il en caressa le grain. C'était du bois d'if, l'arbre de la vie éternelle. *Yggdrasil*. Les yeux mi-clos, il leva le couteau et entonna un chant. Le chat cessa de faire sa toilette pour le regarder. Des copeaux de bois se décollèrent sous la lame tandis qu'il la repassait encore et encore dans les rainures. Enfin, il ouvrit les yeux et cligna les paupières. Ebloui, il trempa la brosse dans le seau — une fois, deux fois, trois fois — puis l'essuya sur le bord avant de la faire glisser sur le bois pour tracer de grands traits réguliers. Sa main était guidée ; à chaque trait de pinceau, le calme s'installait davantage en lui. Quand il eut fini, il reposa la brosse sur une serviette en papier. Puis il leva le bois au-dessus de sa tête et regarda le plafond. Le chat sursauta en entendant la voix grave et limpide qui surgit du plus profond de l'homme. Puis le silence se refit. Il posa le bois sur la table et, du bout de son couteau, traça lentement un anneau autour de l'objet. Il répéta ce geste deux fois.

C'était l'heure du rangement. Quand il remit le couvercle sur le seau, quelques gouttes de sang dégoulinèrent sur le côté. Il les rattrapa du bout du doigt et les ramena vers le haut. Il ne put s'empêcher de lécher la dernière goutte sur son doigt.

5.

Kelly s'éveilla peu après l'aube. Des échardes de soleil filtraient par les stores. Elle traversa la pièce en se frottant les yeux et tira sur la ficelle. Au premier plan, la route ; au-delà, des champs s'étendaient à perte de vue. Pas une vue imprenable, mais ç'aurait pu être pire.

Cinq minutes plus tard, elle avait enfilé un caleçon en Lycra, un pull et ses chaussures de sport. Sauf erreur, le chemin forestier sur lequel elle courait étudiante passait à une centaine de mètres du motel. Après s'être rapidement étirée, elle jeta un coup d'œil à sa montre et partit. C'était une journée magnifique. Les feuilles étaient mouillées de rosée, des brumes s'accrochaient encore aux buissons. Elle respirait lentement, trois temps à l'inspiration, trois temps à l'expiration, savourant les parfums de terre et des dernières fleurs sauvages de la saison. Elle avait oublié la beauté de cet endroit. Des années de vie citadine l'avaient habituée à un barrage constant de pollution et de bruit. Ce qui la frappait à présent, c'était le silence. Autrefois, elle adorait courir ici. Ses années d'études avaient été parmi les meilleures de sa vie, une brève parenthèse pendant laquelle elle avait cru pouvoir oublier le passé. Repoussant ces pensées, elle se concentra sur le chemin qui serpentait à travers un bois touffu tout près du campus, longeant et parfois traversant un petit ruisseau. Elle sentit la terre rebondir sous ses pieds tandis qu'elle s'élançait à grandes foulées régulières. Elle s'astreignait à courir six kilomètres par jour quels que soient l'endroit où elle se trouvait et son emploi du temps de la journée. C'était le seul luxe qu'elle s'autorisait, sa seule forme de méditation. Parfois elle se disait que c'était cette course quotidienne qui lui permettait de résister à tant de souffrance et d'horreurs.

Un peu après 7 heures, elle ouvrit la porte du préfabriqué, un gobelet de café à la main, ses longs cheveux auburn encore mouillés par la douche. Elle avait prévu de passer une heure ou deux à examiner de nouveau les photos de la scène de crime et les premiers interrogatoires. Elle sentait qu'elle avait raté quelque chose, mais elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

— Bonjour, mademoiselle.

Elle faillit lâcher son café. Affalé sur une chaise, les pieds calés sur le bureau de Kelly, un bel homme d'une quarantaine d'années aux cheveux poivre et sel et aux yeux bleu pâle la dévisageait d'un air amusé. Les dossiers de la jeune femme étaient éparpillés sur son bureau, et l'homme tenait une liasse de papiers à la main.

— Kelly Jones, je présume ?

Il fit glisser ses pieds jusqu'au sol, se leva d'un bond et lui tendit la main droite.

— Jake Riley, ancien du FBI, actuellement membre de la sécurité privée de M. Christou. Ça fait plaisir de rencontrer une collègue.

Elle ignora la main qu'il lui tendait.

— Qu'est-ce que vous fichez ici, monsieur Riley ?

Jake baissa la main, mais son sourire s'élargit.

— Excellente question. M. Christou m'a chargé de me renseigner sur les circonstances du décès de sa fille. Ses bons amis au FBI lui ont offert toute l'aide dont il pouvait avoir besoin. Voilà comment je suis entré en possession de ceci.

Il sortit de sa poche la clé du bureau.

— J'aurais aimé que vous me préveniez avant de fouiller dans mes dossiers, dit Kelly en luttant pour contenir sa colère.

— Désolé. Je ne savais pas où vous joindre.

Il tapota les papiers contre le bureau pour les ranger, puis les lui rendit.

— Alors, c'est quoi, le programme ?

— Ecoutez, monsieur Riley...

— Appelez-moi Jake.

Son expression narquoise était incroyablement agaçante.

— Cette enquête a été confiée au FBI. Jusqu'à nouvel ordre de la part de mes supérieurs, vous n'avez pas intérêt à vous en mêler. Je présume que c'est vous qui avez fichu une trouille bleue à Kim Mitchell ?

— Ah, désolé. Pas fait exprès. Qu'est-ce que vous pensez de Josh ? J'ai réussi à dégouter une copie de son dossier médical, si ça vous intéresse...

Jake fouilla dans un sac à dos bleu très usé et en sortit une chemise cartonnée rouge.

— On fait la paix ? demanda-t-il en la lui tendant.

Kelly garda ses bras croisés sur sa poitrine.

— Ce ne sont pas des informations confidentielles ? demanda-t-elle.

Jake haussa les épaules.

— C'est l'un des avantages d'avoir quitté le Bureau. Les règles sont un peu moins strictes. Hé, ne me regardez pas comme ça !

Il leva les mains.

— Je n'ai rien fait d'illégal ! Ses parents m'ont proposé de me montrer son dossier, et depuis son diagnostic il a été replacé sous leur tutelle. Tout ça est on ne peut plus réglo.

Kelly prit la chemise avec réticence. Elle était tentée de consulter le dossier, mais ne voulait rien devoir à ce grossier personnage.

— Ils vous l'ont donné ? Pourquoi ? Pour vous aider à prouver la culpabilité de leur fils ?

— Eh bien, quelques pieux mensonges de ma part ont sans doute...

— Toc, toc ! lança Morrow en ouvrant la porte.

Il était chargé d'un plateau de cafés fumants et avait une boîte de donuts coincée sous le bras.

— Ce qui me plaît le plus dans cette affaire, c'est le magasin Dunkin' Donuts sur le chemin du campus. Salut, Riley. Vous avez fait connaissance, tous les deux ?

— Pour l'instant, miss Jones ne semble pas enchantée par ma présence, dit Jake. Je ne me trompe pas, vous n'êtes pas mariée ?

Sans lui répondre, Kelly se tourna vers Morrow.

— Depuis quand es-tu au courant ?

— J'ai reçu un e-mail ce matin, dit Morrow en haussant les épaules. Le même doit t'attendre dans ta boîte. Ecoute, Kelly, c'est une bonne nouvelle.

Il se tourna vers Riley.

— On avait peur qu'un détective privé trop zélé ne vienne traîner dans nos pattes.

— Ça ne vaut pas beaucoup mieux, dit Kelly à mi-voix.

Elle ouvrit son ordinateur ; à l'autre bout de la pièce, Riley et

Morrow bavardaient en mangeant des donuts. Ils avaient apparemment collaboré dans quelques affaires par le passé, et semblaient être sur un pied de camaraderie. Leur complicité l'agaçait à un point déraisonnable. Elle trouva trois nouveaux messages dans sa boîte de réception. L'un provenait de VICAP. Le mode opératoire du meurtrier n'avait fait sortir que des correspondances approximatives et peu prometteuses. Une série de jeunes filles étranglées puis poignardées à Minneapolis, toutes des prostituées ; une autre série de meurtres dans le Texas, où des adolescents avaient été pendus à des arbres. Ni l'une ni l'autre ne semblait du style de celui qu'on recherchait. Venait ensuite un message de son supérieur, Bowen, l'agent désigné responsable de la coordination. Morrow disait toujours que l'acronyme ADRC signifiait « andouille décollant rarement de sa chaise ». Le courriel l'informait de la participation de Jake Riley à l'enquête, et proférait des menaces à peine voilées en cas de non-coopération de la part de Kelly. C'était un peu fort de café, pensa-t-elle. Bowen aurait dû lui parler de cela quand il l'avait appelée pour la charger de l'affaire. Il n'était en poste que depuis quelques mois, mais il se révélait déjà appartenir à la pire sorte de chefs, ceux qui n'ont aucune expérience sur le terrain et n'avancent qu'en fayotant. Enfin, Constance lui signalait les résultats des analyses du sang utilisé pour réaliser le dessin trouvé derrière la première victime. Elle notait aussi que la victime non identifiée était de sexe féminin, et enceinte au moment de sa mort.

Génial. La presse allait adorer.

— Aucune disparition n'a été signalée à la police locale ? demanda-t-elle en interrompant Riley au milieu d'une phrase.

Celui-ci régala Morrow d'une histoire de trafi- quants d'armes qui avaient tenté d'infiltrer l'entreprise Christou.

— Elle ne plaisante pas, hein ? dit Riley en faisant un clin d'œil à Morrow.

— Tu n'as encore rien vu, dit Morrow en riant.

Puis, voyant l'expression de Kelly, il s'éclaircit la gorge et dit :

— Aucune disparition qui corresponde à ce qu'on recherche. Pour tout te dire, la police n'a enregistré qu'une seule disparition ces derniers temps, un père absentéiste. Ce patelin est un véritable village des Schtroumpfs. Le commissaire va peut-être se joindre à nous pour visiter les tunnels, s'il a la force de quitter son bureau.

Il lança un regard à Riley.

— Tu viendras aussi ?

Riley hocha la tête en silence.

L'un des tableaux blancs était divisé en trois colonnes intitulées « Christou », « Kaishen » et « Jane Doe ». Chaque colonne contenait toutes les informations dont on disposait au sujet de chacune des victimes. Dans la colonne « Jane Doe », Kelly effaça à présent le mot « autochtone » suivi d'un point d'interrogation. C'était une mauvaise nouvelle ; la troisième victime venait sans doute de loin. Si l'on retrouvait son corps, l'enquête risquait d'être retardée par des litiges entre juridictions concurrentes. Le plus curieux, songea Kelly, c'était que, si une fille très en vue avait disparu au cours du mois écoulé, ce serait forcément de notoriété publique. Il y avait donc de bonnes chances pour que la mystérieuse Jane Doe soit de ceux que l'on appelait officieusement les « moins morts » — des victimes dont la disparition était rarement signalée, tels les fugueurs, les prostituées et les sans-papiers. Mais cela signifiait que le tueur venait de commencer à cibler des proies totalement différentes, peut-être par soif de célébrité. Kelly se tourna vers la carte de l'Etat épinglée à côté du tableau.

— Elargissons les recherches, dit-elle. D'abord au Connecticut tout entier, puis, si on ne trouve rien, aux Etats limitrophes.

— Les profileurs ont-ils rendu leur rapport ? demanda Jake.

— Cet après-midi au plus tôt, dit Morrow entre deux bouchées de donut à la confiture.

— Laissez-moi deviner... On cherche un homme blanc entre vingt et quarante ans, qui vit seul même s'il peut être marié, et qui a un emploi stable. Il a soigneusement préparé les meurtres, ce qui explique qu'il n'ait pas laissé de traces. Il a sans doute prélevé une sorte de trophée, si le sang et les poumons ne lui ont pas suffi. Il est organisé, et ne fait pas dans la discrimination raciale. Enfant, il a sans doute fait pipi au lit et eu des problèmes avec sa maman. Vous n'avez jamais remarqué que tous ces profils se ressemblent ? Le plus dingue, c'est qu'il leur faut deux jours pour pondre ça.

Jake sirota une gorgée de café d'un air satisfait.

Il est absolument insupportable, pensa Kelly. Elle serra les lèvres et referma son portable avec un claquement.

— Vous pouvez me faire passer les photos des scènes de crime ? dit-elle.

Morrow et Riley échangèrent un regard. *Il ne manquait plus que ça. Les garçons se liguent contre moi.*

— Ecoutez, Jones, je n'ai vraiment pas l'intention de marcher sur vos plates-bandes...

— Prends un donut, Kelly, coupa Morrow. Allez, soyons amis.

A contrecœur, elle prit un donut torsadé et le grignota.

— Dans cette affaire, plus on sera nombreux, plus ça ira vite, ajouta son collègue.

— Jerome va bientôt arriver. J'aimerais regarder les photos une dernière fois avant qu'on ne doive recouvrir les panneaux d'affichage.

Les hommes acquiescèrent. Riley lui passa un dossier en silence. Kelly fit lentement défiler les photos devant elle, s'y plongeant entièrement. La souffrance des filles vibrait sur chacune d'elles.

6.

Jerome apparut à la porte de l'Algeco à 7 h 59 précises. Il portait son survêtement de travail. *Il espère sans doute que ça ne prendra pas toute la journée*, songea Kelly. Mais pourquoi tenait-il tellement à récupérer des toilettes ? Il tenait dans sa main valide une boîte à sandwiches argentée et cabossée qu'il déposa avec précaution sur une table. Puis il les salua l'un après l'autre d'un hochement de tête.

— Vous êtes prêts à descendre dans les tunnels, ou vous voulez d'abord faire le plan ?

— Allons voir les tunnels. J'ai besoin de sortir de cette fichue boîte. Je ne pense pas que le commissaire va venir de toute façon. D'accord, Kelly ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête, et ils se mirent en route. Kelly suivit Jerome tandis que Morrow et Riley traînaient derrière à s'échanger des anecdotes sur leurs exploits récents. Le ciel s'était éclairci et la température grimpaît. Ils croisèrent des étudiants ensommeillés, leur besace à l'épaule, qui se retournèrent pour les dévisager. Si la rumeur allait aussi vite qu'autrefois, songea Kelly, ils étaient déjà au courant. Leur Algeco était peu discret, mais elle avait convaincu le doyen de ne pas le déplacer à l'extérieur du campus. Ils avaient besoin d'être aussi proches que possible du centre névralgique de l'université.

Suivant Jerome, ils traversèrent la rue et prirent la direction de Sommerfields. Les pentes couvertes de gazon étaient encadrées par des dortoirs et des bâtiments de cours à deux étages en grès sombre, comme c'était la mode à la fin des années soixante. En dépit de la laideur inhérente à l'architecture, les allées pavées en pierre et les jardins impeccables conféraient à l'endroit une ambiance bucolique. Kelly se mit à sourire en apercevant la pelouse baignée de soleil devant Sommerfields One, où elle avait passé tant d'après-midi. Avec sa colocataire, elles feuilletaient des livres tout en bavardant et en observant discrètement les garçons qui jouaient au foot un peu plus loin.

Jerome lui tint ouverte la porte du bâtiment des lettres. Bien qu'on fût mardi, et en période de cours, un étrange silence régnait sur les couloirs. Elle descendit l'escalier derrière Jerome, laissant glisser sa main sur la rambarde, envahie par un flot de souvenirs.

Elle avait été invitée à une soirée ici en première année. Un fût de bière dans une poubelle remplie de glace avait été placé dans les douches des garçons. Elle portait son nouveau Levi's, et elle avait flirté toute la soirée avec le capitaine de l'équipe de hockey.

— Demandez aux colocataires de Lin, dit-elle en se retournant vers Morrow, s'il y a eu une fête dans ce bâtiment autour de la date de sa disparition.

— Pigé, dit Morrow en le notant dans son carnet.

Au pied de l'escalier, deux portes métalliques beiges étaient fermées par des chaînes et un gros cadenas de l'armée.

— Nous y sommes, dit Jerome avec solennité.

Il sortit un énorme trousseau de sa poche et chercha maladroitement la bonne clé. Kelly résista à l'envie de l'aider. Quand il eut enfin ouvert le cadenas et ôté les chaînes des poignées de la porte, elles tombèrent au sol avec un fracas métallique qui fit frissonner la jeune femme. Jerome lui ouvrit la porte et lui fit signe d'entrer.

A l'intérieur, il faisait nuit noire. L'espace d'un instant, pendant qu'elle cherchait l'interrupteur de sa lampe torche, elle sentit l'obscurité se refermer autour d'elle. *Voilà ce qu'elles ont ressenti*, pensa-t-elle. *Comme l'obscurité peut être épaisse...* Sa lampe s'alluma, et elle balaya les murs de son faisceau. Tout était tel qu'elle se le rappelait. Partout, des inscriptions à la peinture décolorée commémoraient les vies et les passions de légions d'étudiants. Un arc-en-ciel s'étendait au-dessus des mots « Matt + Patti » ; des citations de John Lennon et de Karl Marx annonçaient le règne de la paix et du communisme ; une panthère surgissait de l'obscurité qui entourait le halo lumineux de la lampe.

— Ouaouh.

Derrière elle, Morrow poussa un long sifflement.

— On n'avait rien de tel au City College, je peux te l'assurer.

Elle entendit Riley rire doucement et, pour la première fois, elle ne fut pas mécontente de sa présence. Ici, dans les souterrains, elle préférait être en nombre.

— Par ici.

Le visage de Jerome apparut dans l'obscurité tout près de Kelly. Elle le sentit passer devant elle et lui emboîta le pas.

— Attention à mon matériel, prévint-il dix mètres plus loin.

Kelly contourna avec précaution un seau dans lequel étaient rangés un balai à franges et un flacon de produit nettoyant.

— Y a pas de placards, ici, dit Jerome Je peux pas trimballer tout ça dans l'escalier.

Cinq minutes plus tard, le concierge s'arrêta et braqua sa lampe torche sur une partie du mur.

— C'est ici que je l'ai trouvée, dit-il à voix basse.

Ils contemplèrent le dessin en silence, épaule contre épaule. Il paraissait beaucoup plus grand qu'en photo, pensa Kelly. Le centre avait été étalé par le corps de la victime, mais les bords étaient bien nets. Elle avait espéré, en voyant le dessin pour de vrai, se faire une meilleure idée de ce qu'il était censé représenter. C'était bien un visage, aux allures démoniaques comme l'avait noté Morrow, mais il avait également quelque chose d'animal, de sauvage.

— C'est assez élaboré, dit-elle. Regardez comment les traits s'entrecroisent... Il s'est appliqué, il a pris son temps.

— Il aurait fait ce dessin, puis il serait revenu plus tard tuer la fille ? dit Jake sur un ton sceptique. Ça ne colle pas. On peut supposer qu'il a drogué Lin Kaishen avant de l'amener ici. Mais il ne pouvait pas savoir qu'Anna descendrait dans les tunnels.

— Peut-être qu'il la suivait depuis un moment et qu'il a saisi l'occasion au vol.

Kelly se déplaça en arc de cercle autour du dessin. L'auréole du seau était clairement visible, ainsi que les petits anneaux de cire laissés par les bougies. Tout le sol était poisseux de sang, ainsi que le mur autour du dessin, où du sang vaporisé créait un effet de halo.

— On est loin de l'entrée, dit Kelly en se tournant vers Jerome. Vous venez nettoyer jusqu'ici ?

Il se tenait dans l'ombre, seuls les blancs de ses yeux étaient visibles.

— J'ai cru entendre un bruit, dit-il sur un ton revêché.

— Quel genre de bruit ? demanda Morrow.

— Des rats, sans doute, dit Jerome au bout d'un moment. Je suis venu poser des pièges, et j'ai vu le corps.

Puis il s'enferma dans le silence. Sur le point de lui poser plus de questions, Kelly y renonça. Cet après-midi, elle aurait accès à son dossier militaire, et saurait alors si cela valait la peine de l'interroger davantage.

— Est-ce qu'on peut accéder à la chapelle par ce tunnel ? demanda Riley.

Sa voix résonna dans l'espace exigu.

— Tout se rejoint au bout d'un moment, dit Jerome d'une voix monocorde.

Ils repartirent bientôt. Morrow régla son pas sur celui de Kelly.

— Quel endroit affreux pour mourir, dit-il. Je préférerais un bon fossé en bord de route...

Il s'interrompit ; à l'expression de Kelly, il avait compris son erreur.

— Ah, merde, Kelly. Excuse-moi. Je n'ai pas réfléchi...

— Aucun problème. N'y pense plus, dit-elle avec brusquerie en se pressant devant lui.

Le donut qu'elle avait mangé tout à l'heure lui pesait sur l'estomac.

— C'est par ici, dit Jerome.

Il baissa la tête en prenant un embranchement sur la droite. *Où sommes-nous maintenant ?* se demanda Kelly. *Sous le bâtiment des sciences ? Le bureau du président ?* Dans cette obscurité poisseuse, elle avait perdu tout sens de l'orientation.

Elle faillit se heurter de plein fouet à Jerome, qui s'était figé pour contempler de nouveau le mur. Ici les dessins étaient plus anciens, nota Kelly. Des citations de Blake et de Baudelaire entouraient des silhouettes de jeunes hommes arborant des casquettes, sans doute des autoportraits. Les silhouettes se succédaient le long du mur, tachetées çà et là de sang séché, puis elles laissaient place au même grand dessin affreux.

— C'est ici qu'ils ont trouvé Anna, dit Riley d'une voix sans émotion.

Il était différent, ici, remarqua Kelly en l'observant du coin de l'œil. Avait-il bien connu Anna Christou ? Depuis quand travaillait-il pour son père ? Elle se promit de lancer une recherche à son sujet dès son retour au bureau.

Le dessin au mur était en tout point identique au premier, sauf qu'il était un peu plus grand. On retrouvait le contour ensanglanté du seau, le halo autour du visage, les auréoles de cire entourées de sang séché.

— Ouais, dit Jerome en hochant lentement la tête. Elle a dû faire demi-tour par ici. La chapelle est là-bas...

Il indiqua de sa lampe un bout du tunnel.

— Mais pour rentrer à la fraternité elle aurait dû prendre à droite.

— Elle s'est perdue, murmura Morrow. La pauvre petite.

— Ouais, dit Jerome en soupirant profondément. Eh bien, si c'est tout, il faudrait voir à commencer ce plan. Je voudrais quand même travailler un peu aujourd'hui...

— J'aimerais visiter la chapelle, dit Kelly.

Jerome haussa les épaules, puis repartit vers le bout du tunnel.

Quand il poussa la trappe, le souterrain fut inondé de soleil. Kelly aspira de grandes bouffées d'air frais en montant l'échelle, puis elle éteignit sa lampe de poche et attendit que ses yeux s'habituent à la lumière. Des particules de poussière flottaient dans les rayons qui entraient par les hautes fenêtres percées tout le long des murs. En quatre ans d'études, elle n'était jamais venue ici, se rendit-elle compte. C'était magnifique. Dans son dos, quelqu'un s'éclaircit la gorge ; elle se retourna et se trouva face à un homme d'une quarantaine d'années, mince, vêtu d'un col roulé, d'un blazer et d'un pantalon en velours côtelé. Il se tenait derrière l'autel, sur lequel il tambourinait du bout des doigts en observant les intrus avec curiosité à travers ses lunettes rondes métalliques.

— Vous devez être le père John, dit Morrow en s'époussetant les mains.

— Et vous, ces agents du FBI dont tout le monde me parle. Bonjour, Jerome.

— Bonjour, père John, dit le concierge en inclinant légèrement la tête.

— Ainsi vous enquêtez sur notre pauvre Anna. Une fille merveilleuse... Je n'arrive pas à imaginer ce qui a pu arriver.

— Saviez-vous, père, que les étudiants se retrouvaient ici la nuit ? demanda Riley en s'avançant vers lui.

Le prêtre regarda ses pieds d'un air embarrassé.

— Evidemment, nous n'encourageons pas ce genre de chose. Nous verrouillons les grandes portes la nuit. Mais j'aime me dire que la chapelle est toujours accessible aux étudiants en détresse... Nous

avons verrouillé la trappe de l'intérieur, bien sûr, depuis les événements.

— Bien, dit Morrow en se passant la main dans les cheveux. Anna Christou assistait aux messes, nous a-t-on dit.

— Oui, elle était très assidue en première année.

Le prêtre baissa les yeux.

— Malheureusement, comme tant d'autres élèves, elle a espacé de plus en plus ses visites...

— Combien y a-t-il d'étudiants à la messe le dimanche ? demanda Kelly.

— En général, entre quinze et vingt, dit le prêtre avec un petit sourire. Les choses ont bien changé. Autrefois, nous n'étions jamais moins d'une centaine. Autres temps, autres mœurs, n'est-ce pas...

— Venait-elle accompagnée ?

Le père John inclina la tête et réfléchit.

— Pas que je me souviene, dit-il au bout d'un moment.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ? demanda Kelly.

Il réfléchit puis dit :

— C'était le dimanche avant sa disparition. Je m'en souviens parce qu'elle est venue me parler après la messe.

— Pour vous dire quelque chose de particulier ?

— Elle s'inquiétait pour l'un de ses amis, qui avait un comportement de plus en plus bizarre. Je lui ai recommandé de s'adresser à l'un des psychologues de l'université.

— Vous-même ne conseillez pas les étudiants en détresse ? demanda Morrow.

De nouveau, un petit sourire étira les fines lèvres du prêtre.

— Elle m'a fait comprendre qu'il n'était pas chrétien, aussi ai-je pensé qu'il ferait mieux de consulter un laïc.

— Merci de ces renseignements, père, dit Kelly avec un sourire rassurant.

Il semblait fortement secoué, et cela se comprenait. Ce ne devait pas être facile de savoir que son sanctuaire avait été violé par un meurtrier.

Ils sortirent par les portes au fond de la chapelle et traversèrent le

campus en direction du préfa- briqué.

— Mon Dieu, déjà 11 heures ! dit Morrow. C'est trop tôt pour la pause-déjeuner ?

Kelly poussa du pied quelques feuilles mortes.

— J'avais envie de parler aux professeurs d'Anna, mais ça peut sans doute attendre.

— Je peux retourner au boulot ? demanda Jerome sur un ton d'espoir.

— Désolée, Jerome, nous avons toujours besoin de votre aide pour faire les plans. Voulez-vous déjeuner avec nous ? Morrow nous invite.

— Vous pouvez toujours rêver, dit Morrow aimablement.

— Alors c'est moi qui rince.

— J'ai préparé mon déjeuner, dit Jerome en se balançant d'un pied sur l'autre. Je l'ai laissé dans votre bureau.

— Acceptez, je vous en prie, dit Kelly en posant la main sur le bras valide du concierge. C'est le moins que nous puissions faire pour vous remercier.

A son contact, Jerome eut un mouvement de recul marqué.

— Vous avez plus de chances de trouver les profs l'après-midi, dit Riley en s'avançant à la hauteur de Kelly. Je vous conseille de vous intéresser en priorité au Pr Birnbaum. Il dirigeait la thèse de Lin Kaishen, et j'ai entendu dire qu'ils étaient très proches. Anna venait seulement de choisir sa majeure, mais sa conseillère en histoire de l'art pour l'année dernière s'appelait Vivian Westlake. J'ai des copies de leurs emplois du temps pour ce semestre et le précédent au bureau.

— Merci, dit Kelly avec mauvaise grâce.

Elle avait également demandé ces documents, mais on lui avait affirmé qu'il faudrait quelques jours pour les obtenir. D'évidence, l'argent de Dmitri Christou servait à graisser les rouages de la bureaucratie.

— Alors ? On mange ?

Morrow se frotta la panse avec un grand sourire, et Kelly ne put s'empêcher de sourire, elle aussi.

— D'accord. Je dois simplement passer prendre mon portefeuille au bureau. On pourrait aller au restaurant de grillades dont tu

parlais hier. Je meurs de faim.

— Moi, je n'ai pas beaucoup d'appétit, dit Riley. Je vais me renseigner sur quelques trucs, et je vous retrouve plus tard au bureau.

Il faisait moins le fier, nota Kelly, depuis leur incursion dans les tunnels.

— Ne jouez pas les cow-boys solitaires, le prévint-elle.

— Qui, moi ? dit Riley avec un sourire forcé. Jamais.

7.

Sur le trottoir devant l'Algeco, une jeune femme menue d'une vingtaine d'années était accroupie. Elle portait une chemise oxford blanche, un jean et des mocassins, et elle écrivait à toute vitesse dans un petit carnet. A leur approche, elle sauta sur ses pieds et enleva les petites lunettes noires qui lui donnaient l'air d'un hibou.

— Excusez-moi, vous êtes bien les agents du FBI chargés de cette enquête ? bégaya-t-elle. Claire Denisof, rédactrice en chef du *Cardinal*, euh, le journal de l'université. Je me demandais si vous pourriez répondre à quelques questions...

Elle paraissait peu sûre d'elle, et Kelly dut réprimer un sourire.

— Enchantée, Claire. Malheureusement, nous ne pouvons faire de commentaires sur l'enquête pour l'instant.

— Ah, d'accord, dit la jeune femme d'un air déconfit. Mais si je vous demandais juste de confirmer quelques informations ? J'ai entendu dire qu'il y a une autre victime en plus d'Anna. Vous ne pourriez pas me donner son nom ?

Kelly et Morrow échangèrent un regard. Les parents des victimes avaient été avertis, et ni l'une ni l'autre n'était mineure. En dépit de la consigne de silence donnée par l'administration, il n'y avait pas vraiment de mal à confirmer ce que la plupart des étudiants savaient déjà. Les rumeurs étaient souvent bien pires que la vérité, surtout sur un campus aussi petit.

Kelly s'imaginait déjà la tête du doyen quand il ouvrirait le *Cardinal* le lendemain matin. *Bah, pourquoi pas. Autant donner le scoop à une étudiante d'ici.* La petite allait avoir besoin d'un coup de pouce ; d'ici à vingt-quatre heures, le campus serait sous les feux de tous les médias du pays.

— On a effectivement retrouvé un deuxième corps dans les tunnels. Elle s'appelle Lin Kaishen. Elle était en licence.

— Génial ! s'exclama Claire, puis elle rougit vivement. Je veux dire que c'est très intéressant.

Elle plissa les yeux en notant le nom dans son carnet.

— Ça s'écrit L, y, n, n ?

— L, i, n, en fait.

— Merci.

Elle leva les yeux vers les agents.

— C'est vrai qu'elles ont été gravement muti- lées?

— Je ne peux vraiment pas vous en dire plus, dit Kelly en posant une main sur la porte. Mais vous pouvez informer les étudiants que tous les accès aux tunnels ont été condamnés. Quiconque constaterait un accès oublié doit nous en informer immédiatement. De même, quiconque possède des informations au sujet de l'une ou l'autre fille peut me joindre directement par le biais du standard. Le plus important, c'est de rester loin des tunnels, de signaler tout comportement suspect, et de rester prudent. Que personne ne circule seul la nuit.

— Entendu. Et vous, vous êtes ?

— Kelly Jones, agent spécial.

— Génial ! Merci beaucoup, miss Jones, je vous dois une fière chandelle. Vous m'appellerez s'il y a du nouveau ?

— Nous ferons le point avec les médias à mesure que l'enquête progresse, oui.

Kelly referma la porte en souriant.

— Le point avec les médias, hein ? dit Morrow en riant.

— Tu verras qu'en fin de compte elle se révélera être la plus professionnelle du lot.

— Pas impossible. Même si j'ai un faible pour cette petite rouquine de CNN. Tu crois qu'ils vont la mettre sur le coup ?

— En tant que responsable des relations presse, tu ne vas pas tarder à le découvrir.

— Punaise, je me doutais que tu allais me refiler le sale boulot, grommela-t-il. On va déjeuner, oui ou non ?

Ses boucles noires rebondissaient sur ses épaules au rythme de ses pas. Une pile de livres calée contre la hanche, un sac à main rouge vif en bandoulière, elle allait d'un pas nonchalant sur le long chemin qui reliait le campus aux bâtiments de cours extérieurs, saluait d'un grand sourire les gens qu'elle croisait. *Elle va à son cours de français, pensa-t-il. Avec cinq minutes de retard, comme d'habitude.*

Il la suivit à bonne distance, même si elle ne risquait pas de le remarquer. A cette heure, les pelouses de part et d'autre du chemin étaient bondées d'étudiants qui déjeunaient en bavardant et en riant, tandis que d'autres se pressaient déjà vers les salles de cours. Il rajusta son chapeau et jeta un coup d'œil à son carnet. Après le français, philosophie puis une pause jusqu'à son cours d'aérobic à 16 heures. Elle passerait sans doute la soirée à la bibliothèque. *Quatrième étage, box trois.* Ce serait tellement facile...

A cet instant, il fut distrait par les agents du FBI qui passaient tout près de lui. Avec leurs vêtements noirs, ils étaient facilement repérables au milieu de la foule des étudiants. Il plissa les yeux en contemplant la femme qui les menait. Ses cheveux étaient couleur de sang, et elle marchait à grands pas résolu. Elle portait des chaussures très raisonnables, pour une femme. *Elle va en avoir besoin.*

8.

— Celui-là mène à l'ancien gymnase. Il y a une fourche au milieu, vers... vers là.

Jerome tendit le doigt vers l'écran.

— Celui-là continue jusqu'aux berges.

— Les berges de la rivière ? Sans blague ?

Morrow secoua la tête en entrant les informations dans le logiciel. Après la sinistre visite du matin et la pause bienvenue du déjeuner, ils étaient de nouveau au travail. Un labyrinthe de lignes couvrait l'écran, et des croix indiquaient les accès aux tunnels.

— Est-ce qu'on a condamné un accès au niveau de l'eau ?

— Pas que je sache.

Kelly se pencha par-dessus l'épaule de son coéquipier. Ils n'avaient commencé que depuis une demi-heure, et déjà le plan débordait largement des limites du campus. Elle ne s'était pas doutée que le réseau était aussi vaste ; au cours de ses études, elle ne s'était jamais aventurée au-delà du tunnel de Sommerfields.

— Appelons le commissaire pour voir s'il peut y envoyer quelqu'un tout de suite.

— Bonne chance, s'esclaffa Morrow. Il a tout à coup décidé que toute demande de notre part constituait un grossier abus d'autorité. J'ai l'impression que jusqu'ici sa plus grosse affaire a été un chaton bloqué dans un arbre. Il n'arrête pas de me dire qu'il n'a pas assez d'effectifs.

— S'il continue, fais-lui comprendre qu'on va passer directement par le maire, dit Kelly en haussant les épaules.

Les relations avec les forces de police locales étaient souvent ce qu'il y avait de plus délicat dans son métier. Elle se retrouvait invariablement face à des cow-boys déterminés à résoudre eux-mêmes l'affaire ou à des péquenots qui rechignaient à sortir leurs belles voitures brillantes du garage. Elle les comprenait, mais elle détestait le retard qu'ils provoquaient. Avec un peu de chance, elle pourrait boucler cette enquête en quelques semaines.

— Celui-là mène à la Maison en pain d'épice, dit Jerome en

hochant la tête.

Kelly n'en revenait pas qu'il soit capable de reconstituer le plan de mémoire. Il avait manifestement passé beaucoup de temps dans les souterrains. Ce qu'elle n'arrivait pas à comprendre, c'était pourquoi.

— La Maison en pain d'épice ? Sérieusement ?

Morrow se mit à rire.

— Bon sang, Kelly, qu'est-ce que tu es venue faire ici ? On t'a appâtée en te faisant croire que tout le campus était en bonbons, ou quoi ?

— A peu près, oui.

Kelly finissait de peaufiner un e-mail poliment cinglant à l'intention de Bowen, intitulé « Re : Jake Riley ». Elle allait collaborer avec lui, mais elle n'était pas contente, et elle voulait que ce soit clair. Elle avait accepté suffisamment de missions problématiques, résolu suffisamment d'affaires impossibles dans sa carrière. Lui coller un civil dans les pattes, même un ancien du Bureau, c'était une insulte. Elle appuya sur le bouton « Envoi », puis étira ses bras au-dessus de sa tête.

— Je vais aller discuter avec le bon professeur de religion, dit-elle. Tu veux m'accompagner, Morrow ?

— Et laisser tout ça en plan ? dit son collègue en indiquant le moniteur d'un geste. Hors de question. Jerome et moi, on va en profiter pour discuter entre hommes.

Le concierge parut proprement horrifié.

— Divisons pour mieux régner, dit Jake. Vous prenez Birnbaum, moi je cuisine la prof d'histoire de l'art.

Il n'avait pas levé les yeux de son portable. Kelly s'adossa à son fauteuil pour mieux voir ce qu'il faisait. Un jeu vidéo.

— Pas la peine, dit-elle. Je me débrouillerai.

Il se retourna pour la regarder.

— C'est ridicule. Je sais que c'est votre affaire, mais je ne peux pas rester ici à me tourner les pouces.

Elle poussa un profond soupir.

— Comme vous voulez. On se retrouve ici dans une heure.

Elle enfila sa veste et quitta l'Algeco en se retenant de claquer la

porte.

Dehors, il faisait frais, et les ombres des arbres s'allongeaient déjà, bien qu'il ne fût que 14 heures. Kelly boutonna le col de son blazer et partit en direction de la faculté de religion comparée, à l'autre bout du campus.

En retrait de la rue, des éclats de brique rouge apparaissaient entre les feuilles du grand lierre qui recouvrait tout le bâtiment à l'exception des portes et des fenêtres. Cet édifice à deux étages avait dû appartenir autrefois à de riches propriétaires terriens. Kelly poussa la porte d'entrée et se retrouva dans un long couloir orné d'épais tapis persans. Un somptueux lustre en cristal éclairait des peintures à l'huile représentant des personnages religieux d'aspect revêché.

— Il y a quelqu'un ?

Au bout du couloir, un escalier menait au premier étage. Seule note incongrue au milieu de cette opulence, un prosaïque tableau d'affichage où étaient punaisés les noms des professeurs et les numéros de leurs bureaux. Kelly repéra rapidement le Pr Birnbaum, suite 201.

Le couloir du premier étage était en tout point semblable à celui du rez-de-chaussée, sauf qu'il n'y avait pas de lustre. Entre les salles de classe, des plaques aux noms des professeurs étaient fixées sur de solides portes en chêne. Kelly passa la tête par l'embrasure d'une porte entrouverte : une jeune femme énergique arpentait l'espace devant un tableau noir.

— Voilà qui nous explique pourquoi, dès le départ, la chrétienté a *systématiquement* négligé les contributions intellectuelles des femmes, dit-elle en martelant le tableau du bout de sa craie.

Kelly sourit ; à certains égards, l'université n'avait pas du tout changé.

— Je peux vous renseigner, mademoiselle ?

Elle se retourna, un homme grand et maigre aux yeux inquiets et au nez crochu la dévisageait. Il tenait un petit cartable noir dans une main, une pile de livres dans l'autre.

— Effectivement. Je cherche le Pr Birnbaum.

Il la regarda en clignant les yeux. Kelly eut l'impression qu'il envisageait de lâcher ses livres et de s'enfuir en courant.

— Oui ?

— Ah, c'est vous ?

Son accent britannique s'accordait parfaitement à son apparence, songea Kelly. Avec sa veste en tweed et ses chaussures élimées, il ressemblait à un petit frère des Monty Python.

— Oui, c'est moi. Que puis-je pour vous ? Oh, mon Dieu...

Il secoua la tête.

— C'est au sujet de Lin, n'est-ce pas ? Je vous prie de m'excuser. La rentrée est toujours un peu difficile pour moi, le passage de la recherche à l'enseignement, tous les nouveaux étudiants qu'il faut essayer de reconnaître... Je me disais bien que vous aviez l'air trop vieille pour être étudiante...

Il s'interrompit, et ajouta précipitamment :

— Je ne veux pas dire trop vieille, évidemment, juste un peu âgée pour être en troisième année... Mais vous pourriez très bien être en thèse...

Sa voix s'érailla.

Kelly sortit son insigne.

— Kelly Jones, agent spécial. Il s'agit en effet de Lin, professeur.

Birnbaum essaya de tendre la main, se rendit compte qu'il en était incapable, et s'excusa d'un haussement d'épaules.

— Si vous voulez bien m'accompagner jusqu'à mon bureau...

Il s'arrêta devant la dernière porte à gauche, cala son cartable entre sa hanche et le mur, et fouilla dans sa poche.

— Je peux vous aider ? demanda Kelly.

— Merci, je vais m'en sortir. Il y a eu tellement de nouvelles parutions ces derniers temps... Les sujets religieux ont le vent en poupe à cause des tensions au Moyen-Orient. La ferveur engendre la ferveur, et ce n'est pas toujours une bonne chose.

Il trouva enfin la clé, l'inséra dans la serrure et ouvrit la porte.

Kelly entra dans une petite pièce de trois mètres sur trois. Deux murs étaient entièrement occupés par des bibliothèques ; face à la porte, une petite fenêtre laissait entrer des flots de lumière. Des tas de livres occupaient presque tout l'espace ; par endroits, ils arrivaient à hauteur des genoux. Dans le coin, un fragile petit bureau semblait sur le point de s'écrouler sous le poids des volumes. Une solide chaise de bois de style institutionnel était posée devant le bureau. Il y avait aussi une petite lampe et une très ancienne

machine à écrire, toutes deux recouvertes d'une fine pellicule de poussière.

— Vous n'avez pas d'ordinateur ? demanda Kelly.

Elle appuya sur l'une des touches de la machine. Elle alla frapper contre le rouleau avec un claque- ment bien net.

— Je les abhorre, dit-il en frissonnant. Je corres- ponds avec mes étudiants à la main, et j'utilise les ordinateurs de l'école pour les communications obligatoires.

Il posa le tas de livres qu'il portait sur l'une des piles les moins hautes et posa un doigt sur sa bouche comme s'il cherchait à mémoriser leur emplacement.

— Si j'ai bien compris, dit Kelly, vous dirigiez la thèse de Lin ?

— En effet. Asseyez-vous, je vous en prie.

Il attendit qu'elle ait pris place en face du bureau avant de s'asseoir à son tour.

— Pauvre Lin, dit-il. Une fille tellement brillante.

Tout en parlant, le professeur frottait sans cesse son pouce contre son index.

— Sur quoi travaillait-elle ?

— Un sujet passionnant. Les origines du Falun Gong et la répression de ses pratiquants en Chine. Ce n'est pas vraiment mon domaine, mais j'ai pu l'orienter vers des sources très riches. Inutile de dire que son père ne la soutenait pas dans cette voie.

A mesure qu'il parlait, Birnbaum se détendait et s'animait.

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, il craignait que cela ne s'ébruite et ne nuise à sa carrière. Je trouvais très courageux de la part de Lin de continuer en dépit de cet obstacle. Peu de filles dans sa position en auraient fait autant.

Une ombre passa sur le visage du professeur.

— Je suis obligée de vous demander, professeur, dit Kelly avec douceur, si vos rapports avec Lin étaient strictement pédagogiques.

Il se redressa brusquement sur sa chaise.

— Je sais ce que vous insinuez, miss Jones, et je sais que vous devez faire votre travail. Mais comprenez bien que je prends le code déontologique très au sérieux. En plus de dix ans de travail ici, je

n'ai jamais eu de relations inconvenantes avec mes étudiants.

Son démenti était un peu trop véhément, jugea Kelly. Cela ne signifiait pas forcément qu'il était coupable, mais plutôt qu'il connaissait les rumeurs qui couraient au sujet de Lin et lui.

— Vous passiez tout de même beaucoup de temps ensemble, insista-t-elle. Plus qu'un directeur de thèse n'en consacre habituellement à une étudiante.

Birnbaum soupira et se pencha vers elle.

— Ce qui s'est passé, miss Jones, c'est qu'à son arrivée ici Lin avait un niveau assez faible en anglais. Etant l'un des rares membres du corps enseignant à parler le mandarin, je l'ai prise sous mon aile. Mais il n'y a jamais rien eu d'inapproprié dans nos échanges.

— Où avez-vous appris le mandarin ?

— Enfant, j'ai passé quelque temps à Taiwan. Mon père était attaché à l'ambassade britannique. C'était encore un point commun entre nous : nous étions tous deux enfants de diplomates. Nous savions tous les deux combien cela peut être difficile.

L'explication du professeur était certes plausible. Mais à en juger par la photo fournie par sa colocataire, Lin avait été une très belle fille. La tentation devait avoir existé.

— Etes-vous marié, professeur ?

— Non, je ne l'ai jamais été. Miss Jones, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider, mais je dois insister pour que vous me rayiez de la liste des suspects. Sans quoi je crains que vous ne perdiez un temps inestimable, pendant lequel le meurtrier continuera à sévir.

Il lui lança un regard suppliant.

— Le temps vous est compté, miss Jones.

— Encore deux ou trois questions, et ce sera tout, dit Kelly en soutenant son regard jusqu'à ce qu'il baisse les yeux. Quand avez-vous vu Lin pour la dernière fois ?

— Mon Dieu... il doit y avoir trois semaines. C'était un mardi, me semble-t-il. Laissez-moi vérifier.

Il sortit un petit agenda de son cartable et le consulta.

— Ah, oui. Le mercredi, je suis allé à un symposium à New York. C'était donc le mardi.

— L'après-midi ou le soir ? demanda Kelly.

— Vers 15 heures.

— Comment allait-elle ?

— Bien. Elle était très satisfaite de la manière dont se déroulait le semestre. Elle avait passé l'été sur le campus, surtout pour éviter sa famille, je pense. Il est vrai qu'on se sent un peu seul ici pendant les vacances. Est-ce tout ? Je n'ai plus beaucoup de temps.

— Une dernière chose, professeur.

Il se raidit quand elle sortit la photo du dossier et la posa devant lui.

— Vous avez déjà vu cette image ?

Il examina la photo en plissant les yeux. Un long moment s'écoula avant qu'il ne réponde.

— Non, mais cela me rappelle quelque chose.

Il leva les yeux vers un point derrière Kelly, sauta sur ses pieds et se dirigea vers une haute pile de livres dans un coin près de la porte. Il parcourut les tranches du bout du doigt tout en marmonnant leurs titres. Au bout d'un moment, il se redressa, l'air perplexe.

— C'est curieux. J'ai dû le prêter.

Il revint à son bureau.

— Vous voyez ces torsades sur les bords du dessin ? Elles appartiennent à l'imagerie celte traditionnelle, elles représentent l'éternité. Quant au visage en soi...

Il scruta la photo de si près que son nez la frôla presque.

— C'est tout à fait extraordinaire. Vous ne pourriez pas m'en laisser un exemplaire, par hasard ?

Kelly réfléchit. Rien ne s'y opposait vraiment, à condition que le professeur ne vende pas l'image à CNN. S'il était le meurtrier, il la connaissait déjà. Sinon, il y avait de bonnes chances pour qu'il identifie l'image avant le labo du FBI, célèbre pour l'extrême lenteur de ses procédures.

— D'accord. Gardez-la, mais ne la montrez à personne. Nous avons décidé de ne pas la communiquer à la presse. Mais si vous parvenez à l'identifier...

— C'est un casse-tête, n'est-ce pas ? Elle se réfère à tant de traditions différentes...

Il secoua la tête.

— Je comprends tout à fait la nécessité de garder le secret. Vous avez ma parole, miss Jones.

Il lui serra la main après avoir soigneusement repositionné la photo au centre de son bureau.

Elle quitta la pièce au moment où une foule d'étudiants sortaient d'une salle de cours. Kelly les laissa passer. Mis à part de légères différences vestimentaires, elle avait l'impression de revivre un épisode de sa jeunesse. Les jeans et les Birkenstock étaient encore d'actualité, ainsi que les sacs à main du Guatemala et les sacs à dos ornés de perles. La plupart des filles portaient les cheveux longs et décoiffés, les garçons de grandes tignasses ébouriffées. Tout au bout de la file, un grand garçon avançait en traînant les pieds, recroquevillé sur lui-même. Kelly le reconnut immédiatement.

— Josh?

Il se tourna pour lui lancer un regard vague sous des paupières mi-closes.

— Kelly Jones. Nous nous sommes vus hier soir.

Il continua à la dévisager en silence.

— Vous avez une minute à me consacrer ?

Il haussa les épaules et s'adossa au mur. Calé sur un pied, il inclina la tête en arrière et ferma les yeux comme s'il allait s'endormir.

— Il paraît que vous étiez assez proches, Anna et vous.

Il eut un hochement de tête presque imperceptible.

— C'est un oui ? demanda Kelly en croisant les bras sur sa poitrine.

Il baissa la tête pour la regarder bien en face. Ses yeux étaient plus limpides aujourd'hui ; il devait être à jeun.

— Oui, dit-il d'une voix râpeuse.

— Mais vous n'étiez pas avec elle la nuit où elle est morte ?

— Kim vous l'a déjà dit, articula-t-il soigneusement. Je l'ai entendue.

— Josh, vous savez que toutes les informations que vous donnerez nous aideront à attraper le meurtrier d'Anna.

— Je n'ai pas d'informations à vous donner.

Son regard se porta tout à coup vers le bout du couloir.

— Ah, Joshua ! J'espérais vous voir aujourd'hui...

Le Pr Birnbaum se découpa dans l'encadrement de la porte de son bureau, son cartable de nouveau à la main.

— Vous avez fait la connaissance de miss Jones, dit-il.

— Elle veut qu'on lui parle d'Anna, dit Josh en regardant le sol.

— Oui, oui, je suis au courant.

— Je ne savais pas que Josh était en religion comparée, dit Kelly au professeur sans quitter le garçon du regard.

— Oui, c'est un de nos nouveaux adeptes, n'est-ce pas, Josh ?

— Je présume donc que vous connaissiez aussi Lin Kaishen ?

— Elle était dans mon cours sur le bouddhisme l'année dernière, dit Josh d'une voix monotone.

— C'est vrai, je l'avais presque oublié ! dit le professeur sur un ton de gaieté forcée. C'était un grand cours introductif, évidemment, avec plus de cinquante étudiants inscrits, un record pour notre unité. Il y a un tel engouement pour le bouddhisme de nos jours. C'est la particularité de notre domaine, vous savez : il y a toujours une religion plus populaire que les autres, et cela change constamment. C'est peut-être l'idée de la réincarnation qui séduit les gens aujourd'hui plus que jamais...

Sa voix s'érailla. Ils restèrent tous les trois un moment silencieux ; l'on entendit le tic-tac de la grande horloge au rez-de-chaussée.

— Que voulez-vous que je vous dise ? demanda enfin Josh.

— Et vous, que voulez-vous me dire ?

Ils se regardaient droit dans les yeux. Josh savait quelque chose, Kelly en était sûre.

— Joshua ?

Le jeune homme détourna le regard vers son professeur.

— Je dois y aller, marmonna-t-il. Vous savez où me joindre.

Ils le regardèrent s'éloigner vers le bout du couloir. Le Pr Birnbaum avait l'air perplexe.

— Le pauvre garçon. D'abord ce diagnostic, ensuite ça...

— Vous semblez prendre beaucoup d'étudiants sous votre aile, professeur, dit Kelly.

Elle l'étudiait attentivement. Était-il naturelle- ment anxieux, ou bien avait-il quelque chose à se reprocher ?

Il traversa le couloir qui les séparait et se planta devant elle.

— C'est mon métier, miss Jones. Je sais que dans le système américain, les professeurs et les étudiants ont l'habitude de garder leurs distances, mais là où j'ai été éduqué les choses se passent très différem- ment. Je consacre toute ma vie à cette école et à mes étudiants.

Il décrivit un grand arc de cercle avec son cartable.

— J'aimerais vous dire ce qui est arrivé à ces pauvres filles, mais je ne le sais pas. Et quels que soient ses problèmes psychologiques Josh non plus n'en sait rien, j'en suis persuadé. A présent, si vous voulez bien m'excuser, j'ai un cours à donner.

Il lissa les revers de sa veste et s'éloigna sans se retourner.

Belle sortie, songea Kelly en écoutant les pas du professeur décroître à toute vitesse dans l'escalier.

9.

Morrow et Riley levèrent les yeux quand Kelly entra dans l'Algeco.

— La vache ! Il commence à faire froid, dit Morrow en frissonnant. Ferme vite la porte. Alors ?

— J'ai découvert quelque chose de très intéressant, dit Kelly.

Elle s'installa tranquillement à son bureau, ouvrit son portable et l'alluma.

— Eh bien ? demanda Morrow avec impatience.

— Josh Schwartz est en religion comparée. Lin Kaishen et lui étaient dans le même cours sur le bouddhisme l'année dernière.

— Ouh ! là, là ! en effet, dit Morrow en se frottant les mains.

— Et la prof d'histoire de l'art ? lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Bof, dit Riley. Sauf qu'elle soupçonne fortement les deux meurtriers d'être liés à un complot antiféministe de droite. Mais ça, je n'arrête pas de le dire depuis le début.

Kelly ne put s'empêcher de sourire.

— Ah, ah ! s'écria Jake.

Il se pencha sur sa chaise et tendit le doigt vers Kelly.

— Elle a souri ! Je savais bien que ça arriverait un jour ou l'autre...

— Ne vous emballez pas trop, dit Kelly. Il y a peu de chances pour que ça se reproduise.

Elle serra les lèvres pour s'empêcher de sourire. Ce n'était pas facile. Au deuxième jour d'une enquête sur un meurtrier en série, elle avait déjà réduit le champ des recherches à quelques suspects privilégiés. A ce rythme, ils risquaient de battre tous les records du Bureau.

— Au fait, on a reçu le dossier militaire de Jerome, dit Morrow.

— Alors ?

Son collègue secoua la tête.

— Aucune formation médicale ni chirurgicale. En revanche, notre petit Jerome était apparemment un type redoutable. Il a fait partie des forces spéciales avant de perdre son bras. Les médailles qu'on a vues chez lui sont des vraies.

— Il a un casier ?

— Même pas un PV pour stationnement interdit. A part sa déclaration de revenus annuelle et son permis de conduire, on n'a rien du tout. Tu veux que je continue à chercher ?

— Non. Concentrons-nous sur le gamin pour l'instant.

Elle ouvrit le dossier médical de Josh pour le lire plus attentivement. Il avait passé une bonne partie de l'été dans un hôpital psychiatrique du nord de l'Etat. Ses parents l'avaient récupéré le 30 août, la veille de la rentrée universitaire. Vive les bons moments en famille, songea Kelly. Pourquoi ses parents étaient-ils si pressés de se débarrasser de lui ?

— Je me demande s'il est rentré chez lui pendant les vacances de printemps, dit-elle à haute voix.

— Je m'occupe de le savoir, dit Morrow. J'ai une autre bonne nouvelle. On a reçu la liste des étudiants en prémedecine, et devine qui vient de changer de majeure cette année ?

— Josh Schwartz ?

— Lui-même. Il a obtenu la moitié des UV, puis il a laissé tomber. Et il a décroché un B en biologie au semestre dernier.

— En biologie, on fait des dissections, non ? demanda Jake.

— A mon époque, dit Kelly, on en faisait. Morrow, si tu allais bavarder avec le prof de biologie pour voir quel genre de connaissances Josh est susceptible d'avoir ?

— Entendu.

Un frisson parcourut la nuque de Kelly. Elle leva la tête, Jake lisait par-dessus son épaule. Il secoua la tête.

— C'est marrant. Je l'ai croisé deux ou trois fois, Josh. C'est un drôle d'oiseau, mais je ne le vois pas commettre un meurtre.

— C'est un malade mental.

— Oui, mais il ne m'a pas donné l'impression d'être dangereux.

— Sa schizophrénie vient à peine d'être diagnostiquée, rétorqua Kelly. Elle a pu évoluer à toute vitesse.

Le frisson s'étendit à sa peau tout entière. Ce Jake sentait bon, autant l'admettre : un mélange d'après-rasage et de menthe.

— Le directeur de thèse de Lin m'a fait un drôle d'effet aussi. C'est le mentor de Josh, et il semble très nerveux. Il y a peut-être quelque chose là-dessous.

— Intéressant, dit Jake en se penchant plus près. Si vous voulez, je peux le secouer un peu, voir s'il se lâche.

Kelly pesa le pour et le contre. Elle préférerait suivre les règles, mais jusqu'ici les informations dénichées par Jake avaient fait avancer l'enquête bien plus rapidement que d'ordinaire. En outre, songea-t-elle avec bonne conscience, elle avait reçu l'ordre de l'intégrer à l'enquête.

— Excellente idée, dit-elle en souriant.

— Vous voulez que je vous laisse, tous les deux ? demanda Morrow en levant les mains au plafond.

Kelly rougit et referma précipitamment le dossier tandis que Jake s'écartait. Morrow poursuivit sur un ton de colère feinte.

— J'ai planché presque toute la journée sur ce fichu plan des tunnels. Dieu sait que Jerome n'est pas le compagnon le plus charmant sur Terre. Je n'ai rien contre le genre viril et silencieux, mais lui, je ne sais pas pourquoi, il me file les chocottes. Et maintenant j'ai l'impression de vous tenir la chandelle.

— C'est bon, Morrow, grommela Jake.

Kelly se retint de se tortiller de gêne. *C'est vraiment n'importe quoi.* Jake n'était même pas son genre. Evitant le regard de Riley, elle dit sur un ton ferme :

— Revenons à nos moutons. J'aimerais continuer à faire surveiller les deux maisons et, si la police locale a suffisamment d'effectifs, poster aussi un agent devant chez Birnbaum.

— Je vais voir ce que je peux faire, mais, pour être honnête, je ne crois pas qu'ils aient plus de deux voitures de patrouille, dit Morrow.

— Essaie toujours. A la limite, on pourra toujours les faire surveiller par rotations. Pour l'instant, le domicile de Birnbaum n'est pas une priorité.

— Et le gamin, on l'interroge ? demanda Morrow.

Kelly tapota la table du bout de son stylo.

— Ses parents n’y verraient peut-être rien à redire, mais j’ai le sentiment que la direction n’en serait pas ravie, vu le peu d’éléments qu’on a contre lui. Je propose qu’on se donne un jour de plus pour creuser son dossier.

— Bonne idée, dit Jake.

— C’est tout pour aujourd’hui ? demanda Morrow avec espoir. J’aimerais bien voir la finale à la télé.

— Pas de chance, dit Jake.

Il se leva et rentra sa chemise dans son pantalon. Kelly ne put s’empêcher de le regarder faire. *Bien bâti*, pensa-t-elle. *Il a le corps d’un nageur*.

— M. Christou est arrivé à son hôtel il y a une demi-heure. Je vais lui faire un compte rendu, j’es- pérerais que vous pourriez m’accompagner.

Kelly ferma les yeux. C’était l’aspect de son travail qu’elle aimait le moins : les relations avec les survi- vants. Mais si elle refusait, elle s’exposait à un nouvel e-mail venimeux de la part de son supérieur.

— Je parie qu’il n’est pas descendu au Motel 6, grommela Morrow en essayant de défroisser un peu sa veste.

— Non. Nous logeons au Radisson, à Cromwell.

— Ah... Là-bas, au moins, il doit y avoir le service d’étage.

— Evidemment, dit Jake avec un grand sourire. Mais la piscine est un peu petite à mon goût. Allons-y, nous sommes attendus.

Cromwell se trouvait à quinze minutes en voiture. Dès qu’ils eurent quitté les limites de la ville, le délabrement postindustriel laissa place à des collines ondulantes émaillées de petites fermes. Quelques arbres qui avaient déjà changé de couleur illumi- naient le crépuscule de leur feuillage rouge ou doré. *C’est l’heure magique*, pensa Kelly, celle où la lumière jette sur le paysage des teintes surnaturelles. Elle était sortie pendant quelques mois avec un photographe paysagiste qui faisait ses prises de vue uniquement pendant l’heure qui précédait le coucher du soleil. C’était alors, prétendait-il, que l’âme du paysage remontait à la surface. Comment s’appelait-il, déjà ? Elle n’avait pas eu beaucoup de petits amis ces derniers temps ; son travail l’occupait trop. Puis les hommes lui demandaient toujours de leur parler de son travail, mais

quand elle entrait dans les détails, ils manifestaient soit de l'horreur, soit une fascination qui la déroutait. En fin de compte, c'était plus facile de rester seule. A présent que ses deux parents étaient morts, elle s'immergeait dans son travail au point de pouvoir rentrer chez elle après plusieurs semaines d'absence et de ne trouver aucun message sur son répondeur. Cela ne la dérangeait pas. Son travail n'était pas simplement alimentaire, c'était une vocation, la possibilité d'offrir à d'autres familles les réponses dont elle avait été privée.

Bien que nettement plus luxueux que le motel, le Radisson n'était certainement pas à la hauteur des habitudes du magnat grec. Deux agents de sécurité musclés les escortèrent jusqu'au penthouse et saluèrent d'un hochement de tête leurs collègues postés devant la porte. Dmitri Christou se tenait au bout de sa suite, le dos tourné, et regardait par la grande baie vitrée. Il était plus petit que Kelly ne l'avait imaginé — il faisait une tête de moins qu'elle — et il avait la carrure d'un bouledogue. Il se retourna vers eux. Son visage était hâve et tiré, et il portait une grande barbe brune. Jake s'avança pour lui serrer la main et lui murmurer quelque chose à l'oreille. Christou hocha la tête, tapa Jake sur l'épaule et s'avança vers les deux agents.

— C'est donc vous qui êtes chargés de l'enquête sur ma fille.

Il parlait anglais avec l'accent saccadé des étrangers éduqués à Oxford.

— C'est exact, monsieur Christou, dit Kelly.

Il leur serra tous deux la main avec énergie. C'était la poignée de main d'un homme qui avait l'habitude de conclure de gros marchés, pensa Kelly. Jusqu'ici, elle n'avait vu de Dmitri Christou que des photos prises lors de somptueux dîners en l'honneur de ses donations. Sur toutes ces images, il arborait un immense sourire et respirait la santé. Par rapport à cet homme-là, celui qui se tenait devant elle n'était qu'une ombre aux yeux tristes.

— Mes plus sincères condoléances, dit-elle.

Il croisa le regard de Kelly.

— Merci. J'espère que Jake a pu vous être utile. Il m'a été d'une aide inestimable au cours des dernières années.

— C'est un plaisir de travailler ensemble, coupa Morrow avant que Kelly n'ait pu répondre.

— Pouvez-vous me dire comment l'enquête se présente? Je sais qu'elle vient à peine de commencer...

Sa voix était forcée, comme s'il luttait pour contenir ses émotions. Kelly revit la mâchoire béante et la poitrine déchiquetée de sa fille, et espéra que Constance réussirait à arranger un peu le corps avant que Dmitri Christou ne le voie.

— Nous avons plusieurs pistes sérieuses, mais rien d'assez concluant pour pouvoir en parler, dit Kelly.

Elle lança un regard perçant à Jake. Dans la voiture, elle avait insisté sur l'importance de garder le silence sur ce qu'ils savaient. Pourvu qu'elle l'ait convaincu... Pour l'instant, il évitait soigneusement son regard.

Dmitri hocha la tête, puis détourna le regard en clignant les yeux.

— Pardonnez mon impatience. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ou à manger ?

Il fit un geste en direction du bar discrètement aménagé dans un coin de la suite.

— Non, merci, murmurèrent-ils à l'unisson.

Dmitri se frotta la barbe.

— Tout cela est tellement difficile à croire... Jake m'avait conseillé de renforcer la protection d'Anna sur le campus. Mais elle ne voulait pas se faire remarquer, et j'ai cédé... Je n'aurais jamais dû l'écouter...

— Ce n'est pas votre faute, Dmitri, dit Jake en posant la main sur l'épaule de son patron.

Kelly se balançait d'un pied sur l'autre et s'interdit de regarder sa montre. Les démonstrations d'émotion la mettaient toujours mal à l'aise. Elle aurait été nettement mieux dans l'Algeco, à continuer les recherches.

— Je me demandais...

Dmitri lança un regard à Jake et poursuivit d'une voix un peu tremblante :

— Pourrais-je parler seul à seule un instant avec miss Jones ?

Kelly espérait que sa stupeur ne se voyait pas trop sur son visage. Morrow et Jake disparurent dans une pièce adjacente. Kelly s'assit sur le divan que Christou lui indiqua. Il lui laissa le temps de s'installer, puis il prit place dans un fauteuil en cuir et se pencha vers elle d'un air empressé.

— Miss Jones, j'ai quelque chose d'un peu délicat à vous

demander. Si cela vous paraît inapproprié, dites– le–moi, et nous n’en parlerons plus. Mais d’après ce que Jake m’a dit, je crois que vous avez une certaine expérience dans ce domaine.

D’un seul coup, Kelly comprit la raison de ce curieux entretien. Comment Jake avait–il découvert cela ? En dépit de ses étonnantes capacités à dénicher des informations, il n’avait en aucun cas pu accéder à son dossier du FBI, et les archives des journaux ne remontaient pas aussi loin. Elle fut prise d’une colère froide. Elle lui avait permis de participer à cette enquête au même titre qu’un collègue, et il avait perdu son temps à faire des recherches sur elle. A présent, Dmitri Christou la fixait d’un regard plein d’espoir en attendant sa réponse. Les anciennes émotions remontèrent à la surface, et les yeux de Kelly se mirent à picoter.

— Monsieur Christou... Je suis désolée, mais cela me gêne beaucoup de parler de cela.

Les traits de son interlocuteur s’affaissèrent, et il frotta sa joue de toutes ses forces, sans doute pour se retenir de pleurer.

— Ce que je peux vous dire, poursuivit–elle, c’est que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour arrêter le responsable. Je vous le promets.

— Je vous en suis très reconnaissant.

Il se leva et fit quelques pas devant la cheminée éteinte.

— Anna m’était très chère ; c’était ma fille unique. Je regrette...

Il s’interrompit et secoua la tête.

— Elle était si jeune. Nous avons eu si peu de temps ensemble...

Kelly ne répondit pas. Elle avait envie de se lever et de partir en courant. Voilà des années qu’elle n’avait plus ressenti cela. Il lui sembla que les murs se refermaient autour d’elle, et elle éprouvait une forte pulsion de fuite qu’elle savait vaine. Elle avait cru que c’était fini. Et à présent, face à cet homme à la tête de plus de richesses et de pouvoir que la plupart des chefs d’Etat, elle était redevenue la petite fille de huit ans cachée sur les marches de l’escalier, qui écoutait la police dire à ses parents que son frère ne reviendrait jamais.

— Si vous voulez bien m’excuser, miss Jones...

Dmitri se leva abruptement et disparut par une porte qui devait mener à la salle de bains. Kelly regarda fixement ses ongles en essayant de calmer sa respiration et les battements de son cœur. *Cela fait presque trente ans. Une vie entière.* Elle ne put s’em– pêcher

de faire les calculs. Alex aurait eu quarante et un ans cette année. Elle l'imaginait à la tête d'une entreprise. Contrairement à elle, il avait toujours su s'y prendre avec les autres. Il serait marié à une femme ravissante, il aurait deux enfants, il jouerait au basket le week-end, il inviterait Kelly à passer Noël chez lui.

— Ça va, Kelly ? Qu'est-ce qu'il te voulait ?

Elle leva la tête. Morrow la regardait d'un air inquiet. Il posa la main sur son épaule, et elle le repoussa avec douceur.

— Rien. Il avait une question à me poser, c'est tout.

Jake attendait dans l'embrasure de la porte, les bras croisés. Kelly lui lança un regard mauvais en se levant du canapé. Elle rajusta les jambes de son pantalon et referma son blazer.

— Allons-y.

Ils laissèrent Jake à l'hôtel. Morrow prit le volant tandis que Kelly regardait fixement par la fenêtre. Les derniers rayons de soleil lançaient des échardes roses parmi les nuages épars. Au-dessus de l'horizon sombre, un croissant de lune se levait.

— Tu veux qu'on s'arrête dîner ? demanda Morrow en s'engageant sur la route qui traversait le centre-ville. Un menu gastronomique au Burger King, ça te tente ?

— Je ne crois pas. Dépose-moi au bureau, j'ai encore quelques petites choses à faire.

— Tu es sûre ? dit Morrow avec inquiétude. Tu veux de la compagnie ?

— Non, non, rentre. Tu as eu une longue journée. Je prendrai quelque chose à grignoter sur le campus.

— Comme tu veux.

Il mit un chewing-gum dans sa bouche et alluma la radio.

Après le départ de Morrow, Kelly resta un moment sous un lampadaire à inspirer de grandes bouffées d'air nocturne. Un flot de souvenirs déferlait en elle et menaçait de l'engloutir. Elle se vit construire des châteaux de sable avec Alex, se brosser les dents avec lui devant la glace. Elle revit le vélo de son frère abandonné sur la pelouse pendant des semaines après sa disparition. Il était parti faire sa tournée de livraison de journaux à 7 heures, comme tous les jours, mais n'était jamais arrivé à l'école. L'alerte n'avait été donnée qu'à midi, quand le secrétariat avait enfin eu le temps d'appeler leur mère. A cette époque, la police refusait d'intervenir dans les disparitions d'enfants avant que vingt-quatre heures ne se soient écoulées. Kelly était restée dans la cuisine pendant que sa mère appelait tous les amis de son frère à tour de rôle, son hystérie montant d'un cran à chaque réponse négative. Pour la première fois de la vie de Kelly, son père était rentré du travail à 15 heures. Il avait refait la tournée d'Alex en s'arrêtant à chaque porte pour demander si on avait vu quelque chose. Rien.

Ce soir-là, étendue dans son lit, elle avait écouté le silence qui émanait de la chambre d'à côté. Elle avait compté les phares qui se projetaient sur le plafond de sa chambre et éclairaient ses posters de danseuses classiques quand ils tournaient au coin. D'un instant à l'autre, pensait-elle, on sonnerait à la porte. Alex serait là, un grand sourire d'excuse aux lèvres, une histoire incroyable à raconter. Ils vivaient dans une petite ville de Nouvelle-Angleterre, un endroit où ce genre de choses n'arrivait jamais. Elle ne se souvenait pas d'avoir dormi, et pourtant elle avait été réveillée par le soleil qui entrait à flots par la fenêtre le lendemain matin. Elle avait raté le bus; ses parents avaient oublié de la réveiller. En bas, dans la cuisine, elle les avait trouvés à table. Silencieux, les traits tirés, l'air vaincu, ils fixaient leurs tasses de café. Cela lui avait fait peur. Elle s'était servi en silence des céréales qu'elle avait laissées ramollir dans sa bouche avant de les mâcher pour ne pas faire de bruit.

Elle avait manqué l'école toute la semaine suivante. Les voisins venaient apporter des plats et exprimer leur sympathie. La grand-mère de Kelly arriva en avion de Cleveland et établit un poste de commandement dans la chambre d'invités. Elle jeta tous les plats intouchés, fit couler des bains pour Kelly et répondit au téléphone

pour que la mère de Kelly puisse dormir l'après-midi. Le lundi suivant, une chape de silence impénétrable était tombée sur la maison. C'était comme si elle avait toujours été là. Kelly ne se souvenait déjà plus de sa vie d'avant. Son père la conduisait à l'école et la suivait des yeux jusqu'à ce qu'elle entre dans le bâtiment. Elle se retournait et agitait timidement la main ; il levait la main à son tour et esquissait un faible sourire. Ce fut ainsi pendant des semaines. Ses camarades de classe chuchotaient dès qu'elle s'approchait, ses anciens amis l'évitaient comme si elle avait eu une maladie contagieuse.

Puis, un après-midi, alors qu'elle revenait de l'arrêt de bus en donnant des coups de pied aux feuilles mortes, elle tourna au coin et vit une voiture de police garée devant la maison. Elle se rua vers la porte, l'ouvrit en trépignant ; elle s'attendait à voir Alex, les cheveux ébouriffés, enlacer leurs parents. Deux officiers de police se tenaient au milieu de la pièce. Sa mère se balançait d'avant en arrière sur le canapé, le visage dans ses mains, tandis que son père fixait le sol d'un air furieux. Quand il aperçut Kelly, il lui dit sur un ton féroce :

— Monte dans ta chambre !

Elle avait compris alors qu'Alex ne reviendrait pas.

A présent, dans le ciel au-dessus du campus, Orion se levait, la seule constellation qu'Alex et elle avaient su reconnaître. Kelly leva le visage vers les étoiles qui perçaient l'obscurité. Le corps de son frère avait été découvert par un chien de chasse dans un fossé au bord d'une petite route de campagne. On lui avait fait des choses atroces. La police pensait qu'il avait été séquestré pendant des semaines, violé et torturé à de nombreuses reprises avant de recevoir le coup de grâce. On n'avait jamais retrouvé son meurtrier.

Ses parents s'étaient éloignés d'elle, et l'un de l'autre. La chambre d'Alex, transformée en mausolée, était restée inchangée jusqu'à la mort de sa mère, cinq ans auparavant. Chaque année, le jour de l'anniversaire d'Alex, ils se rendaient tous trois sur sa tombe, une petite pierre d'ébène sous un arbre où étaient seulement gravés son nom et ses dates de naissance et de mort. Kelly s'était plongée dans ses études en espérant que ses notes brillantes finiraient par susciter une réaction de la part de ses parents, mais c'était comme s'ils ne la voyaient plus très distinctement. Leur regard avait toujours quelque chose de lointain, et elle avait fini par comprendre qu'en mourant Alex avait emporté une partie d'eux. A cause de cela, il était arrivé à Kelly de le détester.

Elle prit une grande inspiration tremblotante et ouvrit la porte de l'Algeco. Elle fouilla dans les dossiers jusqu'à retrouver les photos des dessins dans les tunnels. Puis elle prit le téléphone et composa un numéro.

La fille descendit lentement les marches, un portable calé contre son oreille, une pile de livres serrée contre sa hanche. Ce soir, elle n'avait pas les cheveux attachés, et ses boucles noires se balançaient autour de son visage. Elle parlait d'une voix chantonnante, ponctuant ses remarques de petits gloussements. Ce devait être son petit ami, pensa-t-il, un imbécile avec un physique sculptural et une tête creuse. Il attendit qu'elle l'ait dépassé, puis sortit de derrière l'arbre et la suivit à quelques dizaines de mètres. La nuit était sombre, la lune un mince croissant. Elle dit au revoir pour la dixième fois, puis referma enfin le téléphone et le glissa dans sa poche. Elle resserra sa veste autour d'elle et pressa le pas. Elle devait avoir froid dans cette jupe. C'était le prix de la vanité ; elle ne portait jamais de vêtements appropriés au temps qu'il faisait.

Elle traversa High Street et descendit la colline, disparaissant de temps à autre dans l'ombre entre les lampadaires. Il accéléra pour réduire la distance qui les séparait. Elle était presque arrivée à la haute haie qui longeait la rue quand elle se retourna subitement. Il se glissa derrière un arbre et la vit s'arrêter et fouiller l'obscurité du regard. Pas de souci : dans ses vêtements sombres, il était invisible. Au bout d'un moment elle se remit à marcher à grandes foulées, presque au pas de course. Il sentait sa peur flotter dans l'air.

Elle logeait dans les abords du campus. A cette heure, les habitations qu'elle dépassait étaient éteintes, les occupants endormis. Personne ne l'entendrait hurler. Elle tourna à droite au croisement suivant, le dernier avant sa maison. Il n'était qu'à quelques mètres d'elle, à présent, caché derrière la rangée d'arbres. Sa main se faufila dans sa poche pour prendre le chiffon imbibé de camphre...

Avec consternation, il aperçut la voiture de patrouille garée au bout de la rue. Au volant, un officier solitaire buvait à la tasse de sa Thermos. Elle ralentit et leva la main pour saluer le policier, qui hocha la tête à son tour. La jeune femme s'engagea dans l'allée qui menait chez elle. Il continua à marcher d'un pas détendu à présent, les mains dans les poches, conscient du regard du policier dans son dos. Ce serait pour demain soir, alors. Rien ne pourrait l'arrêter.

11.

Le président de l'université se massa les tempes en contemplant le gros titre du *Cardinal*.

MEURTRES SUR LE CAMPUS :
ON SOUPÇONNE UN TUEUR EN SÉRIE

— C'est la même chose dans l'*Hartford Courant* et dans l'*Advocate*, fulmina Peter Scott. Et à cause de ce maudit AP, c'est passé en troisième page de tous les quotidiens nationaux.

— Je sais, soupira Williams. Les parents d'élèves n'ont pas arrêté d'appeler toute la matinée. Enfin, nous savions que cela s'ébruiterait un jour ou l'autre...

— Il faut répondre par un communiqué musclé, dit le doyen. Expliquer aux parents qu'ils n'ont rien à craindre.

Il croisa les mains derrière son dos et se balançait d'avant en arrière.

— Mais ce n'est pas vrai, dit le président. Ils ont tout à craindre, au contraire.

Il avait à peine dormi au cours des trois dernières nuits. Les voix sous sa maison ne cessaient de s'intensifier. Elles l'appelaient par son nom au moment où il allait s'endormir.

— Ridicule, rétorqua le doyen. Ce sont des incidents isolés. Il faut annoncer que les étudiants ne courent aucun risque, que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour assurer leur sécurité.

— Laisseriez-vous votre fille ici ? demanda le président Williams en haussant un sourcil.

Sa propre fille, Shannon, était en sûreté dans son pensionnat d'Exeter. Il avait pris l'habitude de lui téléphoner tous les soirs juste avant de se coucher. Elle s'agaçait de plus en plus chaque fois qu'il la suppliait de ne pas quitter sa chambre après la nuit tombée.

— Je n'ai pas d'enfants, dit le doyen en haussant les épaules.

Williams tapota des doigts la surface vernie de son bureau.

— J'ai envie de suspendre les cours et de recommander aux

étudiants de rentrer dans leurs familles jusqu'à ce que nous soyons en mesure de garantir leur sécurité.

— C'est impensable ! Cela fait deux cents ans que les cours n'ont pas été interrompus ! Vous dramatisez, Ken.

— Vous trouvez ? Et que vais-je dire aux parents de la prochaine victime ?

— Ken, dit le doyen en s'efforçant de ne pas élever la voix, soyez raisonnable. Nous avons ici des étudiants issus des cinquante Etats américains et de dizaines de pays du monde. La plupart ne sont pas en mesure de rentrer chez leurs parents du jour au lendemain. Sans parler du calendrier scolaire ! Nous ne pouvons prolonger l'année scolaire, les dates des examens sont déjà fixées. Si nous réduisons les cours, les parents vont demander à être remboursés au prorata des heures manquées. Selon le FBI, l'enquête risque de durer des semaines, voire des mois. Nous sommes déjà en pleine crise budgétaire. Une décision comme celle que vous envisagez nous ferait perdre des millions de dollars. Ce serait la banqueroute assurée.

— C'est peut-être préférable à de nouveaux meurtres.

— Ecoutez-moi bien, Ken. Cette université n'a jamais cessé de fonctionner ni pendant la Première ni pendant la Seconde Guerre mondiale... alors qu'à cette époque elle était exclusivement masculine. Que dira-t-on, si on ferme les portes maintenant ?

Voyant le président flancher, il poursuivit.

— Voici ce que je vous propose. J'ai parlé au directeur de la sécurité publique, il est d'accord pour instaurer un service d'accompagnement à l'intention des personnes inquiètes. On va rédiger un communiqué pour dissuader les étudiants de se déplacer seuls sur le campus la nuit. Une association étudiante a proposé d'accompagner bénévolement les étudiants entre les dortoirs et la bibliothèque. Les accès aux tunnels ont tous été condamnés. Nous avons des agents du FBI sur place, ainsi que la plupart des membres de la police locale. Pour l'instant, je crois qu'on peut dire que le danger est évité.

Le président regardait fixement par la fenêtre. Dehors, les feuilles s'accrochaient désespérément aux branches du grand sycomore fouettées par le vent. Le ciel était encombré de lourds nuages gris. Un orage arrivait. Avant la nuit, il pleuvrait à torrents. Williams poussa un gros soupir.

— Entendu pour le communiqué. Mais si une autre étudiante

disparaît...

— Le tueur devait être de passage dans la région, dit le doyen. Il faudrait qu'il soit fou pour tenter de récidiver maintenant.

— Très réconfortant, marmonna le président dans sa barbe.

— Quand l'a-t-on trouvée ? demanda Kelly en se pressant vers le bout de la jetée.

Un bateau de police tanguait dans la houle soulevée par le vent glacé. Il faisait un temps épouvantable. La température avait chuté de dix degrés au cours de la nuit, et Kelly frissonnait dans son coupe-vent à l'effigie du FBI. L'appel de son supérieur l'avait tirée d'un sommeil agité. On avait retrouvé le corps mutilé d'une femme adulte au large de Bridgeport, à une soixantaine de kilomètres de l'université. La description du corps semblait coïncider, et Bowen voulait que Kelly s'y rende d'urgence pour imposer son autorité aux flics du coin.

— Des pêcheurs l'ont retrouvée en sortant du port ce matin vers 5 heures. On dirait qu'elle est à la flotte depuis un bon moment. Genre plusieurs semaines.

Morrow haletait un peu en les suivant. Son coupe-vent était élimé aux poignets, et paraissait dater d'une époque où il avait été nettement moins enrobé.

Des membres des forces de l'ordre locales les attendaient au bout de la jetée, l'air à la fois horrifié et surexcité. A leurs expressions, on comprenait qu'ils n'avaient jamais rien vu de semblable. L'un d'entre eux était à l'écart, plié en deux, les mains sur les genoux, et son dos se soulevait au rythme de ses haut-le-cœur. Les autres formaient un cercle autour d'un sac mortuaire bleu sur lequel était imprimé *MÉDECINELÉGALE DEBRIDGEPORT*. Tous reculèrent un peu quand Kelly s'agenouilla pour ouvrir la glissière du sac.

Le corps qui lui apparut, bleu et gonflé, presque au point d'éclater, semblait à peine humain. Kelly enfila une paire de gants pour examiner la cuisse ; il y avait une profonde entaille au niveau de la veine fémorale. A l'exception d'une unique perforation, la poitrine était intacte. Si c'était bien le tueur qu'ils recherchaient, il avait raffiné son rituel depuis la mort de cette femme pour y inclure le découpage de la cage thoracique. Kelly évita de s'attarder sur le visage, en grande partie grignoté par les poissons et autres bestioles sous-marines. Elle détacha un brin d'algue des cheveux du cadavre,

et soupira avant de hocher la tête pour que le légiste referme le sac. L'inspecteur de la brigade des homicides, un petit homme excité du nom d'Ed Taylor, les raccompagna le long de la jetée.

— On ne voit pas souvent de trucs de ce genre, expliqua-t-il en se pressant pour rester à la hauteur de Kelly. De temps en temps un suicidé. C'est ce que je pensais au début, avant de remarquer les éraflures sur son cou. Vous croyez qu'elle a été tuée par votre type ?

Il sauta de la jetée sur le bitume du parking et se planta devant Kelly.

— C'est possible, répondit-elle. Prévenez-moi si vous trouvez un avis de recherche qui correspond à son signalement, ou si vous arrivez à l'identifier.

— N'y comptez pas trop, dit l'inspecteur Taylor. Avec les dents, à la limite. Parce qu'il ne lui reste plus beaucoup de doigts.

— Il faudra envoyer tout ce que vous trouverez au labo du FBI à Quantico. Surtout les échantillons d'ADN et de sang. Le plus vite sera le mieux.

— Je ne sais pas ce qu'en pensera le chef, dit-il d'un air hésitant. Il est très remonté au sujet de cette affaire. Quand il y a des meurtres en série, tout le monde veut poser devant les caméras, si vous voyez ce que je veux dire.

— Ce cas particulier relève de notre juridiction, dit Kelly. Je le lui expliquerai, ne vous en faites pas.

Elle se frotta les yeux. Elle était restée au bureau au-delà de minuit, puis elle avait passé le reste de la nuit à rêver d'espaces confinés dans lesquels elle rampait à quatre pattes, narguée par un visage mons-trueux qui apparaissait çà et là dans l'ombre.

— Si vous le dites, marmonna Taylor avec une pointe d'humeur. Je vais demander qu'on fasse l'autopsie demain au plus tard.

— Il vaudrait mieux la faire aujourd'hui, dit Kelly calmement.

Il ouvrit la bouche pour protester, mais elle pour-suivit.

— Si cela vous pose problème, nous pouvons toujours faire appel à nos gars.

— Non, non, dit-il au bout d'un moment. Je vais leur demander de s'y mettre tout de suite.

— Je vous en serai très reconnaissante.

Elle n'était pas là pour se faire des amis, songea-t-elle. Les

meurtres en série étaient peut-être excitants pour la police locale, mais pour elle cela n'avait rien de romanesque. Son seul souci était d'empêcher la police de la gêner dans son travail.

— Qu'en penses-tu ? demanda Morrow sur le chemin de la voiture. C'est la première victime, non ?

— On dirait bien. Du moins, la première dont on connaisse l'existence.

Elle inclina son siège vers l'arrière et ferma les yeux.

— Ça t'ennuie si je dors pendant que tu conduis ?

— Eh bien, j'espérais parler du processus de paix au Moyen-Orient, mais si tu es fatiguée...

Il la regarda du coin de l'œil.

— Tu n'as pas bien dormi ?

— Pas vraiment, non.

— Moi non plus, dit Morrow en secouant la tête. Cette affaire commence à me taper sur les nerfs.

12.

Quand Kelly se réveilla, des trombes de pluie s'abattaient sur le pare-brise. Morrow entraîna tout juste dans le parking de l'université.

— C'est l'orage qui est en avance, commenta-t-il.

Il zigzagua entre les camions de télévision aux antennes satellites pointées en direction des cieus déchaînés. Une horde de journalistes cramponnés à leurs chapeaux et à leurs coupe-vent parlaient à une horde de caméras en désignant du doigt l'Algeco du FBI et le bâtiment des sciences derrière.

— Merde, dit Kelly. On va devoir interdire l'accès à cette zone.

— Ah, le quatrième pouvoir ! soupira Morrow. L'incarnation de la dignité humaine, pas vrai ?

Kelly lui lança un sourire las.

— Prêt à jouer les attachés de presse ?

— Tu plaisantes ? C'est ma vocation.

Quand Kelly ouvrit sa portière, les journalistes s'avancèrent pour l'encercler et brandir leurs micros devant son visage. Elle les repoussa avec impatience. Leurs voix s'élevaient et se mêlaient au vent pour créer un brouhaha inintelligible.

— Est-ce... la sécurité de la jeune femme... à l'eau morte? Les tunnels... en série... du président... pensent-ils... mutilée? Anna Christou... davantage... de son père... à domicile ?

Morrow sortit de la voiture avec cérémonie, ouvrit un immense parapluie noir et alla se planter devant le sigle du FBI imprimé sur la façade de l'Algeco.

— S'il vous plaît ! tonna-t-il.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Je suis Roger Morrow, agent spécial au Bureau fédéral d'investigation. Je vais faire de mon mieux pour répondre à toutes vos questions, l'une après l'autre. Cependant, étant donné la météo peu clémentine et le fait que je n'ai pas encore bu mon deuxième café de la journée, je propose que nous nous déplaçons dans une salle réservée à cet effet dans le bâtiment des sciences.

Des éclats de rires saluèrent ces remarques. Kelly entendit les voix s'estomper et s'éloigner. Quand elle ouvrit la porte de l'Algeco, le vent l'arracha à sa main et la fit claquer contre le mur en métal avec un fracas sourd. Elle lutta un instant pour la refermer, puis se retourna. Jake Riley et Claire Denisof l'observaient.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle avec méfiance, déstabilisée par l'absence de transition entre sa sieste et l'assaut des journalistes.

— Eh bien, dit Jake, notre petite Claire vous attendait sous la pluie, et je me suis dit qu'un gentleman ne pouvait pas la laisser risquer une pneumonie.

Kelly se retint d'exploser devant la jeune femme. Jake avait recouvert les panneaux où étaient affichées les photos de scène de crime et autres informations confidentielles. Mais l'accès d'un membre de la presse au lieu de travail allait totalement à l'encontre de la politique du Bureau, même si l'organe de presse en question n'était qu'un journal d'université tiré à moins de trois mille exemplaires. Les jambes croisées, le calepin posé sur ses genoux, Claire avait les yeux grands ouverts et l'air un peu effrayé.

— Ce n'est pas le bon moment, Claire. Il faudra que vous reveniez plus tard.

La jeune femme ouvrit la bouche pour protester, puis se ravisa. En hochant la tête, elle referma son sac à dos et se leva.

— Si j'attendais dehors ? demanda-t-elle.

— L'agent Morrow est en train de faire une conférence de presse dans le bâtiment des sciences. Cela ne servirait à rien d'attendre ici.

— Bon, d'accord. Je vais y aller.

Dès que la porte se fut refermée, Kelly fit volte-face vers Jake.

— Qu'est-ce qui vous a pris ? lança-t-elle, furieuse.

— Du calme. Laissez-moi le temps de m'expliquer.

Il leva les mains tandis que Kelly repoussait ses cheveux mouillés de son front.

— La petite se faisait déborder par les pros, et je me suis dit que ça lui plairait de voir l'intérieur du bureau. En plus, il se trouve qu'elle avait des informations à nous donner.

Kelly était blême de rage. Ce mépris flagrant pour les règles était sans doute la raison pour laquelle on l'avait flanqué à la porte du Bureau.

— Foutaises, dit-elle. N'oubliez pas que je vous tolère par pure courtoisie. Je ne vais pas vous per- mettre de briser toutes les règles. Si jamais elle a vu quelque chose et que ça se retrouve en première page du *Cardinal*...

— Elle n'a rien vu. Je m'en suis assuré.

— En jetant un drap sur les panneaux d'affichage, c'est ça ?

— Attendez, Kelly, j'ai aussi refermé les dossiers, dit-il avec un grand sourire.

Elle lutta contre l'envie de lui coller une gifle.

— Ecoutez, Riley, vous ne prenez peut-être pas cette enquête au sérieux, mais sachez que je ne vais pas vous permettre de la saboter simplement parce que votre patron a le bras long.

Les traits de Riley se figèrent.

— Vous n'avez aucune idée de ce que je pense de cette affaire. Bon Dieu ! On m'avait dit que vous étiez une dure à cuire, mais ce besoin constant de marquer votre territoire commence à devenir lassant. Ce qui m'importe, c'est de retrouver le meurtrier d'Anna, un point c'est tout.

Il s'éloigna à grands pas vers la porte et quitta le bureau.

Une minute plus tard, un coup hésitant résonna. Kelly poussa un énorme soupir, s'intima de se calmer, et alla ouvrir. C'était Claire, les épaules crispées, les yeux pleins de pluie.

— Qu'y a-t-il, Claire ? demanda Kelly. Je suis assez occupée, vous savez ?

Claire se balança d'un pied sur l'autre.

— Eh bien, j'ai parlé à des gens... Vous voyez Josh Schwartz, le colocataire d'Anna ? On vient juste d'apprendre au printemps dernier qu'il est schizophrène...

— Nous le savons déjà, merci, coupa Kelly en commençant à refermer la porte.

Claire bloqua la porte de son épaule et s'éclaircit la gorge.

— Ce n'est pas tout. J'ai entendu dire qu'il avait bien failli ne pas revenir à l'école cette année. Ses parents ont dû user de leur influence auprès de l'an- cien président. Vous comprenez, l'année dernière, Josh sortait avec une fille de troisième année, Jenny Halwell. Eh bien, plusieurs personnes m'ont dit qu'il l'avait agressée.

— Comment cela ?

— Il l’a attaquée au couteau pendant qu’elle dormait. Quand elle s’est réveillée, il lui avait tranché les veines. Il se les était ouvertes, lui aussi. Il paraît qu’il voulait mourir avec elle pour fuir ce monde horrible.

Elle tira sur la capuche de son imperméable pour s’abriter le visage.

— J’ai posé la question au doyen tout à l’heure, mais il a simplement dit que l’administration ne pouvait ni confirmer ni nier, par respect de la vie privée. Je suppose que Jenny ne l’a pas dénoncé à la police. Son ancienne colocataire m’a dit que les parents de Josh lui avaient fait un gros chèque. Elle habite à New York maintenant, mais je n’ai pas réussi à trouver son adresse.

Elle jaugea Kelly du regard, guettant sa réaction. Kelly prit soin de garder une expression neutre.

— Merci beaucoup, Claire. C’est très intéress- sant.

— De rien, dit Claire rapidement. M. Riley m’a dit que vous étiez partie à Bridgeport ce matin. Vous ne pourriez pas me dire pourquoi ?

— Pas pour l’instant.

Kelly réfléchit un instant. Claire venait de lui fournir de précieuses informations.

— Ecoutez, Claire, laissez-moi votre numéro, et quand nous rendrons l’information publique, vous en serez la première informée.

— Vraiment ? Génial.

Claire fouilla dans son sac, en sortit un stylo et griffonna son numéro sur un bout de papier.

— Maintenant, dit Kelly, il faut vraiment que je retourne au travail.

— De toute façon, je commence à être trempée.

Claire lui lança un petit sourire et agita la main avant de s’éloigner à toute vitesse vers le bâtiment des sciences. Kelly referma la porte et se laissa tomber dans un fauteuil. En général, elle aimait réunir des preuves en béton avant d’interroger un suspect. Plus elle possédait d’informations à ce stade, plus elle était en mesure de surprendre la personne et de la pousser à lui révéler quelque chose avant que les avocats ne s’en mêlent. Mais, dans ce

cas, le danger pour les étudiants était assez sérieux pour qu'elle brûle quelques étapes. Pour l'heure, Josh répondait à tous les critères. C'était un ancien étudiant en biologie qui savait se servir d'un couteau. Il était colocataire d'une des victimes et camarade de classe de l'autre. Enfin, il souffrait d'une maladie mentale qui pouvait le rendre dangereux pour lui-même et pour les autres. Il avait même une agression contre une fille à son actif.

Quand Morrow ouvrit la porte et se secoua comme un chien mouillé, Kelly était toujours figée sur sa chaise.

— Brrr, dit son collègue en se dirigeant vers la petite salle de bains à l'autre bout du module.

Une minute plus tard, il ressortit en s'essuyant le visage avec une serviette.

— Pourquoi on ne m'envoie jamais en Arizona ou à Hawaï ?

Puis il remarqua l'expression de Kelly.

— Tu as découvert quelque chose ?

Elle hocha la tête.

— On va interroger Josh Schwartz, dit-elle.

13.

Le président Williams se déplaça en personne pour leur apporter le dossier. Il avait toutes les peines du monde à réprimer sa joie. C'était affreux qu'un étudiant soit impliqué, mais si cette enquête pouvait être rapidement résolue, et les familles obtenir justice...

Il frappa deux coups à la porte de l'Algeco. Les deux agents du FBI s'y trouvaient, ainsi qu'un homme qu'il ne reconnaissait pas.

— Bonjour, dit-il en s'avançant pour lui tendre la main. Ken Williams, président de l'université.

— Jake Riley. Je travaille pour Dmitri Christou.

— Oui, bien sûr.

Le président hocha la tête en agitant sa chemise cartonnée.

— Voici le dossier concernant l'audience disciplinaire de Josh Schwartz. Je n'avais aucune idée de tout cela, je vous assure. Franchement, je ne comprends pas que la fille ait accepté de retirer sa plainte. L'attitude de mes prédécesseurs me dépasse complètement. Comment ont-ils pu faire cela ?

— Sans doute parce qu'ils avaient envie d'un nouveau gymnase, dit Morrow en prenant la chemise. D'après nos informations, les Schwartz ont fait une donation très généreuse à l'école peu après l'incident.

— Eh bien, sous ma présidence, ce genre de procédé n'aura plus cours. Surtout après ce qui est arrivé.

Il fit un geste vague qui englobait le bureau. Tout un pan de mur était occupé par un panneau d'affichage couvert de photos et de notes manuscrites. Il détourna les yeux pour éviter de voir des choses qui pourraient revenir le hanter dans ses horribles cauchemars.

— Avez-vous parlé à ses parents ?

Les agents échangèrent un regard.

— Etant donné qu'il est majeur, nous pensons qu'il serait préférable de lui parler directement, dit Morrow.

— Absolument. Je comprends tout à fait.

Le président éprouva un pincement de culpabilité. Dans l'esprit du principe *in loco parentis* (« en lieu et place des parents »), il aurait dû insister pour que quelqu'un accompagne le jeune homme. D'un autre côté, sa responsabilité première était de protéger les autres étudiants. D'un point de vue légal, Josh était effectivement adulte. Il réprima son malaise.

— Eh bien... si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas.

Les agents le regardèrent à peine partir, déjà plongés dans la lecture du dossier. Le président regagna son bureau d'un pas tranquille en louvoyant entre les flaques d'eau sur le chemin. Pour la première fois depuis longtemps, il se surprit à siffler en marchant.

Affaissé sur une chaise, Josh Schwartz les fixait d'un regard furieux.

— Alors, Josh, tu as bien pris tes médicaments ces derniers temps ? demanda Kelly poliment.

— Je ne suis pas obligé de vous dire quoi que ce soit, grommela-t-il en regardant ses mains.

— Ecoute, Josh. Si tu n'as rien à cacher, pour- quoi refuser de nous parler ? Tu pourrais nous aider à trouver celui qui a tué Anna. Vous étiez proches, tous les deux, non ?

Josh haussa les épaules.

— Excuse-moi, insista Kelly, je n'ai pas entendu.

— Ouais, dit-il avec un regard mauvais. On était amis.

— Bien.

Kelly s'assit sur le bord de la table. Ils se trouvaient dans la petite salle de conférences que le président leur avait réservée dans le bâtiment des sciences. C'était ici que Morrow avait donné sa conférence de presse tout à l'heure, à cette grande table en Formica entourée de chaises en plastique orange. Ce n'était pas l'idéal pour un interrogatoire, mais le poste de police de Middletown était si exigu que les inspecteurs y interrogeaient les suspects dans leur bureau. En outre, Kelly espérait que Josh serait rassuré par le cadre familial du campus et se laisserait aller à des confidences.

Morrow et Jake étaient installés à l'autre bout de la table. Pour l'instant, Josh s'était montré intraitable. Il n'avait exprimé aucune surprise en les voyant apparaître devant chez lui ; au contraire, il

avait enfilé un manteau et leur avait ouvert la porte avant même qu'ils n'aient pu sonner. A présent, il les jugeait d'un air de défi.

— Josh, pourquoi n'es-tu pas allé à la fête avec Anna et Kim, ce soir-là ?

— Je n'en avais pas envie, dit-il en haussant de nouveau les épaules.

— Vraiment ? Tu es sûr que tu n'as pas changé d'avis ? Tu n'es pas allé les rejoindre plus tard ?

— Non.

Morrow se pencha vers le jeune homme d'un air de conspirateur.

— Tu sais, à ta place, si je me pointais à une soirée et que la fille que j'aimais bien était partie avec un autre, je ne serais pas content. Josh, si tu lui as fait mal sans le faire exprès... par exemple, si tu voulais simplement lui parler et que ç'a mal tourné, eh bien, on en tiendra compte, pas vrai, miss Jones ?

— Absolument.

Josh tripotait un éclat de Formica qui se décollait de la table. Son visage demeura impassible, mais Kelly vit une lueur briller dans ses yeux.

Elle échangea un regard avec Morrow. C'était le moment de jouer cartes sur table, de faire comprendre au gamin qu'il était acculé.

— Et Jenny, Josh ? Tu avais une raison particulière de vouloir la tuer ?

Kelly se pencha vers Josh. Il semblait avoir pris racine sur sa chaise ; bien que le visage de la jeune femme fût tout près de lui, il ne cilla pas.

— J'étais malade, cracha-t-il. Depuis que je prends des médicaments, ça va mieux.

Son ton de voix était très différent des autres fois où ils s'étaient parlé. Il y avait de l'intelligence dans son regard, songea Kelly... et de la colère.

— J'ai interrogé beaucoup de gens au cours de ma carrière, Josh. Et une des choses que j'ai apprises, c'est que les gens ont toujours une raison de faire quelque chose.

Kelly disposa soigneusement, l'une après l'autre, les photos des scènes de crime devant lui.

Josh prit la photo de Lin et l'examina attentivement. Puis son

regard se porta sur la photo d'Anna. De nouveau cette petite lueur s'alluma dans son regard. Il avait reconnu quelque chose. Puis il reprit son masque impassible. Il retourna la photo et la remit à l'envers parmi les autres.

— Pourquoi as-tu fait cela, Josh ? demanda Kelly.

A cet instant, la porte s'ouvrit, laissant apparaître un homme vêtu d'un costume bleu marine coûteux. Ses cheveux étaient lissés en arrière et de fines lunettes en acier encadraient ses yeux durs. *Merde*, pensa Kelly. *Un avocat*. Il s'avança d'un air assuré et posa la main sur l'épaule de Josh.

— Alan Winters. Je suis le représentant légal de M. Schwartz.

— Qui vous a appelé ? demanda Riley d'une voix inexpressive.

— Les parents de Josh ont été appelés par sa colocataire. Je vous assure qu'ils ont été vivement alarmés par les méthodes de Gestapo employées pour enlever mon client à son domicile. Inutile de vous dire que vous avez intérêt à avoir respecté les procédures à la lettre. Puis-je vous demander de quoi mon client est accusé ?

— De rien, pour l'instant, dit Kelly calmement. Nous lui posons simplement quelques questions.

L'avocat la jaugea du regard.

— Je vois. Si vous voulez bien nous excuser, j'aimerais parler à mon client en privé.

Tous repoussèrent leurs chaises et se levèrent, sauf Josh, qui était occupé à tracer du bout du doigt un carré autour des photos. En sortant de la pièce, Kelly s'arrêta devant lui pour les récupérer. Il leva un sourcil, empila les photos en un tas bien net et les lui tendit. Mais quand elle voulut les prendre, au lieu de les lâcher, Josh attira Kelly vers lui. Il toucha la photo du dessus, une vue du mystérieux dessin barbouillé sur les murs du tunnel.

— Je le connais, murmura-t-il avec insistance.

Il fixa sur Kelly un regard brûlant.

— Ça ressemble fortement à un aveu, monsieur le représentant légal, dit Morrow.

— Josh, pas un mot de plus, lança l'avocat sèchement.

— De toute façon, ça n'a pas d'importance, dit Josh d'une voix redevenue monotone.

La lueur dans ses yeux s'éteignit abruptement et il lâcha les

photos. Puis il s'affaissa sur sa chaise, et ses paupières descendirent sur ses iris.

Kelly en avait le souffle coupé. Le regard que Josh lui avait lancé l'avait effrayée, non parce qu'elle avait la certitude qu'il était le meurtrier, mais parce qu'elle n'y croyait plus du tout. A moins qu'il ne soit le socio- pathe le plus glacial qu'elle ait jamais rencontré — et elle en avait croisé quelques-uns —, son regard révé- lait quelque chose de beaucoup plus troublant. Sur le seuil de la porte, elle se retourna pour lui poser une dernière question, mais M. Winters s'éclaircit la gorge avec insistance. Kelly sortit en refermant la porte. La vitre de celle-ci était presque entièrement occultée par des programmes des spectacles vivants de l'université, entre lesquels Kelly aperçut l'avocat et son client, leurs têtes serrées l'une contre l'autre comme des amoureux.

— Que voulait-il dire par là ? demanda Riley.

— Je ne sais pas, dit Kelly.

A présent que l'avocat était arrivé, il ne restait plus grand-chose à faire dans l'immédiat.

— Le rapport sur la première victime n'est pas arrivé ? demanda Kelly.

— Si, dit Morrow. Les légistes de Bridgeport nous l'ont faxé, mais ils n'ont pas trouvé grand-chose. Le groupe sanguin correspond à celui du dessin derrière Lin Kaishen. On n'a pas encore les résultats ADN.

— Je vais retourner au bureau y jeter un coup d'œil.

Kelly lança un regard de regret en direction de la porte, et partit d'un bon pas vers la sortie, Morrow et Jake sur ses talons.

— Morrow, si tu essayais de retrouver Jennifer Halwell, l'ex de Josh qui habite à New York ? J'aimerais en savoir plus sur l'incident avec Josh l'année dernière.

— Entendu. Ah, au fait...

Il claqua des doigts comme s'il venait de se souvenir de quelque chose.

— On a eu un coup de fil de la légiste zinzin.

— Constance ?

— Oui. Elle m'a rebattu les oreilles avec cette histoire de cage thoracique manquante. Soi-disant qu'il y aurait un lien avec un truc médiéval, un aigle ensanglanté ou je ne sais quoi.

— Pardon ? dit Kelly en fronçant les sourcils.

— Je ne fais que transmettre, dit Morrow en haussant les épaules. J'ai tout noté dans le dossier. Mais si tu veux mon avis, c'est une dame aux chats cinglée qui a trop de temps libre à dépenser.

— Elle est minutieuse, et elle semble assez compétente, dit Kelly. Peut-être qu'elle a vraiment trouvé quelque chose.

— Et moi, dit Jake d'un ton dérouté, je fais quoi ?

Kelly s'arrêta pour le regarder.

— Eh bien... Tu as l'air d'apprécier les échanges avec le corps étudiant. Si tu allais bavarder avec les camarades de Josh en religion et en pré médecine ? Vois s'ils peuvent nous apprendre quelque chose.

Jake lui décocha un regard furieux. Kelly lui répondit par un sourire angélique, et quitta le bâtiment d'un pas nonchalant.

— Pour quelqu'un qui est resté si longtemps dans l'eau, elle est relativement bien conservée, dit l'inspecteur Taylor.

Son enthousiasme était sensible même par l'intermédiaire du téléphone.

— Mais pour les empreintes on n'a pas eu de chance. Vous avez reçu le rapport d'autopsie que je vous ai faxé ? J'en ai envoyé une copie au labo du FBI aussi, comme vous me l'avez demandé.

— Oui, merci beaucoup. Y a-t-il autre chose ?

— Pas de fibres ni de cheveux étrangers, évidemment. Sexe féminin, type caucasien, groupe sanguin A, profondes incisions au niveau de la cuisse et de la poitrine, marques de strangulation. D'après l'état de décomposition elle devait être dans l'eau depuis au moins un mois. Nos gars n'ont pas pu le déterminer avec précision. Si votre équipe veut tenter sa chance...

Kelly ferma les yeux et revit le cadavre sorti de l'océan. Tout semblait indiquer que c'était leur homme. Le mode opératoire était presque identique. Bridgeport n'était qu'à une heure d'ici. Trois autres universités étaient situées entre les deux villes, et quelques dizaines d'autres dans les confins de l'Etat. D'autres filles dériveraient-elles dans la mer en attendant d'être découvertes ?

— J'espère qu'on pourra bientôt l'identifier, dit-elle.

— Pour l'instant, on n'a trouvé aucune correspondance dans la base de données locale. Pas plus que dans le signalement des filles portées disparues dans un rayon de cent kilomètres. Je suis en train de vérifier auprès des hôpitaux. Comme elle était enceinte, on pourra peut-être la retrouver par l'intermédiaire des cliniques prénatales. Une chose est sûre, c'est qu'elle a reçu des soins dentaires à l'étranger. Notre légiste pense que c'est une clandestine de l'ancien bloc de l'Est. Si on apprend autre chose, je vous rappellerai.

— Merci, inspecteur Taylor.

Curieux, songea Kelly. Encore une étudiante étrangère ? Ou une immigrée qui s'est retrouvée au mauvais endroit au mauvais moment ?

— Vous pouvez m'appeler « Ed ». Dites, si vous voulez qu'on dîne

ensemble pendant que vous êtes dans le coin, je pourrai monter en voiture, ce n'est pas loin.

Kelly leva les yeux au ciel. Elle ne comprendrait jamais pourquoi certains hommes considéraient leur intérêt professionnel commun pour la mort comme une excellente raison de sortir avec elle.

— Merci, mais je suis très prise par l'enquête. J'espère la boucler dans les prochains jours.

— Une autre fois, alors. Si vous voulez mon numéro...

— Il est affiché sur le téléphone. Merci encore, inspecteur.

Manifestement déçu, il marmonna un au revoir et raccrocha. Kelly se tourna vers le plan des tunnels, composé de douze feuilles au format A4 assemblées avec des punaises sur un mur du bureau. Les endroits où les victimes avaient été retrouvées étaient signalés en rouge. En vert, c'étaient les points d'accès : la chapelle, la bibliothèque, la cave de la maison du président, trois fraternités et plusieurs autres dortoirs. Pour autant qu'ils le sachent, tous les points d'accès sensibles avaient été verrouillés avec des cadenas de l'armée.

On n'avait pas encore identifié la troisième victime, ni obtenu de réponses quant à la signification du dessin. A présent que Josh s'était réfugié sous l'aile de son avocat, il n'y avait plus grand-chose à faire ce soir. Morrow l'avait pratiquement suppliée de le laisser se coucher tôt, et Jake était reparti pour le Radisson, sans doute pour faire son rapport à Dmitri Christou.

Le compte rendu des profileurs était enfin arrivé. Au grand agacement de Kelly, il ressemblait à s'y méprendre à la parodie improvisée par Jake. On recherchait un homme de type caucasien âgé de vingt-cinq à quarante ans. De fait, une vaste majorité des tueurs en série était constituée d'hommes blancs dans cette tranche d'âge. Il était sans doute arrivé récemment dans la région, et avait vécu un événement précis qui avait déclenché son explosion de violence : la perte de son travail, un divorce ou une séparation. Suivaient des spéculations de plus en plus douteuses sur le genre de voiture qu'il pouvait conduire, sa façon de s'habiller, et ainsi de suite.

Kelly referma le dossier et vit un Post-it collé sur la couverture. « Constance a téléphoné, avait griffonné Morrow. Rituel de l'Aigle de sang : anciens sacrifices. Cages thoraciques arrachées à la colonne et déployées pour évoquer des ailes. Rappeler pour plus d'infos. »

Anciens sacrifices, pensa Kelly en plissant les lèvres. Quelque chose la tracassait sans qu'elle puisse mettre le doigt dessus. Elle revit le visage de Josh, son drôle de sourire en coin, la lueur dans ses yeux. Elle chercha son dossier parmi les papiers entassés sur son bureau. « Josh Schwartz, étudiant en religion comparée ». Son conseiller pédagogique n'était autre que le Pr Birnbaum. Obéissant à une impulsion, elle composa le numéro du standard et demanda le domicile du professeur.

— Allô ?

— Professeur Birnbaum ? Kelly Jones à l'appa- reil.

— Miss Jones, je suis tellement content que vous ayez appelé. Je viens d'apprendre que vous aviez interrogé Joshua. Je dois vous dire que vous faites une grave erreur.

Les nouvelles vont vite. Était-ce Josh qui avait prévenu le professeur, ou bien quelqu'un d'autre ?

— Vous êtes au courant de son agression contre sa petite amie, l'année dernière ?

Il y eut un silence à l'autre bout du fil. Puis le professeur s'éclaircit la gorge.

— Eh bien, oui, j'étais présent à son audience disciplinaire. Mais avec un traitement médical approprié il est tout à fait inoffensif, croyez-moi.

Kelly se força à contenir son impatience.

— Professeur, je ne vous appelle pas pour connaître votre opinion sur l'état mental de Josh. Savez-vous ce qu'est un Aigle de sang ?

Il y eut un silence encore plus long.

— Pourquoi me posez-vous cette question ? demanda-t-il enfin.

— Nous sommes tombés sur ce terme dans le cadre de nos recherches.

— Comme c'est intéressant.

Kelly entendit un tapotement sourd à l'arrière-plan. Le professeur devait vider sa pipe.

— L'Aigle de sang était une méthode d'exécution particulièrement cruelle. Les côtes de la victime étaient séparées de la colonne, puis brisées pour ressembler à des ailes ensanglantées. Enfin, on ôtait les poumons et on saupoudrait du sel sur les blessures. C'était une façon épouvantable de mourir. Bonté divine...

Son ton de voix se transforma tandis qu'il comprenait de quoi il s'agissait.

— Est-ce ainsi que Lin...

— Cette méthode d'exécution est-elle associée à un culte en particulier ? coupa Kelly pour éviter sa question.

— Pas un culte à proprement parler. Elle apparaît surtout dans les sagas scandinaves et dans une partie de la poésie scaldique. Il me semble que le roi Ella de Northumbrie en a été victime. Ce procédé était traditionnellement utilisé par un fils pour venger la mort de son père.

— Sur quoi portent les études de Josh ?

— Sur les religions.

— Oui, je sais. Mais a-t-il limité le champ de ses recherches en vue de sa thèse ?

Elle le sentit hésiter.

— En troisième année, c'est encore un peu tôt.

— Vraiment? Je me rappelle pourtant avoir discuté des différentes possibilités de sujet avec mon directeur de thèse au début de ma troisième année.

Le professeur marqua une pause.

— J'avais oublié que vous aviez étudié ici, dit-il enfin sur un ton de regret. Joshua s'intéresse effectivement aux anciennes religions nordiques. Mais c'est une simple coïncidence. Il a lu la *Saga de Njal* pour un de mes séminaires l'année dernière, et cela l'a passionné.

— Drôle de coïncidence, tout de même.

— Chère miss Jones, il y a d'autres étudiants qui s'intéressent aux anciens cultes païens. Je pourrais vous en citer une dizaine au débotté. En outre, comme je viens de le dire, l'Aigle de sang n'était utilisé que pour venger la mort de son père. J'ai parlé au père de Joshua juste avant les examens du dernier trimestre, et je peux vous assurer qu'il est vivant et en bonne santé.

— Le dessin que je vous ai montré pourrait-il avoir un lien avec ces mythologies ?

— C'est possible.

Il poursuivit d'une voix plus calme :

— Néanmoins, peu de représentations visuelles de cette période

nous sont parvenues. Même les textes que nous étudions ont été écrits des centaines d'années après les événements qu'ils décrivent, à une époque où ces cultes avaient été supplantés par le christianisme. Il nous en reste de merveilleuses mythologies. Josh a décidé de faire un projet d'étude personnel cette année, sous ma direction. Il s'intéresse particulièrement aux Ases.

— Pardon ?

— Les équivalents nordiques des dieux grecs, si vous voulez. Thor est le seul à être connu du grand public, mais il en existe des douzaines, de Loki le dieu de la Malice jusqu'à Bragi le dieu de la Poésie.

La voix du professeur s'animait ; il se laissait emporter par son sujet.

— Je sais que les recherches de Josh ne progressent pas comme il le souhaiterait. Notre bibliothèque est hélas très pauvre dans ce domaine. La dernière fois que nous nous sommes vus, il a parlé de se rendre en Islande l'été prochain dans l'espoir de consulter des sources originales. J'espère que cette affaire ne constituera pas un obstacle...

Bah ! Comment un triple homicide pourrait-il entraver ses projets de voyage ? pensa Kelly.

— Merci beaucoup, professeur.

— Miss Jones ? Réfléchissez, je vous en prie, à ce que je vous ai dit. Je sais que vous devez faire votre travail, mais Josh est un jeune homme extrêmement fragile. La mort d'Anna l'a durement éprouvé, surtout après l'année qu'il vient de passer.

Le professeur semblait sincèrement inquiet. De nouveau, Anna s'interrogea sur les rapports intimes qu'il entretenait avec ses étudiants.

— Je garderai cela en tête. Et je vous serais très reconnaissante de me faire parvenir la liste des autres étudiants menant des recherches sur les religions nordiques. Disons demain matin au plus tard ?

Elle raccrocha sans tenir compte de ses protestations et pivota sur sa chaise pour faire face aux photos de la scène du crime. Le visage peint la fixait d'un regard moqueur.

— Qui es-tu ? dit Kelly à voix haute.

Tiffany Agostanelli envoya son livre de cours voler à l'autre bout de la pièce. Psychologie 101, c'était un tas de foutaises, n'importe qui s'en serait aperçu. Si seulement elle ne s'était pas laissé convaincre par son père...

Elle songea à se préparer une collation dans la cuisine, puis y renonça après avoir remonté sa chemise devant le grand miroir mural de sa chambre à coucher. Ses longs cheveux noirs ondulaient dans son dos, encadrant ce que son père appelait un visage de Botticelli. Sa peau blanche était sans défaut, ses yeux bleus soulignés par un trait d'eye-liner. Elle regarda son reflet et soupira. *Les poignées d'amour*. Elle les sentait venir, même si elles n'étaient pas encore tout à fait visibles. C'était la faute de sa mère ; avec toutes les pâtes qu'elle avait mangées dans son enfance, elle était bourrée d'adipocytes. Il lui avait fallu tout l'été pour perdre les dix kilos qu'elle avait pris en première année, et elle ne voulait plus jamais faire de régime. Elle redescendit sa chemise sur son ventre en frissonnant un peu. Il faisait déjà tellement froid ! Dire qu'on n'était qu'en octobre... Ses colocataires refusaient d'allumer le chauffage au prétexte que c'était trop cher, et levaient les yeux au ciel quand Tiffany proposait de faire payer la facture par son père. Elle s'était trompée sur leur compte aussi. Elles lui avaient paru sympathiques dans le dortoir, l'année passée, mais elles étaient bien trop nunuches pour être de bonnes colocataires. Elle aurait dû ignorer les protestations de son père et vivre avec des garçons. Elle aurait dû aller à l'université de Miami dès le départ. Là-bas, les étudiants devaient encore être sur la plage ; ils devaient réviser leurs examens en Bikini. Tiffany soupira. Si elle lui faisait du charme pendant le week-end de Thanksgiving, son père lui permettrait peut-être de changer d'école au début du semestre suivant, avant que le vrai froid n'arrive.

Soudain, il y eut un bruit à la fenêtre. On aurait dit un caillou lancé contre le revêtement en aluminium. Elle se figea, tendit l'oreille, puis se décontracta. C'était sans doute un écureuil ou une bestiole dans ce genre. Depuis la mort des deux filles, tout le monde était à cran. On ne parlait plus que de ça entre les cours, dans le réfectoire, même au cinéma du campus, qui n'avait pas jugé utile d'annuler la projection du *Silence des agneaux*. Pas très cool, avait

pensé Tiffany, mais personne d'autre ne s'était formalisé. Les filles avaient poussé des cris aigus et les garçons s'étaient crispés pendant les moments les plus effrayants. Elle n'avait pas vraiment peur, mais en rentrant de la bibliothèque l'autre soir elle aurait juré que quelqu'un la suivait.

Il y eut un nouveau bruit à l'extérieur, plus fort cette fois. Sa chambre au premier étage donnait sur l'arrière, à trois portes de la maison où avait vécu la pauvre Anna. Tiffany ne la connaissait que de vue ; elles échangeaient un hochement de tête quand elles se croisaient...

Pour la première fois, elle regretta que ses colocataires ne soient pas là. L'une suivait des cours particuliers, ou en donnait, elle n'en était pas sûre ; l'autre s'était portée volontaire pour raccompagner les étudiants de la bibliothèque jusqu'à chez eux. Son père était complètement flippé, bien sûr ; il voulait qu'elle rentre *illico*. Elle n'en avait aucune intention, en tout cas pas avant la grande fête de l'équipe de football qui aurait lieu dans quelques semaines. Elle avait réussi à être sélectionnée comme majorette, cette année, et malgré le peu de spectateurs qui assistaient aux matchs elle avait enfin l'impression de mener une vie d'étudiante plus ou moins normale.

Elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et soupira de soulagement. Il y avait quelqu'un d'autre à la maison. Les deux victimes étaient seules, c'est ce que tout le monde ne cessait de répéter. Plus on est nombreux, plus on est en sécurité, et ainsi de suite.

— Jen ? Sandy ?

Elle s'efforça de prendre un ton enjoué et sympathique, au risque d'éveiller leurs soupçons.

— Hé, ça vous ennuerait, si j'allumais le chauffage?

Pas de réponse. Bizarre. D'accord, elles ne l'aimaient pas, mais en général elles répondaient quand on leur parlait.

— Jen, c'est toi ? J'ai mangé ton dernier yaourt, j'espère que tu ne m'en veux pas. J'en rachèterai demain.

Toujours pas de réponse.

— Nom de...

C'était décidé : au semestre prochain, elle partirait pour Miami. Elle ne supporterait pas de vivre dans cette maison pendant une année entière. Et, si les autres étaient obligées de prendre une horrible étudiante étrangère pour la remplacer, cela leur

apprendrait. Elle enfila ses mocassins L.L.Bean et s'aventura dans le couloir. Le reste de la maison était plongé dans le noir ; Tiffany était montée dans sa chambre alors qu'il faisait encore jour. Un petit frisson de peur lui chatouilla les reins. C'était ridicule. Il y avait des années qu'elle n'avait plus peur de l'obscurité ; même si elle n'adorait pas ça, elle était capable à présent de dormir dans une chambre toute noire. L'interrupteur était à gauche au bout du couloir, à côté de la porte du séjour. Elle avança en frôlant le papier peint du bout des doigts. Le faisceau d'un lampadaire illuminait une partie du mur face au séjour, c'était réconfortant. Plus que quelques mètres...

Soudain une ombre se découpa contre le faisceau lumineux. Une ombre noire, immense, qui ne ressemblait en rien à la silhouette de Jen. Tiffany fit demi-tour et revint sur ses pas. Il y avait un verrou sur la porte de sa chambre, pas très solide, mais il devrait suffire. Elle tenta de ne pas faire de bruit. Il croyait peut-être qu'elle était restée dans sa chambre. Ce n'était peut-être qu'un cambrioleur ordinaire... Deux pas, plus qu'un... Elle franchit le seuil de sa porte et lutta pour fermer le verrou. Il y avait des bruits de pas dans le couloir à présent ; les lattes du plancher grinçaient. Elle parvint enfin à tirer le loquet et fit volte-face. Où était le téléphone ? Pas sur sa base. Elle l'avait pris tout à l'heure pour appeler chez elle. Elle souleva un tas de vêtements sur le sol. Pas de téléphone. En se mordant la lèvre, elle réfléchit à toute vitesse. Devait-elle se mettre à hurler ? Quelqu'un l'entendrait peut-être : les voisins, ou le flic garé au bout de la rue l'autre soir...

Un coup sourd résonna contre la porte. Un petit couinement de terreur échappa à la jeune femme. Elle resta un instant paralysée, incapable de réagir, comme parfois dans ses cauchemars. Au deuxième grand coup, elle retrouva ses moyens. Elle appuya sur un bouton de la base, et entendit le téléphone sonner dans son armoire. Elle se précipita à l'autre bout de la pièce ; il était sur la deuxième étage, au milieu des chaussures. Elle composa le 911 à toute vitesse ; au deuxième essai, elle comprit qu'il n'y avait pas de tonalité. Son portable ! Il était dans son sac à main, qui était... dans le séjour, dans le fauteuil où elle l'avait jeté en rentrant tout à l'heure. Un sentiment de désespoir commençait à l'accabler. Tout en se précipitant vers la fenêtre, elle se mit à crier d'une voix curieusement aiguë :

— Au secours ! A l'aide ! Aidez-moi, je vous en supplie, mon Dieu, aidez-moi...

Le bois autour du verrou se fendit en éclats. Dans sa hâte, elle

arracha le store et ouvrit la fenêtre, hurlant de toutes ses forces à présent.

— Espèce de salopard, laisse-moi tranquille ! Dégage, espèce de gros malade ! A l'aide, quelqu'un !

Elle avait déjà passé une jambe à l'extérieur quand elle entendit la porte céder. Ce serait une petite chute, peut-être se tordrait-elle la cheville, mais quelle importance, elle s'en remettrait à temps pour la fête du football...

Une main se referma sur sa jambe, la serra de toutes ses forces et lui coupa la circulation. Une autre main agrippa ses cheveux et faillit les arracher tandis qu'elle se débattait. L'homme la hissa dans la chambre et l'envoya s'écraser durement sur le sol. Elle leva les yeux en haletant. Il était drapé dans des vêtements noirs, un masque étrange dissimulait son visage et ses mains étaient gantées de noir. Il sortait quelque chose de sous sa robe... une sorte de chiffon. Elle lui décocha un grand coup de pied et tenta désespérément de s'écarter tout en lançant du ton le plus menaçant dont elle était capable :

— Si c'est une de ces idioties de bizutage, je te jure que...

Il lui plaqua le chiffon sur les narines. Les yeux de Tiffany se révélsèrent et la dernière image qu'elle retint fut celle de la silhouette qui se découpait sur les reproductions de Monet, noire au milieu des fleurs, l'ombre et la couleur, puis tout disparut, absorbé par un minuscule point lumineux.

16.

Le téléphone sonnait. Jake se retourna et scruta le réveil. 3 heures. Pas bon, pensa-t-il en tendant la main vers le combiné. Les bonnes nouvelles n'arri- vaient jamais au milieu de la nuit.

C'était Jones, aussi charmante que d'habitude.

— Une autre fille a disparu. Retrouvez-nous dès que possible au 75 Oak Street.

Clic. Elle avait raccroché. Une autre fille. Jake se laissa retomber sur l'oreiller et se frotta les yeux pendant que son cerveau traitait l'information. Puis il expira profondément, alluma la lumière et s'élança du lit. Il prit le temps de s'étirer rapidement avant de partir vers la salle de bains. Le visage d'Anna flottait à la périphérie de sa vision pendant qu'il se brossait les dents. La journée, il réussissait à refouler les souvenirs, mais la nuit ils l'attaquaient de tous les côtés à la fois. Il ne l'avait côtoyée que pendant trois ans, mais cela lui avait paru toute une vie. A bien des égards, elle avait été pour lui une petite sœur adoptive.

Leur première rencontre lui revenait sans cesse à l'esprit. A cette époque, la vie de Jake était un désastre. Il venait de se faire éjecter du FBI, et la seule vie qu'il avait jamais désiré mener lui était interdite pour toujours. On l'avait même privé de retraite, le laissant à la merci des petits boulots et de la bouteille quotidienne tous les soirs. Puis du jour au lendemain Dmitri Christou l'avait appelé pour le supplier de l'aider. D'une voix étranglée, il lui avait exposé la situation. Sa fille avait disparu de son pensionnat en Suisse, il y avait eu une demande de rançon, l'équipe de sécurité de Dmitri avait raté le rendez-vous d'échange, et il craignait pour la vie d'Anna. Quelques heures plus tard, Jake était en première classe à bord d'un vol pour la Suisse. Une limousine le transporta jusqu'à un hôtel où il fut installé dans une suite immense. Debout devant la baie vitrée qui donnait sur les Alpes, Jake peinait déjà à se rappeler ce qu'avait été sa vie douze heures auparavant.

Il ne lui avait fallu que deux jours pour la retrouver, grâce à l'aide d'un copain de la CIA. Elle était détenue dans un chalet isolé à quelques dizaines de kilomètres de son école. Il avait réuni une petite force de frappe, déployé les deux hommes auxquels Dmitri faisait encore confiance. Il avait trouvé Anna attachée à un lit de

camp à l'arrière du chalet, glacée et en larmes, mais indemne. En guise de récompense, Dmitri Christou l'avait nommé à la tête de sa sécurité personnelle, et Anna l'avait gratifié d'un touchant béguint d'adolescente. L'été dernier, il lui avait appris à pêcher à la mouche pendant les vacances de la famille Christou en Patagonie. Elle avait passé son temps à le suivre partout et à rougir dès qu'il croisait son regard. Elle commençait juste à sortir de sa gaucherie adolescente ; elle aurait été une très belle femme. Jake lui avait sauvé la vie pour la voir connaître une mort plus affreuse encore. Et à présent il avait l'intention de faire payer très cher le salopard qui en était responsable.

Cinq minutes plus tard, il avait enfilé un jean, un sweat-shirt et quittait l'hôtel. En conduisant, il fit le tour des chaînes de radio pour voir si l'un des vautours de service avait eu vent de l'histoire. L'ouverture des journaux était toujours consacrée au tremblement de terre en Iran ; on avait donc quelques heures avant que la fac ne soit envahie par les équipes de tour-nage. Jones avait dit que la fille avait disparu, pas qu'elle était morte ; ils avaient peut-être une chance de la sauver.

L'attitude de Jones l'exaspérait au plus haut point, même s'il en comprenait les causes. Il avait déjà vu cela chez d'autres parents de victimes ; ils coupaient court à tout contact humain pour éviter d'être blessés de nouveau. Des familles entières se mettaient à ressembler à des groupes de bonshommes de neige, chacun isolé dans son petit monde glacé. Quel genre de femme Jones serait-elle devenue, si elle n'avait pas perdu son frère ? se demanda-t-il pour la dixième fois. C'était vraiment dommage, il n'avait jamais su résister aux grands yeux bruns, et il avait dû se retenir à plusieurs reprises de passer sa main dans ses magnifiques cheveux roux. Mais c'était une pisse-froid de première.

Il s'arrêta devant l'adresse qu'elle lui avait indiquée, tout près de la maison d'Anna. En sortant de la voiture, il fit un signe de tête à l'agent garé un peu plus loin. Celui-ci leva sa tasse à café en guise de salut. Jake remonta l'allée en se préparant à affronter ce qu'il verrait à l'intérieur. Cet aspect du boulot ne lui avait décidément pas manqué.

C'était une petite maison en retrait de la rue, entourée de part et d'autre par de grands sapins. Pratique pour s'y introduire, pensa Jake. Puisqu'il s'en était pris à deux habitantes de la même rue, il y avait des chances pour que le tueur vive ou travaille dans le secteur. La porte était intacte ; on n'y avait pas encore collé de ruban jaune. Il y avait une vitre que l'on aurait pu briser pour faire glisser le

verrou, mais le criminel n'en avait pas eu besoin ; soit il avait crochété la serrure, soit il avait la clé, ou encore on l'avait laissé entrer. Des voix étouffées s'élevaient du fond de la maison. En les suivant, Jake arriva sur le seuil d'une chambre de fille. Deux agents de police et un expert médico-légal s'y entassaient aux côtés de Morrow et Jones. Jake enfila une paire de gants et de chaussons en latex qu'il prit dans la boîte près de la porte. Tous levèrent les yeux vers lui. Morrow le salua de la main sans enthousiasme, Jones hochait seulement la tête. Il la regarda balayer la pièce du regard en s'attardant un instant sur le store au sol. Une fine poudre blanche couvrait la plupart des surfaces.

Il se pencha pour regarder la photo d'une jolie fille aux cheveux sombres vêtue de la traditionnelle robe bleue des remises de diplôme.

— Tiffany Agostanelli, fille de Vinny Agostanelli, le parrain de la mafia bostonienne. Quand ses colocataires sont rentrées vers minuit, elles ont trouvé la chambre dans cet état.

Morrow fit un geste circulaire d'une main gantée. Pour une fois, sa voix était totalement dépourvue d'humour.

— La serrure a été crochétée. Il n'y a pas de sang, mais on dirait qu'elle s'est bien débattue.

— Elle a failli lui échapper, dit Jake en indiquant le store arraché.

Dans l'armoire, Kelly ramassa une paire de sandales Jimmy Choo du dernier chic. Les vêtements de la penderie devaient valoir plusieurs milliers de dollars, sans compter la collection de chaussures digne de Paris Hilton. Kelly s'imaginait parfaitement cette fille. Elle avait grandi au milieu d'une foule d'adolescentes de ce genre, dont l'univers se limitait aux vêtements et aux garçons. Mais son cœur se serra tout de même quand elle aperçut les animaux en peluche alignés sur l'étagère à côté des manuels scolaires.

— Son MO évolue, dit Kelly. Il est de plus en plus audacieux.

— Je continue à soupçonner Schwartz, dit Morrow. Il connaissait les deux premières victimes, et il habite à quelques mètres de la troisième.

— C'est peut-être lui, dit Kelly. Mais nous n'avons rien de solide. Nous ne pouvons pas l'arrêter, et son avocat ne le quitte pas des yeux. Nous ne pouvons rien faire d'autre que le surveiller de près et essayer de retrouver la fille avant qu'il ne complète le cycle.

— Sait-on où il est en ce moment ? demanda Jake.

— L'agent ne l'a pas vu quitter la maison, dit Morrow. Et nous n'avons rien trouvé chez lui.

— Vous y êtes entrés ?

— C'est la première chose que j'ai faite. J'ai invoqué des « circonstances extraordinaires ».

— C'est-à-dire ?

— J'ai cru entendre un cri dans leur cave, dit Morrow en lui faisant un petit clin d'œil.

Jake lança un regard à Kelly.

— Eh bien, dit-il. Au niveau du respect des règles, il y a du relâchement.

Kelly rougit un peu.

— Son avocat va s'en donner à cœur joie, dit-elle, et cela n'a servi à rien.

— Le gamin nous a regardés faire en souriant bêtement et en tétant sa bouteille de vin, dit Morrow d'un air dégoûté.

— Je regrette d'avoir raté ça, dit Jake en balayant la pièce du regard. Mais comment aurait-il pu l'en- lever?

— Il a pu se glisser par la porte de derrière, se faufiler par les jardins, attraper la fille et la planquer quelque part, dit Kelly.

— Sans se faire repérer par l'agent ?

— L'agent ne voit rien du tout, grommela Morrow, à cause des arbres. Il n'a rien entendu non plus, mais il avait mis la radio tellement fort qu'il ne nous a pas remarqués avant qu'on tape à sa vitre.

Tous restèrent silencieux un instant.

— On n'a plus rien à faire ici, soupira enfin Kelly.

Elle s'éloigna vers le bout du couloir, suivie par Jake et Morrow.

— Donc on a les filles de Dmitri Christou, de Wu Kaishen et de Vinny Agostanelli, dit Morrow. Des hommes riches et puissants issus de milieux extrêmement différents. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi les filles ?

Ils traversaient le campus en direction du préfa- briqué. Leur souffle était blanc dans l'air glacé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Kelly.

— Eh bien, pourquoi pas les fils ? S'il s'agit de représailles, il paraît plus logique de s'en prendre à l'enfant qui va porter le nom de la famille, non ? Surtout que le mobile ne semble pas être d'ordre sexuel.

— Tu as raison, dit Kelly pensivement. Et pour- quoi ces trois-là en particulier ? A première vue, elles n'ont rien en commun. En plus, les intervalles entre les meurtres raccourcissent. D'abord deux semaines, et maintenant une seule.

— Pas bon, confirma Morrow. Ça commence à ressembler à une crise de folie meurtrière plutôt qu'à des meurtres en série.

Ils entrèrent dans l'Algeco en silence.

— Et maintenant ? demanda Morrow.

Kelly s'appuya contre un bureau et croisa les bras.

— Il y a de bonnes chances pour qu'il l'ait emmenée dans les tunnels pour accomplir son rituel, ou alors jetée à l'eau comme la première. Morrow, envoie une équipe de plongeurs draguer la rivière. Je veux qu'on vérifie toutes les entrées des tunnels pour être sûre qu'elles sont encore verrouillées. On va aussi fouiller les souterrains de fond en comble, au cas où il aurait réussi à y pénétrer malgré tout.

— Ça va prendre du temps, dit Morrow. Les flics locaux en ont eu pour plusieurs jours la dernière fois, et ils n'étaient pas certains d'avoir tout exploré.

— Cette fois, on va mieux s'organiser. Demandons le maximum d'hommes au commissariat, et je vais appeler le président pour savoir combien d'officiers de la sécurité publique sont disponibles. Le bureau de New York va nous envoyer des renforts.

— Super. J'adore quand la cavalerie arrive.

Morrow étira ses bras au-dessus de sa tête, puis se massa la nuque.

— Demande-leur s'ils peuvent nous envoyer la reine des glaces, tu sais, la nouvelle blonde, là...

— Tu veux dire qu'il y a plus d'une reine des glaces au bureau de New York ? demanda Jake.

Kelly le fixa d'un regard inexpressif. Jake s'éclaircit la gorge. Sa plaisanterie tombait à plat. Le temps leur était compté, à présent.

— Quelqu'un a prévenu son père ? demanda- t-il.

— Etant donné ses rapports orageux avec notre organisation, dit Morrow, nous avons décidé de laisser ce soin à Bowen.

Il ajouta à mi-voix :

— Je tiens trop à la vie.

Les trois échangèrent un regard. Vinny Agostanelli était arrivé au sommet du crime organisé au terme de sanglantes querelles intestines dont il avait été le seul survivant. Il disposait à présent d'un monopole absolu sur la Nouvelle-Angleterre. Toute opération de prostitution, de drogue ou de jeu devait recevoir son aval, ou se solder par des cous brisés. Son réseau pouvait rivaliser avec ceux de New York ou de Miami. Il avait la réputation de décapiter lui-même les traîtres au couperet, puis d'abandonner leurs corps sans tête dans le coffre de leur voiture, qu'il garait sur le parking de l'aéroport le plus proche. Cet homme n'était pas prêt à accepter la mort de son unique fille.

— Et moi ? demanda Jake.

— Allez parler à ses colocataires. Essayez de voir s'il y a un lien entre elle et les autres filles, et si elle connaît Josh. Vous pourriez aussi appeler son père pour voir s'il a des ennemis qu'il est prêt à citer.

— M'étonnerait, dit Jake.

— Ça vaut le coup d'essayer, dit Kelly en étouffant un bâillement. Dites-lui aussi que nous ne voulons aucune participation extérieure à l'enquête. Un type dans son genre voudra s'impliquer dans les recherches, ce qu'on veut éviter. Expliquez-lui qu'on est sur une piste sérieuse, sans lui dire laquelle, évidemment. Moi, je vais essayer de trouver un juge très sympathique qui voudra signer un mandat pour perquisitionner la maison et la voiture de Josh. Si c'est vraiment lui qui les a tuées, il doit forcément rester des traces.

— Bonne chance, s'ébroua Morrow. S'il y a une chose dont je suis sûr, c'est que les juges détestent être réveillés en pleine nuit.

— Pas celui auquel je pense, dit Kelly. Je meurs d'envie d'un café, pas vous ?

— J'y vais, marmonna Morrow. Sinon tu vas encore nous ramener des saletés diététiques, alors que tout le monde sait pertinemment que, dans une affaire comme celle-ci, on a besoin de donuts.

— Très bien, dit Kelly en prenant une chaise. Au travail.

Tiffany avait la tête lourde et cotonneuse. Elle voulut se frotter les yeux, mais elle s'aperçut que ses mains étaient attachées dans son dos. Elle tenta de remuer les pieds. Eux aussi étaient ligotés. Tout lui revint d'un coup : l'homme au masque, le chiffon plaqué contre ses lèvres, la sensation d'étouffement. Elle avait mal partout ; avec un peu de chance, cela signifiait qu'elle était encore vivante. Une onde de panique partit du creux de son ventre, et elle se mit à hyperventiler. *Ce n'est pas le moment*, s'intima-t-elle sévèrement. Pour l'instant, elle devait trouver un moyen de sortir d'ici, parce qu'il était hors de question qu'elle se laisse dépecer comme un lapin. Pas elle — pas Tiffany Agostanelli. C'était tout simplement hors de question. L'espace d'un instant, elle s'autorisa à imaginer ce qui arriverait à ce malade mental quand son père l'attraperait, puis elle se concentra de nouveau sur sa situation présente.

Elle se trouvait dans une grande caisse qui, au bruit qu'y produisaient ses coups de pied, semblait être de bois. En se tortillant un peu, elle s'aperçut qu'elle n'avait que très peu de place libre de part et d'autre de son corps. Une lanière en cuir, peut-être une ceinture, entourait ses poignets. Elle chercha du bout des doigts un fermoir, mais en vain. Il faisait tellement sombre qu'elle n'arrivait pas à savoir s'il y avait de l'espace vide vers le haut. Elle leva la tête et contracta les muscles de son ventre en se félicitant d'avoir assidûment effectué ses deux cents abdos quotidiens. Cinquante centimètres plus haut, sa tête heurta le dessus de la caisse. Parfait. Son père adorait raconter des histoires où il s'extirpait de situations de ce genre ; les siennes se déroulaient généralement dans le coffre d'une voiture. Elle s'étendit au fond de la caisse, replia ses genoux contre sa poitrine, et tenta de faire passer ses mains par-dessus ses pieds pour les ramener devant son corps. Elle crut que ses épaules allaient se déboîter ; ses yeux se remplirent de larmes. A l'instant où la douleur devenait insupportable, elle réussit enfin à passer la barrière de ses pieds. Ses mains étaient devant elle. Elle les tendit vers le haut de la boîte... C'était bien du bois. A vrai dire, cela ressemblait fortement à un cercueil. Elle poussa le couvercle, d'abord avec prudence, pour ne pas alerter le malade s'il était dans les parages, puis, en l'absence de réaction, avec plus de force. Le bois ne céda pas. Il lui fallait plus de place pour prendre son élan. Elle déplaça ses mains liées vers le côté et rencontra une sorte de rembourrage en toile de jute. Roulant sur le côté, elle poussa dessus de toutes ses forces. Le rembourrage céda un peu, puis retomba contre le fond de la caisse avec un bruit sourd. Tiffany se figea. Il y avait quelque chose à l'intérieur du tissu. Elle tendit les mains de nouveau, et repéra une masse dure près de sa tête. Dure et arrondie. En la parcourant des doigts, elle sentit une petite saillie comme le

lobe d'une oreille... et c'était bien une oreille, bon Dieu, ce salopard l'avait fourrée dans un cercueil avec un foutu macchabée ! Elle se mit à hurler, à cogner le dessus de la caisse, et ses ongles manucurés se brisèrent, et le sang dégoulina du bout de ses doigts tandis qu'elle griffait furieusement le bois...

Dans la cuisine, à l'étage, il tourna la tête en direction des cris. Elle était réveillée. Parfait. Il n'avait pas cru qu'elle récupérerait aussi rapidement. C'était incroyable, la vitalité de ces jeunes. Il prit une cuillerée de soupe et souffla trois fois dessus pour la refroidir avant de la mettre dans sa bouche. Après le dîner, il lui administrerait sa première dose de graines. Elles avaient un effet remarquablement calmant. C'était alors que les filles comprenaient le rôle qu'elles allaient jouer, se rendaient compte que leurs vies allaient servir à quelque chose, en fin de compte. Il dodelina de la tête au rythme des hurlements. *Pas ce soir, petite*, lui dit-il en pensée. *Il faut patienter jusqu'à demain.*

Kelly était seule dans le bureau. Morrow avait à peine eu le temps de déposer ses donuts avant de repartir diriger l'équipe de plongeurs qui venait d'arriver. Jake interrogeait les colocataires de Tiffany dans le bâtiment des sciences. La jeune femme étira les bras au-dessus de sa tête et cambra le dos. Elle aurait donné n'importe quoi pour une bonne nuit de sommeil. Mais, avant de retrouver Tiffany, c'était exclu. Et plus les heures passaient, plus les chances de la retrouver vivante diminuaient. Il était urgent de faire descendre les équipes de recherche dans les tunnels, mais le rassemblement et l'organisation des troupes prenaient plus de temps que prévu. Elle avait chargé un officier en civil de surveiller l'arrière de la maison de Josh et de le suivre discrètement dans ses déplacements. Si Josh s'en apercevait, son avocat hurlerait au harcèlement ; restait à espérer que le jeune homme serait aussi à côté de la plaque que d'habitude.

Kelly tapota du doigt sur la table en fixant son téléphone du regard. *Sonne!* lui intima-t-elle. Elle attendait l'appel d'un juge qui lui devait un service. D'après sa femme il était parti faire son entraînement d'aviron quotidien ; avec un peu de chance, il reviendrait bientôt, et Kelly aurait son mandat. Son intuition lui disait que la clé de cette affaire était dissimulée quelque part dans la maison de Josh.

Elle feuilleta pour la centième fois les dossiers sur son bureau, et s'arrêta sur la photo de l'étrange dessin. Elle n'avait toujours pas la moindre idée de ce qu'il pouvait signifier. Elle l'avait faxé la nuit dernière à un vieux copain qui enseignait l'iconographie religieuse à l'université de Chicago. Elle n'avait pas encore eu de réponse. Elle prit son téléphone. Valait-il mieux obtenir tout de suite l'avis de Brian, ou garder la ligne libre pour le juge ? Brian comprendrait si elle raccrochait brusquement, trancha-t-elle.

Il y avait une heure de décalage avec Chicago ; son ami ne fut pas enchanté d'être réveillé à 6 heures du matin.

— Bon Dieu, Kelly, tu as une idée de l'heure ?

— Désolée, Brian. Mais tu te doutes que c'est une urgence...

— Oh, vous, les barbouzes et vos urgences... Je présume que la sécurité nationale est menacée ? Quelqu'un va perdre ses droits

civiques, si j'accepte de t'aider?

— Je n'ai rien à voir avec ce genre de choses, tu le sais très bien.

— Ouais, ouais...

Derrière lui, une voix féminine mécontente se fit entendre. Brian avait encore dû passer la nuit à « travailler » avec une étudiante en thèse. Il y eut un bruit de pas décroissant ; une porte se referma. Kelly sourit. Elle s'imaginait parfaitement Brian remettre ses lunettes et passer la main dans ses cheveux ébouriffés. Ils étaient brièvement sortis ensemble des années auparavant, quand elle avait été prêtée au bureau de Chicago pour traquer un pédophile violent. Contrairement à la plupart des liaisons de la jeune femme, celle-ci s'était terminée à l'amiable.

— Bon, dit Brian, ça y est, je suis réveillé. Je parie que tu veux me parler de l'image que tu m'as faxée.

— En effet.

— Ça ne te viendrait pas à l'esprit de m'appeler juste pour prendre de mes nouvelles, hein ? Bon, pour l'instant, je n'ai rien trouvé. Le dessin est assez grossier, donc ouvert à toutes les interprétations. Ça pourrait être d'origine grecque ou celte. Il y a beaucoup de croisements entre les religions antiques. Ce n'est pas vraiment mon domaine, tu sais ? Je m'occupe plutôt des cultes orientaux...

— J'ai l'impression que ça date du Moyen Age.

— Oui, c'est ce que tu m'as écrit. Je l'ai transmis à un copain qui devrait en savoir plus. Mais on est en pleine période d'examens ici, alors ça risque de prendre quelques jours.

Kelly tenta de dissimuler son agacement.

— Je ne peux pas attendre, Brian. Une autre fille a disparu.

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne, puis son interlocuteur reprit d'une voix plus grave.

— Désolé de l'entendre, Kelly. Je vais voir ce que je peux faire.

— Merci, je te revaudrai ça.

Son téléphone émit un bip, et elle jeta un coup d'œil à l'écran. C'était le juge Rice.

— Faut que j'y aille, Brian. On se rappelle plus tard.

Elle sourit en entendant la voix tonitruante du juge. Il était de bonne humeur. Si elle se débrouillait bien, elle pourrait

perquisitionner la maison de Josh avant même que les recherches dans les tunnels n'aient commencé.

— Je commence à me lasser de cette rue, dit Jake d'un ton sombre tandis qu'ils se garaient devant le trottoir.

Kelly ne répondit pas. Les premières lueurs dorées du soleil se reflétaient sur les vitres de la maison et empêchaient de voir à l'intérieur. Sur la pelouse, à côté de l'allée qui menait à la porte, deux aides-soignants étaient assis sur un brancard vide. Elle les salua d'un hochement de tête en passant devant eux. A l'entrée de la maison, un officier de police nota les noms de Jake et Kelly dans son calepin avant de les laisser entrer. A l'intérieur, toutes les lumières brûlaient, mettant en évidence une fine pellicule de poussière que Kelly n'avait pas remarquée la fois précédente. Un silence macabre régnait, que Kelly reconnut comme le calme qui suit les éclats de violence. Par la porte entrouverte de la cuisine, elle vit Kim sangloter dans les bras d'un policier en uniforme. La jeune femme crispa les mâchoires et se dirigea vers l'escalier.

Dans la chambre au premier, le photographe judiciaire était encore au travail. Debout près de la fenêtre, le capitaine de la police locale contemplait, songeur, le corps de Josh Schwartz.

Il leva la tête en les entendant entrer.

— 'Jour.

— Bonjour, capitaine Morley, dit Kelly en tendant la main. Désolée de ne pas avoir fait votre connaissance plus tôt.

— Vous aviez autre chose à faire.

— C'est sûr. Merci d'avoir mis vos hommes à notre disposition.

— Pas de problème. Je suppose que vous n'avez pas encore retrouvé la fille ?

Kelly s'agenouilla à côté du corps de Josh et enfila une paire de gants en latex.

— Non, hélas. Et lui, quand l'a-t-on découvert ?

Elle regarda attentivement le jeune homme. Ses yeux vides fixaient le plafond, ses lèvres étaient légèrement entrouvertes. Ses avant-bras étaient dans un état atroce, avec du sang coagulé autour de longues et profondes entailles. *Il savait ce qu'il faisait, cette fois. Pas question de se rater.*

— Sa colocataire est entrée vers 8 heures pour le réveiller, dit le

capitaine en tiraillant sur les pointes de sa moustache. Elle est assez secouée.

Il y eut un bruit de chasse d'eau à l'autre bout du couloir, puis Constance Anderson entra dans la chambre à pas énergiques. Elle portait un jean avec une taille élastique et un pull en laine maladroite- ment tricoté.

— Ravie de vous revoir, miss Jones. Dommage que ce ne soit pas en d'autres circonstances.

Kelly sourit poliment.

— Vous avez une idée de l'heure de la mort ?

— D'après la rigidité cadavérique, qui vient juste de débiter, et la température du corps, je dirais entre 5 et 6 heures ce matin.

— C'est évidemment un suicide, dit Kelly.

— Sans l'ombre d'un doute. Voilà ce dont il s'est servi.

Constance tendit un doigt boudiné vers le long couteau à lame effilée que Josh serrait dans sa main droite.

— Je l'ai laissé dans sa main pour que vous le voyiez, poursuivit-elle. Mais à vue de nez je dirais qu'il est très semblable à l'arme utilisée sur les filles.

— Et ça ? demanda Jake en indiquant l'autre main de Josh.

Tous se penchèrent vers l'objet.

— Qu'est-ce que c'est que ce machin ? dit enfin le capitaine Morley.

— On dirait un chiffre romain, dit Jake en plissant les yeux. Ça correspond à quoi, le D ?

— Cinq cents, répondirent Kelly et Constance d'une seule voix.

— Alors... cinq cents quoi ? Cinq cents filles ?

— Ça pourrait être l'adresse de l'endroit où il détient Tiffany, dit Kelly en se redressant. Capitaine, si possible, j'aimerais une liste complète de toutes les constructions de la ville qui portent le numéro 500.

— Eh bien... d'accord, dit-il. Mais il doit y en avoir un paquet.

— Ce n'est pas un problème. Nous attendons une équipe de renfort pour cet après-midi.

— Mais pourquoi aurait-il laissé ce bout de fil de fer pour nous dire où la trouver ? dit Jake d'un air dubitatif. Pourquoi ne pas nous écrire un mot ?

— Tu as une autre théorie ?

— Non. C'est toi la chef.

Elle le regarda plus attentivement.

— Tu ne crois toujours pas que c'est Josh qui l'a enlevée.

— Je n'ai pas dit ça. Honnêtement, je ne sais plus quoi penser.

Kelly se retourna vers le capitaine.

— Les techniciens du labo sont passés ?

— Depuis un moment.

— Les parents sont prévenus ?

Morley hocha la tête.

— Je viens de leur parler. Ils viennent en voiture, ils devraient être ici en fin de matinée.

Kelly balaya la pièce du regard.

— Bon, eh bien... Constance, si vous appeliez vos gars pour qu'ils le sortent d'ici ?

Constance hocha sèchement la tête et quitta la pièce.

Kelly se mit à effeuiller les papiers entassés à côté du lit.

— Que fais-tu ? demanda Jake.

— J'ai un mandat de perquisition. Et je n'en ai même pas vraiment besoin, s'agissant d'une scène de crime potentielle. Cherche quelque chose qui puisse nous dire où il l'a emmenée. Essaie de repérer ce symbole, ou le numéro 500. Cherche un agenda, des photos, des notes...

Elle lui lança un regard rapide.

— Et j'aimerais avoir fini avant que les parents ne débarquent.

Jake contempla un instant le corps de Josh, puis haussa les épaules.

— Je vais commencer par le placard.

— Merci. Quand on aura terminé ici, on passera au rez-de-

chaussée puis à sa voiture.

Tout en travaillant, Kelly réfléchit à ce que Josh avait dit la veille, et au doute intense qu'elle avait ressenti. Le suicide indiquait presque toujours un sentiment de culpabilité, et le couteau semblait être le bon. Avait-il tué Tiffany lors d'une ultime explosion de violence, puis retourné l'arme contre lui-même ? Ou bien la jeune femme était-elle détenue quelque part, droguée et impuissante ? Kelly serra les dents. Quoi qu'il en soit, il fallait la retrouver, et vite.

Tout au long de la journée, des 4x4 bleus s'étaient garés devant l'Algeco, déversant des hordes d'agents sur le bitume. La plupart appartenaient à une unité d'élite spécialisée dans la libération d'otages, les autres venaient de l'unité new-yorkaise de Kelly. En fin d'après-midi, tandis que les ombres s'allongeaient sur l'herbe, trois groupes se retrouvèrent devant le bureau : des agents du FBI en coupe-vent bleus, des agents de police de Middletown en uniformes gris sombre, et des officiers de la sécurité publique en marron terne. Se balançant d'avant en arrière en contemplant la scène, Morrow émit un petit rire et secoua la tête.

— La vache, dit-il. On se croirait dans une agence Hertz.

Il avait décidé d'associer un agent du FBI à chaque agent local — ce qui ne manquerait pas de provoquer des rencontres inattendues. Les membres de chaque unité bavardaient nerveusement entre eux et observaient les autres groupes à la dérobée. Vers 17 heures, Morrow s'avança, une liasse de papiers à la main.

— Mesdames et messieurs, voici vos feuilles de route. La section de tunnel que vous devez parcourir est indiquée en bleu, le chemin d'accès le plus direct en rouge. Nous partons de l'hypothèse que Tiffany Agostanelli est encore vivante. Attention, le signal radio passe très mal là-dessous. Donc, si vous découverez quelque chose mais que vous ne parvenez pas à joindre le commandement central sur le canal 20, un membre de l'équipe revient me faire son rapport pendant que l'autre reste sur place pour surveiller les lieux.

A mesure qu'il se frayait un chemin à travers la foule pour distribuer les papiers, des voix s'élevèrent de toutes parts.

— Officier Smith ?

— Agent Bradley ?

— C'est moi, ouais.

Les présentations furent brèves et solennelles. Kelly soupira en le regardant faire ; elle espérait seulement qu'ils seraient assez nombreux. Vingt-cinq équipes allaient se déployer dans les tentacules des tunnels. Avec un peu de chance, il ne faudrait qu'un jour ou deux pour retrouver le corps. *Non*, se reprit-elle. *Pour*

retrouver Tiffany.

A cet instant, un homme joua des coudes pour sortir de la foule. Des chuchotements s'élevaient de toutes parts sur son passage. Il se planta devant Kelly, et une douzaine d'hommes aux épaules carrées et aux cheveux lissés en arrière vinrent se ranger derrière lui, les mains croisées et le regard fixé droit devant eux.

— Où est ma feuille de route ? demanda Vinny Agostanelli.

Kelly s'avança d'un pas pour lui barrer la route.

— Monsieur Agostanelli, je regrette, mais nous ne pouvons permettre à des civils de participer. Cette opération est strictement réservée aux forces de l'ordre...

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en la toisant.

— Kelly Jones, agent spécial du FBI. Je suis navrée, monsieur Agostanelli, mais je vais devoir vous demander...

— On est dans un pays libre, non ? Ecoutez, si vous pouvez pas nous donner une de vos foutues feuilles de route, on va se charger de couvrir les endroits où vous ne pouvez pas aller.

— Monsieur Agostanelli, nous avons toutes les raisons de croire que le ravisseur de votre fille est un homme extrêmement dangereux.

Les hommes qui se tenaient derrière lui partirent d'un grand éclat de rire. Vinny leva la main pour leur imposer le silence.

— Ne vous en faites pas, chère demoiselle. Dans mon métier, j'ai affaire à des hommes dangereux tous les jours. Et si nous le trouvons avant vous, Dieu lui-même ne pourra rien pour lui.

Kelly déglutit. Toute l'assemblée, presque entièrement masculine, attendait de voir comment elle allait répondre à ce défi à son autorité.

— Monsieur Agostanelli, je comprends votre inquiétude, mais je vous demande de ne pas m'obliger à vous mettre, vous et vos... amis..., en état d'arrestation. Je ne peux pas vous permettre de vous insérer dans cette opération.

— Eh bien, faites comme si je n'avais rien dit. On va se contenter d'exercer nos droits de citoyens. Si vous trouvez Tiffany avant nous, appelez-moi.

Il lui tendit une carte de visite. Les lettres gaufrées sur les cartes de lin blanc disaient simplement : « Vincent Agostanelli Jr — 617 555 0302 ».

Kelly réprima un soupir de résignation.

— Nous vous tiendrons au courant. Mais en attendant, plus vous nous laissez faire notre travail, plus nous avons de chances de la retrouver.

Le regard de l'homme croisa celui de Kelly ; elle détecta sous sa bravade une souffrance intense. Elle baissa d'un ton.

— Je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour retrouver votre fille et vous la ramener vivante.

Vinny Agostanelli regarda la main qu'elle avait, sans s'en rendre compte, posée sur son bras. Il posa sa propre main dessus, serra un instant celle de Kelly, puis, sans ajouter un mot, il s'éloigna. Ses hommes lui emboîtèrent le pas.

— On dirait que tu viens de te faire un nouveau copain, commenta Jake en regardant par-dessus son épaule. Dans un sens, je préférerais presque qu'ils le trouvent avant nous.

En son for intérieur, Kelly avait le même sentiment. Elle se surprit à penser que son père n'en avait pas fait autant pour Alex... et eut aussitôt honte de cette pensée. Redressant les épaules, elle prit une profonde inspiration.

— Allons-y.

Trois heures plus tard, Kelly soupirait en éclairant de sa torche une montagne de gravats. Encore une impasse. Au cours de leurs tentatives pour explorer le segment de tunnel qui menait aux dortoirs des étudiants de première année, ils s'étaient aperçus que le plan tracé par Jerome comportait de nombreuses inexactitudes. C'était la troisième bifurcation qui se terminait en cul-de-sac, et Kelly en avait assez de revenir sur ses pas. A présent, elle comprenait mieux pourquoi il avait fallu si longtemps à la police locale pour fouiller les tunnels, et pourquoi ils n'étaient pas certains d'en avoir exploré tous les recoins. C'était un vrai labyrinthe.

— Bon, dit-elle après avoir consulté son plan, revenons en arrière pour essayer de prendre ce passage latéral.

Son coéquipier, un officier de la sécurité publique grisonnant, était un ancien flic du nom de McGowan. Après s'être rapidement présentés, tous deux avaient passé les premiers l'entrée située sous le bâtiment des sciences. Les autres suivaient derrière; des dizaines de lampes de poche avaient illuminé le conduit tandis qu'ils avançaient en silence dans les souterrains. L'une après l'autre, les

équipes s'étaient arrêtées pour consulter leur plan, puis avaient bifurqué vers des passages latéraux. L'un après l'autre, les faisceaux de leurs torches avaient disparu. Chacun suivait à la lettre l'ordre de silence radio jusqu'à la découverte d'un élément concluant. De toute façon, la communication radio était tellement parasitée dans les souterrains qu'elle ne leur aurait pas été très utile.

A présent, Kelly accepta avec gratitude la Thermos que McGowan lui tendait. Elle dévissa le capuchon, prit une gorgée de café, et faillit s'étrangler tant il était amer. Tant pis, elle préférait son café avec du lait et du sucre, mais vu les circonstances elle était prête à boire n'importe quoi. Kelly rendit la Thermos à son coéquipier en réprimant un bâillement. La journée avait été longue et frustrante. Leur rapide perquisition de la maison de Josh n'avait abouti à rien. A part des tas de livres et de vêtements sales, le jeune homme n'avait que peu de possessions personnelles. Ses cahiers étaient remplis de gribouillages insignifiants. Apparemment, Josh n'avait pris de notes dans aucun cours ce semestre. Les fouilles avaient été interrompues par l'apparition des parents de Josh, accompagnés de leur avocat, qui les avaient menacés de poursuites. Kelly soupira. Si l'on ne retrouvait pas Tiffany ce soir, elle allait être obligée d'y retourner pour mettre la maison sens dessus dessous. Restait à espérer que son mandat de perquisition résisterait à un examen minutieux par l'avocat de la famille.

A présent, dans les tunnels, un silence lugubre régnait. Kelly n'entendait rien d'autre que la respiration tranquille de l'officier McGowan, et, de temps à autre, l'écho de pas étouffés au loin. Elle remonta la manche de sa chemise et éclaira sa montre : 20 h 45. La nuit allait être longue.

Les mains sur le volant, Jake fit pivoter sa tête d'un côté à l'autre pour détendre les muscles de son cou et se réveiller. L'andouille avec laquelle il faisait équipe, une nouvelle recrue de la brigade de Middletown, avait enfin cessé de parler, découragée. Jake, pour sa part, plissait les yeux pour mieux distinguer les chiffres sur les boîtes à lettres qu'ils dépassaient à toute blinde. Il ralentit enfin en approchant du numéro 500.

— On y est. 500, Post Street, dit Jake.

— J'habitais au coin de la rue, à une époque, dit son coéquipier.

Il lui indiqua une maison en brique trois portes plus loin.

— Ah, ouais ? Tu te rappelles qui habite au numéro 500 ?

Le jeune haussa les épaules.

— A l'époque, c'était une vieille dame. C'est à ton tour de sortir.

Jake se dirigea vers l'allée en pestant. Cette mission était ridicule, une pure perte de temps. Il aurait été plus utile dans les tunnels, avec les autres. Mais Jones était persuadée que Josh avait voulu leur envoyer un message, et Jake se retrouvait ainsi à frapper à la porte d'inconnus à 21 heures passées, l'équivalent de minuit dans ce maudit patelin.

Il frappa à la porte et colla le badge du FBI que Jones lui avait prêté contre la vitre. Au bout d'un long moment, une femme effacée d'environ soixante-dix ans entrouvrit la vitre. Elle répondit à ses questions par hochements de tête circonspects, sans jamais ouvrir la porte. Après s'être assuré qu'elle vivait seule et n'avait jamais entendu parler d'un dénommé Joshua Schwartz, Jake la remercia et se pressa vers la voiture. Il se glissa derrière le volant en claquant la portière.

— Douze de faits, il nous en reste quinze. Direction?

Le gamin fouilla dans ses papiers.

— Prochaine à droite, tout droit, quatrième à gauche.

Jake hocha la tête, appuya sur l'accélérateur et grilla un stop. Ils étaient dans le quartier résidentiel qui longeait le campus ; de nombreux étudiants vivaient ici. Au carrefour suivant, il dut piler pour éviter d'en écraser deux, une blonde et un grand gars portant une veste ornée du mot « Sécurité » en lettres orange réfléchissantes. Le jeune officier se raidit, mains tendues contre le tableau de bord, puis émit un juron. Les étudiants firent un bond en arrière, puis décochèrent des regards réprobateurs à Jake quand celui-ci leur fit signe de traverser.

— Bon sang, dit le bleu, qu'est-ce qui te prend ? Tu veux que je conduise ?

Sans répondre, Jake augmenta le chauffage d'un cran. Ce qu'on pouvait se geler dans ce pays ! Dmitri avait ses quartiers d'hiver à Athènes ; mis à part quelques week-ends au ski en Italie, Jake n'avait plus été exposé au froid depuis des années. Et cela ne lui avait pas manqué. La nuit était claire, quelques étoiles scintillaient dans le ciel. Il se recala sur son siège, mal à l'aise. L'odeur des feux de bois, le froid, les feuilles mortes qui craquaient sous les pieds lui donnaient une désagréable impression de déjà-vu. Surtout qu'il se retrouvait, une fois de plus, à frapper aux portes à la recherche d'une victime.

C'avait été la dernière affaire que lui avait confiée le Bureau, celle qui lui avait valu son renvoi. Avec sa coéquipière, Sarah, ils traquaient un violeur en série sur la côte Pacifique, un criminel intrépide qui enlevait ses proies dans des parkings de centres commerciaux. Après des mois d'enquête, ils n'avaient qu'une vague description de l'homme et de sa camionnette blanche, fournie par la seule victime à avoir survécu. Selon elle, le tueur avait une bicoque quelque part dans le nord de l'Etat. Elle n'avait pu en décrire précisément l'intérieur ; hormis les séances de viol et de torture, elle était restée la plupart du temps enfermée dans un placard. Pendant qu'il la transportait vers un autre lieu, probablement celui qu'il avait choisi pour la tuer, elle avait réussi à s'échapper de la camionnette. Elle était partie en courant dans les bois, était restée tapie dans des buissons pendant de longues heures avant de revenir enfin à la route et de faire signe à une voiture qui passait. Elle avait tout juste quinze ans, et son corps et son visage étaient restés défigurés à vie.

Puis une dénommée Valerie Roberts avait disparu d'un arrêt de bus à Seattle, près du magasin de vêtements démarqués où elle travaillait. Un bon Samaritain avait appelé le Bureau pour dire qu'il avait vu une adolescente asiatique de petite carrure se faire embarquer de force dans une camionnette blanche. Le mystère, pour Jake, c'était pourquoi cet imbécile n'avait pas immédiatement donné l'alerte. Etant donné ce qu'ils savaient sur le tueur, ils avaient trois jours pour retrouver la fille en vie. Le bon Samaritain avait fourni une partie du numéro de la plaque d'immatriculation, qui correspondait à trois camionnettes blanches enregistrées dans trois recoins isolés de l'Etat. Jake et Sarah furent chargés de vérifier une adresse aux confins de l'Olympic National Forest. C'était une simple mission de reconnaissance. Ils ne devaient agir que s'ils avaient la certitude d'avoir repéré le tueur, et seulement après l'arrivée des renforts. Se faisant passer pour un couple de touristes égarés, ils s'étaient engagés dans l'allée vers 21 heures. La maison, située en retrait de la route, était plus grande que Jake ne l'avait imaginé, avec deux grands étages et une grange à l'arrière. Ils avaient tapé des pieds sous la véranda en attendant que quelqu'un réponde à leur coup de sonnette. La maison était presque entièrement dans l'obscurité ; seule une fenêtre à l'étage était éclairée.

— Qu'en dis-tu ? avait chuchoté Sarah.

Jake avait les nerfs à vif. Il sentait que quelque chose n'allait pas. Pendant les années qui suivirent, il passa beaucoup de temps à regretter de n'avoir pas suivi son intuition et ramené Sarah de force jusqu'à la voiture.

Avant qu'il n'ait pu répondre, la porte s'était ouverte sur un homme de forte carrure, vêtu d'un jean, d'une chemise en flanelle et d'une veste de travail. Il tenait un fusil de chasse à la main.

— Qu'est-ce que c'est ? avait-il grogné, révélant des dents jaunies par la nicotine.

— Désolé de vous déranger, monsieur, mais nous cherchons la route 101. On a dû se tromper en quittant le parc...

Sarah dit cela d'une voix naturelle, l'air parfaitement à l'aise. Le regard de Jake était rivé sur les mains de l'homme ; il calculait le temps qu'il lui faudrait pour dégainer sa propre arme dans l'étui à sa cheville.

— Peux pas vous dire. Y a une station-service un peu plus loin.

La porte se refermait déjà quand un cri étouffé s'éleva du sous-sol. Tous trois se figèrent. Tout se passa comme au ralenti : Jake tendit la main vers son arme, Sarah en fit de même, puis elle fut propulsée en arrière par la force de l'impact et alla s'écraser sur l'herbe au pied de la véranda. Le coup tiré par Jake s'était encastré dans la porte. Il entendit quelqu'un courir à l'intérieur de la maison, et, sans réfléchir, s'élança à sa poursuite. L'homme était au milieu de l'escalier menant au sous-sol quand Jake le rattrapa.

— Police fédérale, ne bougez plus ! cria-t-il.

Le type se figea sur la dernière marche de l'escalier. Tandis qu'il se retournait, Jake vit le canon du fusil remonter vers lui, et il tira.

Il était absolument certain d'être dans son droit, mais la victime avait été touchée dans le dos, et une enquête fut ouverte.

Sarah était en terre depuis seulement trois jours quand Jake avait été convoqué devant son ADRC, un pinailleur qui avait une dent contre lui depuis le premier jour. Brûlant de douleur et de colère, Jake n'avait pas bien accueilli les conclusions de l'enquête, ce qui avait abouti à une dispute longue et véhémence. A la suite de quelques invectives que son supérieur n'avait pas appréciées, Jake s'était vu flanquer à la porte. Depuis, il croyait s'en être remis. Au service de Dmitri Christou, il jouissait d'une liberté qu'il n'avait jamais connue au sein du Bureau, et d'un mode de vie que le salaire d'un agent n'aurait jamais pu lui offrir. Mais, en voyant la camaraderie qui existait entre Jones et Morrow, il ne pouvait s'empêcher d'avoir quelques regrets.

— C'est là, dit son compagnon en tendant le doigt vers le bout de la rue.

Jake sortit de sa rêverie et sursauta en reconnaissant la maison que lui indiquait le gamin.

— Très intéressant, dit-il.

— J'y vais.

Jake lui attrapa le bras pour l'empêcher de sortir.

— On va d'abord donner notre position au commandement, dit-il.

— Ah bon ?

Le jeune se tassa dans son siège pendant que Jake cherchait sa radio, se branchait sur le canal 20, puis communiquait leur position à Morrow. En l'entendant demander des renforts, son coéquipier leva les sourcils.

— Tu crois que c'est notre type ? demanda-t-il quand Jake eut mis fin à l'appel.

— Possible.

Jake tapota le volant avec impatience. Morrow lui avait promis des renforts, mais, en raison des difficultés pour contacter les équipes dans les souterrains, il n'avait pu lui dire quand ils seraient là.

Vingt minutes passèrent. Les paupières de Jake se fermaient quand le gamin lui décocha un coup de coude.

— Eh, regarde ! siffla-t-il.

La porte de la véranda claqua. Jake se figea. Jerome Brown était sorti de la maison et venait droit vers eux. Arrivé devant la voiture, il se pencha et regarda à l'intérieur en se protégeant les yeux d'une main. Jake dégrafa son arme et la fit glisser sur ses genoux avant de baisser la vitre.

— Quoi de neuf, Jerome ?

Le visage du concierge était aussi impénétrable que d'habitude.

— J'en ai oublié une, dit-il tranquillement.

— Pardon ?

— Il y a une autre entrée. J'ai oublié de la mettre sur la carte.

Jake échangea un regard avec le jeune flic, et réfléchit à toute vitesse. S'ils refusaient de le suivre, Jerome soupçonnerait quelque chose. S'ils acceptaient, le concierge pouvait les mener tout droit dans un piège. Et Jake n'était pas du tout sûr que son coéquipier soit capable de se débrouiller si les choses tournaient mal.

Il referma la vitre, mit son arme dans la poche de son anorak, et donna la radio au gamin.

— Toi, tu restes ici. A la première alerte, au premier bruit suspect, tu préviens le commandement.

Le jeune prit la radio comme si ç'avait été une bombe.

— T'es sûr, mec ? lança-t-il tandis que Jake sortait de la voiture.

— Certain. Je n'en ai pas pour longtemps.

Jake suivit Jerome vers la porte de sa maison, croyant que le concierge voulait y prendre quelque chose, une lampe de poche, peut-être. Mais non, il fit signe à Jake d'entrer avec lui. Méfiant, Jake caressa la détente de l'arme dans sa poche. Il lui faudrait moins de trois secondes pour réagir, si Jerome essayait de lui jouer un mauvais tour.

Le concierge le conduisit vers le séjour puis la cuisine. A côté du réfrigérateur, une porte menait à la cave. Jake suivit Jerome dans l'escalier branlant et se retrouva dans une petite pièce bétonnée éclairée par une ampoule nue. L'autre fit un geste de la tête vers l'espace sous l'escalier.

— C'est là, dit-il.

Il y avait une petite porte fermée dans le mur du fond. Pour y accéder, Jake allait devoir se plier en deux. Tout en gardant un œil sur Jerome, il s'avança lentement et entrouvrit la porte. Une odeur de renfermé et d'humidité remplit ses narines : celle des tunnels. Des marches en pierre disparaissaient dans l'obscurité.

Il sortit la tête du conduit et se tourna vers Jerome.

— C'est bien ce que je crois ? demanda-t-il.

— Oui, dit le concierge en fixant le sol des yeux.

Jake regarda autour de lui. Il n'y avait pas d'autres portes, juste quelques étagères couvertes de boîtes en carton.

— Je peux jeter un coup d'œil au reste de la maison?

Jerome réfléchit en frottant un pied sur le sol.

— Si vous voulez, dit-il enfin.

Ils remontèrent l'escalier. Quelques instants plus tard, Jake entrouvrit la porte de la chambre... et bondit en arrière en claquant la porte, tandis que le chien de l'autre côté aboyait furieusement.

— Vous pourriez faire quelque chose ? dit-il avec agacement. J'ai

failli lui tirer dessus.

— C'est pas sa faute à lui, rétorqua Jerome.

Il prit une chaîne métallique pourvue d'un collier et disparut dans la chambre. Un instant plus tard, il ressortit en compagnie d'un pitbull nerveux qui lança un grognement en direction de Jake. Il ne fallut à ce dernier que quelques minutes pour finir d'inspecter la maison. Les deux hommes se retrouvèrent face à face dans le séjour.

— Dites-moi, Jerome, il y a d'autres accès aux tunnels dont vous auriez oublié de nous parler ?

— Non. Du moins pas que je sache. Et je les connais bien, ces tunnels.

Jake étudia le visage du concierge. S'il mentait, c'était un excellent acteur.

— Bon, je vais le signaler au commandement. Je dois vous dire, Jerome, que ça fait très mauvaise impression, tout ça. Pourquoi vous ne nous en avez pas parlé ?

— Je voulais pas qu'on sache comment j'y rentrais. Mais depuis que la troisième fille a disparu... J'ai su que vous faisiez des recherches, j'ai eu peur qu'on trouve la porte, cette fois.

— Comment est-elle passée inaperçue jus- qu'ici ?

— Faut enjamber des gravats.

Le concierge était resté aussi impassible qu'un Indien de bois dans un magasin de cigares. Assis à ses pieds, son chien pantelait, montrant des dents acérées.

— Vous n'êtes pour rien dans la disparition de cette fille, Jerome ? dit Jake.

— Absolument rien.

Tout cela était bien suspect, songea Jake, et la maison portait le numéro 500. Mais il n'avait vu aucune trace de la fille ni aucun indice de l'impli- cation de Jerome dans son enlèvement. On avait cessé de le faire surveiller pour concentrer les forces de police dans les tunnels, mais dès demain des renforts supplémentaires seraient là, et Jake allait s'assurer que la maison était surveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Bon, dit-il finalement. Quelqu'un va passer, soit tard ce soir, soit demain matin, pour condamner la porte.

Il tendit un doigt vers Jerome.

— Et à votre place j'envisagerais sérieusement de ne plus descendre là-dedans avant que cette histoire ne soit réglée.

Jerome hocha la tête, et Jake tira sur sa veste pour la rajuster.

— Bon, répéta-t-il. C'est tout pour ce soir.

Quand il se glissa de nouveau derrière le volant, le jeune le regarda avec les yeux écarquillés.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il en scrutant la porte de la maison.

La lumière de la véranda s'éteignit. Jake fit rouler ses épaules pour dissiper la tension. L'adrénaline vibrait encore dans tout son corps.

— Rien à signaler, dit-il. On continue.

Il vérifia sa montre : il était 22 h 30.

Ils étaient dehors, maintenant. Il faisait noir et Tiffany avançait en zigzaguant. Ces graines l'avaient mise dans le coaltar. Elle n'avait pas bu d'eau depuis une éternité, et les quelques cuillères de bouillie qu'il l'avait forcée à avaler lui avaient donné encore plus soif. Elle avait perdu toute notion du temps, et ne savait plus si elle était détenue depuis des jours ou des semaines. Les frontières entre la conscience et l'inconscience s'étaient estompées. Seules les minces fentes lumineuses aux coins du cercueil indiquaient qu'elle était éveillée et qu'il faisait jour. Elle avait l'impression d'être emprisonnée dans un cauchemar.

Même maintenant, malgré le froid glacial qui transperçait le tissu trop fin de son sweat-shirt, elle n'était pas complètement sûre d'être éveillée. Elle envisagea de se mettre à courir, mais elle était bien trop fatiguée, et la ceinture autour de ses genoux ne lui permettait que des pas minuscules. Ses mains étaient attachées dans son dos et un morceau de Scotch épais était collé sur ses lèvres. Elle sentait à peine les larmes ruisseler sur son visage.

Il était derrière elle, la poussait dans le dos de temps à autre, la forçait à avancer quand elle chancelait. Ils étaient sur le campus, elle reconnaissait le Centre des arts entouré des petits bâtiments ronds de style société secrète. L'année dernière, elle logeait juste un peu plus haut, dans le bâtiment Fauss 8. Elle détestait ce dortoir, si loin de tout, et qui ressemblait à un motel de troisième zone. Kitsch au possible.

Elle pria avec ferveur pour qu'un passant les aperçoive. Il la forçait à marcher juste à côté du chemin, dans l'ombre. Marrant qu'elle ne se soit jamais aperçu à quel point cette partie du campus était mal éclairée. Quand tout serait fini, elle demanderait à son père d'installer de gros projecteurs partout. *Que dalle*, rectifia-t-elle. Quand tout serait fini, elle quitterait cet endroit horrible pour l'université de Miami. Elle n'était jamais allée là-bas, mais elle s'imaginait les bâtiments au bord de l'eau, les vagues qui déferlaient sous les fenêtres, les étudiants qui arrivaient en surfant jusque devant leur bureau...

Elle trébucha, et il lui prit les mains et les tordit jusqu'à lui arracher un cri de douleur qui fut étouffé par le ruban adhésif. Elle fit trois pas de plus, puis il l'arrêta d'un geste brusque. Tiffany leva

les yeux vers les colonnes en marbre. Elle avait toujours aimé ce bâtiment, il lui rappelait *Autant en emporte le vent*. Elle se revit allongée à plat ventre dans le séjour familial, mangeant des popcorn pendant qu'à l'écran défilaient ces femmes en robes vaporeuses. Son père lui avait d'ailleurs offert le DVD du film à Noël dernier. Elle l'avait jeté sur le côté en disant qu'elle était trop vieille pour ça. A présent, des larmes lui venaient aux yeux tandis qu'elle se rappelait la joie sur le visage de son père quand il lui avait tendu le paquet. Il était tellement fier d'avoir choisi lui-même son cadeau...

Jusqu'ici, l'homme n'avait pas dit un mot — il s'était contenté de la pousser ou de la tirer dans la direction souhaitée —, mais à présent il murmurait des mots d'une langue bizarre qu'elle ne reconnaissait pas. Tiffany écarta les genoux pour évaluer la longueur de la ceinture. Elle pouvait peut-être s'enfuir en courant. Elle devait au moins essayer. *A trois. Un, deux...*

Une corde se glissa autour de son cou, faisant surgir ses yeux de leurs orbites. Elle leva les mains aussi loin que possible dans son dos, se débattit de toutes ses forces, tapa des pieds, roula la tête d'un côté à l'autre, mais en vain. La corde se resserrait implacablement. Des points lumineux apparurent dans son champ de vision, de plus en plus nombreux.

Au bout d'un moment, la jeune femme s'affaissa. Il la prit alors dans ses bras en lui soutenant la tête avec précaution. *Il faut aller vite, maintenant*, songea-t-il en la mettant en place. Il lança l'extrémité de la corde par-dessus la grosse poutre au-dessus de la porte. Il resserra le nœud au niveau de sa nuque, puis passa une main gantée dans ses boucles emmêlées. Il tira sur la corde jusqu'à ce qu'il ne reste plus de mou, et il hissa la jeune femme en l'air. Quand ses pieds pendirent dans le vide à quelques centimètres au-dessus du seuil de la porte, il attacha le bout de la corde à un pilier.

Après avoir déshabillé la sacrifiée, il plia soigneusement ses vêtements et les empila par terre. Enfin, il recula de quelques pas et balaya la scène du regard. Tout était en place. Il prit dans son sac à dos un clou de trente centimètres et un marteau. Il tâta la pointe du clou pour s'assurer qu'elle était tranchante, puis la positionna sur la cuisse gauche de la jeune femme. Tout en œuvrant, il dodelina de la tête au rythme de son chant. La victime du sacrifice était parfaitement choisie. Vidar serait satisfait.

Le président Williams remua et s'éveilla. La pendule sur la table

de chevet indiquait 3 heures du matin. Il avait pris deux cachets de la boîte que son médecin lui avait prescrite. Le double de la posologie indiquée, mais un seul cachet ne faisait que l'abrutir, et il avait désespérément besoin d'une bonne nuit de sommeil. Il commençait à avoir des hallucinations. Le visage de l'une des victimes lui était apparu dans la fenêtre au-dessus de l'épaule de sa secrétaire ; un autre sur l'écran de télévision pendant le journal du soir. Ce matin, sa femme était partie rendre visite à sa sœur, qui était sur le point d'accoucher de son deuxième enfant. Au moment de monter en voiture, elle avait posé la main sur la joue de son mari.

— Je peux rester, si tu veux, avait-elle dit d'un air inquiet. Jeanne n'a pas vraiment besoin de moi...

Mais il avait insisté pour qu'elle parte. A présent, la maison lui semblait vide, et immense. Il dormait dans la chambre d'invités, à l'arrière ; il espérait qu'un changement de décor tiendrait à distance les horreurs qui hantaient son sommeil.

Un tapotement résonnait au loin. Un pivert, peut-être ? Il le vit déplier les ailes et traverser le ciel de son rêve. Il était dans le chalet de son père, au milieu des bois. Assis sous la véranda, il regardait le soleil se coucher. Dans le vieil érable près de la maison, le pivert creusait de petits trous. *Toc, toc, toc.* Un sourire retroussa les lèvres du président. Il avait huit ans et son père fendait du bois. Les coups de hache se mêlaient aux coups de bec du pivert pour battre au rythme de la nature.

Le réveil sonna à 7 heures. Le président roula sur le côté pour l'éteindre et s'étira avec délice. Il ne se rappelait pas la dernière fois qu'il avait aussi bien dormi. Il enfila sa robe de chambre et ses chaussons, puis descendit lancer le café. En attendant qu'il se fasse, il décida de sortir voir si le journal avait été livré. Il défit le verrou de la porte et tourna la poignée, mais elle resta bloquée. *Curieux*, pensa-t-il en vérifiant la serrure. *Il faut que j'appelle le service d'entretien.* Il retourna vers la cuisine, se servit un café, y ajouta du sucre et de la crème. Dehors, le thermomètre indiquait quinze degrés. La vague de froid était passée. Le président se faisait l'impression d'être un nouvel homme. Il avait suffi d'une bonne nuit de repos ; sa femme avait bien fait d'appeler le médecin. C'était magique, ces cachets. Il se demanda distraitement s'il lui faudrait renouveler l'ordonnance.

Après avoir passé la tête par la porte de derrière pour s'assurer que personne ne le verrait sortir en peignoir, il fit le tour de la maison en direction de la véranda. Juste avant de passer le coin, il

sentit une odeur bizarre. L'instant d'après, il laissa tomber sa tasse de café. Un petit nuage de vapeur s'éleva du liquide brun qui se répandait dans l'herbe.

La main devant la bouche, il fit quelques pas en arrière, puis tomba à genoux. Sa tête se convulsa d'avant en arrière tandis qu'il régurgitait les restes du dîner d'hier soir. Les haut-le-cœur furent si violents qu'il tremblait des pieds à la tête, et peinait à reprendre son souffle. Enfin, sans relever les yeux, il s'essuya la bouche, se redressa et partit en titubant vers l'arrière de la maison.

Cloué à la porte d'entrée, le corps nu et mutilé de Tiffany Agostanelli pendait au-dessus d'une grande flaque de sang.

— Putain de merde !

Jake faillit jeter son récepteur radio par la fenêtre. Le tueur avait profité du fait que tous les flics dans un rayon de quinze kilomètres étaient sous terre, en train de fouiller les tunnels. Dans le siège passager, son jeune coéquipier avait les yeux voilés de fatigue ; il s'accrocha à la sangle de la portière pour garder l'équilibre tandis que Jake passait un virage à toute vitesse. Quand ils avaient quitté le domicile de Jerome, la nuit précédente, il était trop tard pour continuer à frapper aux portes. Morrow les avait chargés d'explorer une section de tunnel qui débouchait sous le hangar à bateaux du campus, au bord de la rivière. Jake et son coéquipier avaient passé le reste de la nuit à fouiner inutilement dans les souterrains poisseux... pendant qu'à la surface ce salopard dépeçait tranquillement sa victime. Un chapelet de jurons sortit de la bouche de Jake. Il y avait cinquante flics sur cette affaire, et le tueur leur avait filé entre les doigts.

Le ruban jaune commençait sur le trottoir, à une dizaine de mètres de la maison du président. Un manoir de style géorgien, bâti à l'est du campus. De grandes colonnes blanches montaient la garde devant la façade en brique rouge. Une haie d'arbres entourait de toutes parts la maison et son grand jardin devant. Malgré la foule amassée devant l'entrée, Jake entraîner perçut le corps cloué sur la porte. *Bon sang, cette fois il l'a carrément crucifiée.*

Derrière lui, son jeune coéquipier ne le lâchait pas d'une semelle. Au milieu de l'océan de vestes bleues, Jake aperçut les cheveux roux de Kelly. A cet instant, elle se retourna et croisa son regard. Elle paraissait tendue et épuisée. Lui non plus ne devait pas avoir l'air très frais, songea-t-il en passant la main sur sa barbe naissante.

— Où est Morrow ? lança-t-il quand elle fut assez près pour l'entendre.

— Il essaie de limiter la casse médiatique.

Jake entendit un bruit derrière lui. Le jeune flic vomissait tous les en-cas dont il s'était empiffré la nuit précédente. Résistant à l'envie de lever les yeux au ciel, il dit :

— Si tu allais nous chercher un café ?

Au mot « café », le visage du garçon pâlit davan- tage, mais il hocha la tête et s'éloigna en direction de la voiture.

— Alors ? demanda Jake.

— Pas grand-chose, soupira Kelly. Le président était chez lui, mais il avait pris des somnifères et il n'a rien entendu.

— Tiens, tiens... Tu y crois ? Il est nouveau ici, non?

— J'ai vérifié son alibi pour le soir où Anna a disparu, il est en béton armé. Et la maison est impeccable, rien n'indique que Tiffany y soit entrée. Alors il est possible qu'il ait dormi comme un loir. Il a accepté de faire une prise de sang, ça permettra déjà de vérifier l'histoire des somnifères.

— Comment va-t-il ?

— Disons qu'il n'est pas très en forme. J'ai demandé aux urgentistes de lui donner un calmant. Il divaguait au sujet de pervers dans la cave de sa maison.

Jake suivit son regard. Affaissé contre un bran- card d'ambulance, le président Williams paraissait complètement à côté de la plaque. Près de lui, le père John, le prêtre de l'université, lui parlait à l'oreille avec insistance. Sans doute essayait-il de calmer le pauvre bougre. Jake reporta son regard sur la victime.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a trois ou quatre heures. Toujours pareil : pas de cheveux, pas de fibres, pas de signes de viol. Il l'a salement charcutée, mais il ne semble pas avoir eu le temps de recueillir beaucoup de sang. La plus grande partie est dans la flaque sur le seuil.

— Son mode opératoire évolue peut-être. Cet endroit est sacrément plus public que les autres. Tu crois qu'il en a fini avec les tunnels ?

— Difficile à dire.

Ils montèrent ensemble sous la véranda en prenant soin d'éviter les flaques de sang coagulé. Les longs cheveux sombres de Tiffany pendaient autour de son visage — des cheveux magnifiques, pensa Jake. Elle avait été très jolie. Derrière elle, sur la porte, l'on distinguait les bords du dessin, les gros traits marron barbouillés sur la porte blanche. Il enfila une paire de gants.

— Tout a été photographié ?

— Oui, dit Kelly. Fais simplement attention où tu mets les pieds.

Il écarta quelques mèches de cheveux pour regarder le visage de la fille.

— Elle a la mâchoire brisée, dit Kelly. Presque arrachée. Les côtes cassées, les poumons découpés, et des traces de corde autour du cou. Comme les autres.

— Mais la position des jambes est différente, dit Jake en laissant les cheveux de la jeune femme retomber devant son visage.

Une des jambes de Tiffany pendait tout droit, l'autre était pliée à angle droit et fixée par un clou qui traversait le bas de la cuisse et la cheville. Jake expira bruyamment.

— Ce malade a un sacré toupet, dit-il. Faire ça devant la porte du président...

Kelly hocha la tête. Elle paraissait vidée, et Jake dut se retenir de la prendre dans ses bras.

— Il ne pouvait pas savoir que Williams était K.-O. Je me demande s'il n'a pas envie de se faire coincer.

— Dommage que... Oh, oh... Des problèmes en perspective.

Il y avait du mouvement dans la périphérie de la foule. Kelly se retourna. Un groupe d'agents et de policiers luttait pour retenir Vinny Agostanelli et ses hommes.

— Je m'en occupe.

Elle descendit de la véranda et se fraya un passage vers eux.

Les cheveux hirsutes et le regard fou, Vinny Agostanelli était sur le point d'en venir aux mains avec deux flics qui lui barraient le chemin.

— Monsieur Agostanelli ? dit Kelly.

En l'apercevant, il cessa de se débattre.

— Où est ma petite fille ? Mon bébé ? Je veux la voir... Je veux voir ma fille...

Sa voix s'érailla, et il se mit à pleurer. Un des hommes mit son bras autour des épaules de son chef et lança un regard de défi à Kelly.

— Monsieur Agostanelli, je suis terriblement désolée, mais je ne peux pas vous laisser la voir maintenant. Vous ne voudriez pas. Pas comme ça.

— C'est ma petite fille.

— Je sais.

Avec douceur, elle lui prit le bras et le reconduisit vers la rue. Ses hommes s'écartèrent avec réticence pour les laisser passer.

— Si je demandais à ce policier de vous apporter un verre d'eau ? Une seconde.

Elle fit signe à un officier d'approcher, et lui demanda d'aider M. Agostanelli à trouver de l'eau. Elle le suivit des yeux tandis qu'on l'emmenait. Son cœur battait à toute allure dans sa poitrine. Elle connaissait ce mélange de rage et d'impuissance pour l'avoir ressenti lors de la disparition de son frère.

En revenant vers la véranda, elle vit le corps de Tiffany de loin, et s'arrêta net, submergée par une sensation de déjà-vu. Jake remarqua sa réaction et suivit son regard. Elle voyait manifestement quelque chose de plus que lui. Kelly s'avança à toute vitesse et lui attrapa le bras.

— Viens, dit-elle d'une voix tendue. On prend ta voiture.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ses jambes. Tu ne vois pas ?

Jake lança un regard par-dessus son épaule tandis que Kelly l'entraînait vers le parking.

— Qu'est-ce qu'elles ont, ses jambes ?

— On retourne chez Josh. Il savait ce qui allait arriver à la prochaine victime.

— Comment ? Pourquoi ?

— Le symbole. Il faut qu'on découvre ce qu'il savait.

Kelly souleva un tas de vêtements sur le sol sous le regard médusé de Jake.

— Si tu me disais ce qu'on cherche, au juste ? dit-il enfin.

— Quelque chose qui porte le symbole. On a dû le rater, la dernière fois. Vérifie cette pile de livres là-bas.

Jake émit un sifflement, il venait enfin de comprendre.

— La position des jambes de Tiffany ressemble au symbole que Josh a laissé.

— C'est mon avis. C'est trop proche pour que ce soit une

coïncidence.

— Alors il serait impliqué après tout ?

Jake prit le premier livre sur la pile et le feuilleta. Il y avait des reproductions d'images de la Vierge à toutes les pages. Il passa au livre suivant.

— Peut-être. Son sentiment de culpabilité a pu le pousser au suicide, qui sait ?

Kelly se redressa et cambra le dos pour étirer ses muscles. Les fouilles dans les souterrains, la nuit précédente, lui avaient laissé des courbatures partout.

— J'ai surtout l'impression qu'il a reconnu un motif dans les photos. Un truc qui nous a échappé.

— Alors je cherche quoi ? Un symbole romain ?

— Ou scandinave. Ou issu d'une quelconque religion païenne.

Kelly balaya la pièce du regard. Josh avait punaisé d'épais rideaux noirs sur les fenêtres afin d'empêcher le soleil d'entrer. L'ampoule nue au plafond éclairait les images en 3D qui ornaient les murs, de celles qui, si on les regarde en louchant, révèlent des formes cachées. Le sol était jonché de monticules de vêtements sales, et un sac de couchage était posé sur le matelas nu. Au centre de la pièce s'étendaient de grandes taches de sang sombre. Kelly plissa le nez en triant un autre tas de vêtements.

— Eh bien ! Qu'est-ce que je vois ?

Jake avait soulevé le coin du matelas et trouvé un livre caché dessous.

— Josh était un garçon comme les autres, en fin de compte ?

Il le ramassa du bout des doigts et le retourna puis leva un sourcil.

— Pas vraiment. Regarde.

Sur la couverture, un Viking en tenue de combat portait un bandeau noir sur un œil. Un puma était assis à ses pieds, sage comme un chat domestique. *Les Mystères du chamanisme nordique*, lut Kelly. Jake remit le matelas en place tandis qu'elle feuilletait le livre, puis il vint regarder par-dessus son épaule.

Alors qu'elle feuilletait le livre pour la deuxième fois, il l'arrêta.

— Reviens en arrière de quelques pages. Il me semble avoir vu quelque chose.

Elle revint au début du chapitre précédent et cessa de respirer. Un symbole identique à l'objet en fil de fer laissé par Josh s'affichait en lettrine au-dessus du mot « Thurs ».

— Une rune, souffla Kelly.

— C'est ça. Regarde, il y a la traduction anglaise en dessous.

Jake se mit à lire à haute voix.

— « Thurs », « géant », apporte la détresse aux femmes — peu se réjouissent de ce mal. Thurs est un habitant des falaises, c'est l'époux de Vardh-runa.

Il s'interrompt, tourna quelques pages, puis referma brusquement le livre.

— La détresse, c'est peu dire. Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ?

— Aucune idée, dit Kelly. Mais je connais quelqu'un qui peut nous renseigner.

Elle tendit le doigt vers la quatrième de couverture. L'auteur, un dénommé Howard Birnbaum, y arborait un large sourire.

La porte s'ouvrit au deuxième coup. Le Pr Birnbaum, qui tenait une tasse de thé fumant posée sur une soucoupe, les contempla derrière ses lunettes à monture d'écaille.

— Miss Jones, enfin vous avez eu mes messages. Je vois que vous avez amené un collègue.

— Quels messages ?

Le professeur semblait aussi perplexe qu'elle.

— Je vous ai laissé plusieurs messages sur le standard de l'université. Vous n'en avez pas eu connaissance ?

— Non. J'ai été assez occupée.

Kelly le regarda attentivement. L'agitation nerveuse du professeur avait complètement disparu. Or, bon nombre de tueurs en série disaient ressentir un grand apaisement après un meurtre réussi.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, vous êtes là, Dieu merci. Entrez, entrez.

Il s'éloigna vers le bout d'un étroit couloir aux murs lambrissés qui menait vers l'arrière de la maison. Kelly et Jake échangèrent un regard avant de le suivre. Jake vit qu'elle gardait une main sous son coupe-vent, prête à dégainer. Il passa, lui aussi, sa main sous sa

veste, et dégrafa son étui de revolver.

Ils entrèrent dans un vaste séjour arrosé de soleil filtré par de petits carreaux de verre ancien. Des tapis persans et des fauteuils rembourrés étaient encadrés par des bibliothèques qui s'étendaient du sol au plafond. Une énorme cheminée en pierre occupait tout un pan de mur. *La vache*, pensa Jake. *On se croirait dans une pièce de théâtre filmée par la BBC.*

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit le professeur en leur indiquant deux fauteuils près du feu.

Ni Kelly ni Jake ne bougèrent. Le professeur haussa enfin les épaules et se laissa tomber dans l'un des fauteuils.

— Il semble que vous n'ayez pas été très franc avec nous, professeur Birnbaum, dit Kelly en posant le livre sur la table basse.

Le professeur se pencha pour le prendre, et le feuilleta d'un air songeur avant de le reposer.

— Ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux, hélas.

— Pouvez-vous nous expliquer pourquoi la position du corps de Tiffany Agostanelli correspond exactement à la rune reproduite en page 86 de votre livre ? demanda Kelly.

— Ainsi, elle est morte. Quelle tristesse... Oui, j'ai bien peur de pouvoir vous l'expliquer.

Ça y est, pensa Jake. Il se raidit des pieds à la tête. Le professeur allait-il se rendre sans résister, ou bien tenterait-il de s'emparer du tisonnier appuyé contre la cheminée ? Un silence pesant s'installa. Le professeur prit une cuillerée de thé, souffla dessus pour le refroidir, puis l'aspira délicatement.

— Eh bien ? dit enfin Jake.

Le professeur posa sa tasse sur la table, à côté du livre, et soupira.

— Excusez-moi. Il y a tellement à expliquer que je ne sais par où commencer.

— Vous pourriez commencer par nous dire comment vous les avez tuées.

Jake serra les poings malgré lui en s'imaginant cet homme aux manières douces en train de recueillir le sang d'Anna dans un seau.

— Moi ? Bonté divine, je n'aurais jamais...

Le professeur s'interrompit pour rire tristement.

— Comme je l'ai dit dès le début à miss Jones, je serais incapable de commettre un tel crime. Mais malheureusement je crois savoir qui a pu le faire.

— Une troisième personne vient de mourir, dit Kelly doucement. Vous allez devoir être très convaincant.

— Ce n'est pas ce que vous pensez. Les informations limitées que vous m'avez communiquées la semaine dernière ne m'autorisaient que de vagues soupçons. Des soupçons qui, si je vous les avais révélés, ne m'auraient rendu que plus suspect à vos yeux.

— Cela vous ennuerait de nous dire si vous avez un alibi pour les deux dernières nuits ? demanda Jake.

— Bien sûr que non. C'est justement ce dont j'allais vous parler. J'ai assisté à un symposium à New York. Voici mon billet.

Il déposa un talon de billet de train sur la table.

— Cela ne prouve rien du tout, dit Kelly. New York n'est qu'à quelques heures d'ici. Vous avez très bien pu acheter un autre billet, le payer en espèces, et rentrer par le train suivant.

— J'ai un ami qui confirmera ma présence au symposium. Et je crois qu'une fois que vous aurez entendu ce qu'il a à dire vous verrez les choses d'une tout autre manière.

— Vraiment ? dit Jake sur un ton sarcastique. Quand aurons-nous le plaisir de faire sa connaissance ?

Le Pr Birnbaum se leva et fit un geste en direction de la porte. Un homme immense vêtu d'une cape noire entra dans le séjour et ôta son capuchon. Il avait les cheveux longs et une grande barbe blanche.

— Je vous présente Stefan Gundarsson, le Gardien des traditions.

21.

Stefan s'avança vers eux et leur tendit la main. Jake la serra sans réfléchir, puis, se reprenant, la lâcha brusquement. Kelly dévisagea tranquillement l'intrus sans sortir sa main de sous sa veste. Face à elle, l'homme hésita puis opta pour un bref salut de la tête. Enfin il passa devant eux et alla s'asseoir dans le fauteuil en face du professeur.

La vache, pensa Jake, il mesure plus de deux mètres. Il doit y avoir un entraîneur de basket quelque part qui se mord encore les doigts de l'avoir laissé filer.

— Gardien des traditions ? répéta Kelly.

Jake était impressionné par le flegme de la jeune femme. Il devait en falloir beaucoup plus pour la désarçonner.

— Oui, au sein du Cercle d'ásatrú. Nous sommes la plus grande organisation de ce genre aux Etats- Unis.

Il parlait un anglais laborieux en accentuant toutes les syllabes. Kelly n'arrivait pas à identifier son origine.

— De quel genre s'agit-il, au juste ? demanda Jake.

Stefan lança un regard au professeur et se recala dans son fauteuil.

— Nous sommes une organisation religieuse. Nous pratiquons l'ásatrú, le culte préchrétien des peuples germaniques.

— C'est une secte, en gros, dit Jake.

Stefan sourit poliment.

— Votre méprise est courante. Notre rôle est simplement de soutenir les groupes locaux par la publication d'une revue trimestrielle qui fait le point sur différents rituels, de former les membres du clergé, et d'aider à diffuser la parole des païens nordiques.

— Aucun de ces rituels, intervint Kelly, ne consiste à assassiner des jeunes femmes, par hasard ?

Stefan secoua lentement la tête.

— Il y a de bonnes raisons de penser qu'autrefois, en Islande, des

sacrifices à Odin avaient effectivement lieu tous les quatre ans. C'est ce qu'indique, entre autres, Adam de Bremen. Mais nous n'approuvons absolument pas ce genre d'actes. Notre religion est fondée sur la paix et l'amour de la nature.

— Comment se déroulaient ces sacrifices ?

Stefan eut l'air mal à l'aise.

— Les victimes étaient pendues puis poignardées.

Un nouveau silence s'installa. Le Pr Birnbaum s'éclaircit la gorge.

— Peut-être puis-je vous expliquer. Lorsque j'ai entendu parler de la, euh... nature particulière des meurtres, j'ai aussitôt pensé aux rites odinistes. Et quand miss Jones m'a montré la représentation de Fenrir, le lien avec le chamanisme nordique m'a sauté aux yeux.

— Fenrir ? dit Kelly.

— Attendez, je vais vous montrer.

Il sauta sur ses pieds et s'élança vers un rayon de la bibliothèque. Surpris par son mouvement brusque, Kelly et Jake se raidirent tous deux.

— Détendez-vous donc, marmonna le professeur.

Il prit un volume sur le troisième rayon et l'ouvrit à une page marquée. Puis il le tendit à Kelly, qui sortit avec réticence sa main de sous sa veste pour prendre le livre. En pleine page s'étendait un dessin presque identique à celui qu'elle avait vu dans les tunnels. On reconnaissait clairement, ici, le visage d'un loup au regard féroce. « Fenrir ou Fenris », indiquait la légende.

— Qui est ce Fenrir ?

— Le fils de Loki, l'ennemi des dieux. C'est une créature énorme, mi-dieu, mi-géant. Une prophétie affirme qu'il mettra fin au règne des dieux ; dans l'espoir de l'en empêcher, il a été ligoté avec des liens magiques. Selon la légende, quand Ragnarök, la fin du monde, viendra, il brisera ses chaînes et dévorera Odin.

— Alors vous saviez depuis le début ce que représentait le dessin, dit Kelly avec mécontentement.

— J'avais ma petite idée, dit le professeur sur un ton gêné. Mais je n'en ai eu la certitude qu'après avoir consulté Stefan.

— Vous auriez dû nous dire ce que vous saviez.

— Miss Jones, vous me considérez manifestement comme un suspect. Je ne jugeais pas prudent d'attirer davantage l'attention

avant de m'être assuré que mes soupçons étaient fondés.

— De toute façon, interrompit Jake, je ne vois pas en quoi tout ce charabia sur Thor et sur un loup peut nous servir.

Le Pr Birnbaum secoua la tête.

— Thor est l'un des fils d'Odin. Odin est l'équivalent nordique de Zeus, le seigneur de tous les dieux.

— Le grand chef, dit Jake.

— Pour ainsi dire, poursuivit le professeur. Odin est le dieu corbeau. On dit qu'il sera vengé par un autre de ses fils, Vidar, dieu du Silence et de la Vengeance.

— Vengé comment ? demanda Jake.

Le professeur prit le livre des mains de Kelly, tourna quelques pages et le lui rendit. Les yeux de la jeune femme s'écarrillèrent, et elle retint sa respiration.

— Quoi ? dit Jake.

Il s'interdit de s'approcher. Il devait couvrir la porte au cas où l'un de ces cinglés essaierait de s'enfuir.

Kelly leva les yeux vers lui.

— Il brise la mâchoire du loup.

— En effet, dit tranquillement le professeur.

Il se mit à lire en suivant avec le doigt.

— Aussitôt après, Vidar s'avancera et mettra son pied dans la gueule du loup. Puis il attrapera sa mâchoire supérieure d'une main, lui arrachera le gosier, et ce sera la fin de Fenrir.

Il referma le livre et leva les yeux.

— Donc la manière dont les filles ont été tuées rappelle celle par laquelle Vidar est censé tuer Fenrir, dit Kelly lentement.

— On le dirait bien, dit le professeur.

— Mais elle ressemble aussi aux sacrifices à Odin.

— J'en ai bien peur.

— Avec tout le respect que je vous dois, messieurs, dit Jake, ces informations vous placent tout en haut de la liste des suspects.

— Je m'en rends compte, dit Birnbaum, mais vous devez nous croire.

— Ah, oui ? Pourquoi ?

— Parce que, dit Stefan d'une voix tonitruante, je connais le coupable.

Kelly le regarda attentivement. L'homme faisait preuve d'un calme presque surnaturel, surtout pour quelqu'un qui se faisait interroger par le FBI. Ce pouvait être un sociopathe, songea-t-elle, un de ces tueurs qui aiment jouer avec les flics en faisant semblant de les aider. Ted Bundy, par exemple, tout en attendant en prison sa condamnation à mort, avait « collaboré » avec la police sur le profil psychologique de Gary Ridgway, le tueur de la Green River. Stefan pouvait être le tueur, Kelly n'avait aucun doute à ce sujet. Il possédait la taille et la carrure requises, et il ne lui inspirait pas confiance. Avec un peu de chance, il allait se compromettre en révélant une information que seul le meurtrier pouvait posséder. Mais, si elle voulait le pousser dans ce sens, elle devait avancer avec précaution.

— Si vous saviez qui avait commis les meurtres, pourquoi n'êtes-vous pas venu le dénoncer plus tôt ?

Il attendit un instant avant de répondre.

— Avant que le Pr Birnbaum ne me contacte, j'ignorais tout de ce qui se passait ici. J'essaie de rester dans un état de pureté et de croyance en la bonté de la vie, ce qui est quasiment impossible si l'on suit l'actualité. Néanmoins, quand le professeur m'a informé des meurtres, j'ai compris que je devais venir vous parler en personne.

— Pour nous dire quoi ? demanda Jake avec méfiance.

— Peut-être devrais-je commencer par vous expliquer rapidement ma position. En tant que Gardien des traditions, l'une de mes principales responsabilités consiste à former nos prêtres et prêtresses. Ils sont spécialisés dans l'histoire, la religion et les traditions de nos ancêtres. Ils passent au moins un an à étudier les textes anciens : les Eddas, la Heimskringla et les sagas, ainsi que des sources secondaires plus récentes.

— Je suis désolée, coupa Kelly, mais je ne vois pas le lien avec les meurtres, et le temps presse. Si vous pouviez nous donner le nom...

— Patience, tonna le barbu sans se départir de son expression impassible.

D'instinct, Kelly serra de nouveau la main autour de son Beretta.

Stefan soupira et s'enfonça davantage dans son fauteuil.

— Les Américains, toujours pressés... Je vais vous donner son

nom, mais je crois que de plus amples informations sur sa personne et ses motivations vous seront très utiles pour le retrouver. Cela ne prendra pas longtemps.

Au bout d'un moment, Kelly hocha la tête en silence. Stefan ferma les yeux et continua.

— Il y a quelques années, j'ai été abordé par un jeune homme déjà versé dans nos traditions. Son enthousiasme était tel que j'ai dérogé à la règle traditionnelle qui veut que tous nos disciples soient financièrement indépendants. Pour lui permettre d'avancer dans son apprentissage, je l'ai pris sous mon aile, et l'ai accueilli chez moi. Il ne m'a pas déçu. Il lisait énormément et rédigeait des articles fascinants pour notre bulletin. Rapidement, il a commencé à présider aux rites les plus sacrés de notre Foyer.

— C'est-à-dire ?

— Tout comme les autres religions, expliqua le Pr Birnbaum, l'ásatrú célèbre certains rites pour marquer les grandes dates de l'année, telles que les solstices d'été et d'hiver.

— J'avais de grands espoirs pour ce jeune homme, dit Stefan. Je n'ai pas d'enfant, et je pensais qu'un jour il pourrait peut-être me succéder.

Il se tut un instant, visiblement plongé dans ses souvenirs.

— Et alors ? dit Jake au bout d'un moment.

Stefan secoua la tête et poursuivit.

— Il avait un désir très naturel de visiter notre Patrie, lieu de naissance de nos traditions, et au printemps dernier j'ai accepté de financer son pèlerinage.

— Votre patrie ? interrompit Jake avec impatience.

Kelly lui décocha un regard perçant.

Bon sang, songea Jake, j'essaie juste de lui extirper quelques infos cohérentes ! Gardien des traditions, mon œil ! Je dirais plutôt Colporteur de foutaises !

— L'Islande, la Norvège et la Suède. Il souhaitait visiter certains sites mythiques, notamment l'Helgafell et l'île du Gotland.

Il hésita avant de continuer d'une voix si basse que les trois autres durent se pencher pour l'entendre.

— Hélas, je crains que ce voyage ne l'ait mené à sa perte.

— Tiens donc, dit Jake en ignorant le regard furieux de Kelly.

Que s'est-il passé ?

— A la fin du XV^e siècle, un dénommé Gottskálk dirigeait l'évêché d'Hólar, en Islande. Cette communauté fut la capitale religieuse du Nord pendant sept siècles. Outre ses fonctions dans la hiérarchie catholique, Gottskálk a été le magicien le plus célèbre de toute l'histoire de l'Islande.

— Un évêque magicien ? dit Kelly sur un ton incrédule.

— Hélas, oui. Comprenez bien que notre religion n'a aucun fondement magique. Toutefois, il y a toujours eu parmi nous des praticiens — des chamanes, des hexenmeisters...

— Les Hollandais de Pennsylvanie, lança le professeur, constituent un exemple passionnant de ce phénomène. Ils descendent en réalité d'immigrants d'origine allemande. Isolés dans des communautés rurales, ils ont conservé beaucoup d'anciennes traditions magiques. Parmi les objets qu'ils vendent aux foires d'artisanat, bon nombre sont en fait...

S'apercevant des regards réprobateurs qui pesaient sur lui, il s'éclaircit la gorge.

— Je vous prie de m'excuser. Poursuivez.

Stefan rentra ses mains sous sa cape, et Kelly se crispa.

— Laissez vos mains en vue, s'il vous plaît, dit-elle sèchement.

Il leva un sourcil incrédule, puis posa ses mains sur ses genoux.

— Bref, il existait autrefois de nombreux livres de magie. Le seul à avoir survécu aux purges chrétiennes du Moyen Âge est le *Galdrabók*. Il y eut deux autres manuscrits célèbres — le *Grayskinni* et le *Raudhskinni*, respectivement le « Cuir gris » et le « Cuir rouge ». Il s'agit bien entendu de leur reliure. On dit que le *Raudhskinni*, rédigé en runes d'or sur parchemin rouge, était le plus puissant des deux. Il traitait de la magie noire, et contenait des sortilèges pour prédire l'avenir, changer de forme, et même ressusciter les morts. À la mort de l'évêque Gottskálk, le livre fut enterré avec lui pour protéger le monde contre ses sombres secrets. Au cours des siècles, nombreux ont été ceux qui ont profané sa sépulture dans l'espoir de retrouver ce savoir. Tous ont perdu la raison ou mystérieusement disparu.

En dépit du soleil qui entrait à flots, Kelly sentit un petit frisson parcourir sa colonne vertébrale. C'était ridicule. Ces histoires étaient de celles que les adolescents racontent autour des feux de camp pour se faire peur. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Presque 9 h

30. Plus tôt elle aurait l'occasion de vérifier l'alibi de ce type, mieux ce serait. S'il n'était pas en béton armé, elle demanderait aussitôt un mandat d'arrestation. En attendant, elle allait les faire surveiller, lui et le professeur.

— Mon jeune protégé, dit Stefan d'un air triste, est revenu métamorphosé. Au début, j'ai cru que c'était seulement la fatigue due à un long voyage. Puis son journal est devenu de plus en plus décousu.

— Vous lisiez son journal ? dit Jake.

Il s'imagina le vieil homme se faufiler dans la chambre de son protégé pour feuilleter à la dérobée les pages roses d'un journal intime.

— Dans le cadre de leur apprentissage, les futurs prêtres doivent tenir un journal qui fait l'objet d'une évaluation par le Gardien des traditions. Je lui avais demandé de prendre des notes détaillées sur son voyage. Mais quand j'ai lu ce qu'il avait écrit à Hólar, j'en ai été bouleversé.

— Quoi, il avait couché avec une fille du coin ? demanda Jake.

Stefan joignit les mains sous son menton.

— Pire que cela, dit-il avec gravité. Il prétendait avoir retrouvé le *Raudhskinni*.

Prenant appui sur le rebord, il se hissa hors de la baignoire. L'eau qui s'écoulait le long de son corps nu était teintée de sang. Il s'essuya avec les mains, renonçant à utiliser la serviette tachée qui pendait à la porte de la salle de bains. La nuit avait été longue ; le sacrifice avait pris plus de temps que prévu, et pourtant il n'avait pas été découvert. Odin avait dû l'abriter des regards malveillants.

Il peinait à contenir son excitation, tant il était près du but. Il serait également soulagé d'en avoir fini, cette mission l'avait durement éprouvé. Chaque sacrifice était plus difficile que le précédent. La dernière victime s'était violemment débattue. Des bleus laissés par ses coups de pied apparaissaient déjà sur ses jambes. Pourvu que la prochaine soit plus docile !

Il partit vers la chambre à l'arrière, laissant des traînées d'eau rouge dans son sillage. La robe noire était sur le lit avec le reste du matériel. Il prit le couteau et l'essuya soigneusement sur la robe, puis le tint à la lumière. La lame avait encore besoin d'être aiguisée. Il s'en occuperait après s'être reposé. Il reposa le couteau avec les

autres objets, les emballa dans la robe et enfouit le tout dans l'espace vide au-dessus du placard. Debout sur la plus haute marche de l'escalier, il mit la main au fond de la cavité et sentit la texture rugueuse de la toile cirée. Les yeux fermés, il caressa les arêtes du livre en dessous. Un sourire naquit sur ses lèvres. Il était tout près d'accomplir le rituel final. Et alors tout changerait.

Kelly sentit un tiraillement dans son estomac, et se rendit compte que ses oreilles bourdonnaient. Elle n'avait pas mangé depuis douze heures, pas dormi depuis trente-six. Elle s'était laissé fasciner malgré elle par l'histoire du Gardien. La cadence de sa voix forte et régulière était hypnotisante. Elle comprenait parfaitement comment il était parvenu au sommet de son organisation.

— Vous croyez que votre ancien élève est responsable des meurtres ? demanda-t-elle.

Stefan hocha la tête avec tristesse.

— J'ai sans doute réagi un peu trop fortement à la lecture de son journal. En juin dernier, je l'ai expulsé de notre Cercle au motif qu'il avait transgressé les valeurs de l'association.

— Comment l'a-t-il pris ? demanda Jake.

— Mal. Le même mois, ma gouvernante Katerina, une jeune Ukrainienne, a disparu. Elle travaillait pour moi depuis cinq ans, et s'était toujours montrée fiable. Sur le moment, j'ai simplement cru qu'elle avait été contrôlée et rapatriée par les services d'immigration. Mais, quand le Pr Birnbaum m'a appris qu'une jeune femme avait été repêchée au large de Bridgeport, j'ai craint le pire.

Il baissa les yeux.

— Elle était enceinte de quatre mois quand elle a disparu.

— Comment savez-vous que la femme que nous avons retrouvée était d'origine est-européenne ? demanda Kelly avec méfiance.

— Des amis nous l'ont appris, dit le Pr Birnbaum avec embarras.

— Connaissant le passé de mon apprenti, poursuivit Stefan, j'ai supposé qu'il avait repris ses anciennes habitudes.

— C'est-à-dire ?

— Avant d'entrer sous ma tutelle, il avait passé deux décennies dans une institution psychiatrique.

— Attendez, dit Jake avec incrédulité. Vous saviez qu'il était fou,

et vous lui avez proposé de venir s'installer chez vous ?

Stefan rougit légèrement.

— Nous acceptons les gens quel que soit leur passé, et nous en sommes fiers. Tout le monde peut trouver le salut, c'est un principe fondamental de nos croyances.

— Pourquoi avait-il été interné ? demanda Kelly.

— Il semble qu'au cours de son adolescence il ait causé la mort de ses grands-parents.

— Vous avez recueilli un meurtrier... pour en faire un prêtre ? dit Jake.

— Il avait été libéré, et paraissait s'être repenti, dit Stefan avec une pointe d'agacement. J'ai estimé que je n'avais pas à juger un homme aussi déterminé à changer le cours de sa vie. Malheureusement, il semble que j'ai commis une terrible erreur. Je ne pourrai jamais me le pardonner, soyez-en certains.

Kelly l'étudia attentivement. S'il était le meurtrier, il jouait drôlement bien la comédie. C'était le moment de lui mettre la pression.

— Monsieur Gundarsson, dit-elle, il me faut son nom. Il est temps de mettre fin à tout cela.

— C'est bien le problème, dit-il. J'ai appris récemment que le nom sous lequel je le connaissais, Victor Moore, était faux.

— Je vois, dit Kelly.

Comme prévu, Stefan éludait la question. Avec un nom, il ne leur aurait pas fallu plus de cinq minutes pour vérifier son histoire.

— Vous n'avez pas des preuves de votre emploi du temps des derniers jours, par hasard ?

— Justement, j'en ai, dit-il suavement. Le Pr Birnbaum est venu me retrouver à un symposium à Manhattan. Plusieurs centaines de personnes peuvent témoigner de ma présence. J'étais l'intervenant principal. Je peux vous donner les noms de quelques autres participants, si vous voulez.

— Je veux bien, dit Kelly.

Elle réfléchit un instant, puis sortit un carnet de sa poche et l'ouvrit à la page où elle avait recopié le symbole.

— Cela vous dit quelque chose ?

Elle scruta son visage, guettant une réaction.

— C'est la rune Thurs, dit Stefan. Un Thurs est une force de la nature, la force d'opposition dans le monde. La rune signifie une défense puissante et violente, ou un catalyseur du changement. Quel lien y a-t-il avec les meurtres ?

Sans répondre, Kelly esquisssa rapidement deux autres symboles. Stefan émit un petit hoquet de surprise, et le Pr Birnbaum se leva pour venir regarder par-dessus leurs épaules.

— Quoi ? demanda Jake sans quitter son poste près de la porte.

— Chacune de ces runes a un sens très précis en soi, mais elles peuvent aussi être associées pour former des mots.

— Quel mot forment ces trois-là ?

— C'est bien dans cet ordre-là ? demanda Stefan.

Kelly se rendit compte qu'elle avait inversé les deux premières runes. D'abord Lin, ensuite Anna.

— Non. D'abord celle-ci, puis celle-là, puis Thurs. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Stefan poussa un gros soupir.

— Le premier est Úr, la « bruine », qui chasse les éléments qui nous rendent faibles. Ensuite Iss, la « glace », une force puissante qui permet de concentrer la volonté. Puis Thurs.

Il échangea de nouveau un regard avec le professeur.

— Quoi ? demanda Kelly en les dévisageant tous deux.

— Cela ressemble, dit Stefan en pesant ses mots, aux trois premières lettres d'un mot lié à la représentation de Fenrir.

— Quel mot ? demanda Kelly.

— *Vidar*.

— Alors il manque les deux dernières lettres ? dit Jake.

— Oui. Pour compléter le mot, il faudrait Ar et Reidh, qui signifient la « récompense des actes du passé » et l'« accès au pouvoir ».

— Traduction ? articula Jake.

Kelly se laissa tomber dans le fauteuil libéré quelques instants auparavant par le Pr Birnbaum.

— Il n'a pas terminé.

22.

Morrow se couvrit la bouche pour étouffer un bâillement et cligna les paupières en fixant l'écran de son ordinateur. Il avait l'impression d'avoir du sable dans les yeux. En plus, ses vêtements sentaient mauvais, et il mourait d'envie de se brosser les dents. A présent qu'une unité complète planchait sur l'affaire, il avait déplacé les opérations dans une salle de classe du bâtiment des sciences. Chacun pianotait sans relâche sur son clavier tout en parlant au téléphone. On recherchait dans les archives judiciaires un adolescent condamné à une peine d'internement à la suite du meurtre de ses grands-parents.

Morrow avait défini pour commencer une fenêtre de six ans dans les Etats de New York, du New Jersey et du Connecticut ; on élargirait le champ des recherches si besoin était. Le problème, c'était que les comtés n'avaient pas tous fini d'informatiser leurs archives. Et il n'était pas facile de convaincre un greffier dans un patelin reculé de laisser tomber ce qu'il faisait pour aller fouiller dans des cartons poussiéreux. Pour couronner le tout, on ne connaissait même pas l'âge exact du suspect. S'il avait été mineur au moment des faits, les archives pouvaient être scellées, auquel cas il n'y avait aucune chance de le retrouver.

Kelly et Jake étaient en route pour Brooklyn, dernière adresse connue de l'apprenti sorcier. Morrow doutait qu'ils trouvent quelque chose, mais savait-on jamais, s'ils pouvaient avoir un coup de chance... Dans la pièce d'à côté, le type qui prétendait pouvoir identifier le suspect buvait un café en attendant l'arrivée du portraitiste du bureau de New York. De temps en temps, Morrow entrouvrait la porte pour lui jeter un coup d'œil. Avec sa robe et sa barbe, il ressemblait à un figurant du *Seigneur des anneaux*. On l'imaginait sans peine commettre un crime violent : il y avait quelque chose de désaxé dans son regard. Dommage que son alibi ait été confirmé.

Morrow tapa à toute vitesse sur le clavier et se pencha vers l'écran en plissant les yeux. Rien que dans les cinq arrondissements de la ville de New York, plus de dix affaires de cette époque pouvaient correspondre. Même avec des renforts, il faudrait des jours et des jours pour vérifier toutes les pistes. Et c'était sans compter les résultats des soixante et quelques autres comtés de

l'Etat. Ni ceux du Connecticut et de la Pennsylvanie... Morrow soupira profondément et cliqua sur le bouton « Imprimer tout ». A l'autre bout de la pièce, une machine commença d'imprimer les rapports d'audience avec des crachotements plain-tifs.

— Ah, ce que je déteste ce bruit..., dit Morrow à voix basse en se massant les tempes.

Quand tout serait fini, il lui faudrait des semaines pour rattraper son retard de sommeil. Malgré une petite sieste discrète dans l'Algeco la nuit précédente, il avait encore l'impression d'avoir la tête pleine d'ouate. Restait à espérer qu'avec la mort de la fille le rythme de l'enquête allait ralentir un peu. Le tueur, pour sa part, devait certainement avoir besoin d'un jour de repos.

Une série de bips indiqua que l'impression était terminée. Morrow tapota les feuilles contre la table pour les aligner, puis les répartit en cinq tas. Ensuite il frappa dans ses mains pour attirer l'attention générale. Chacun leva la tête.

— Mesdames et messieurs, j'ai les résultats de recherche pour la ville de New York. J'ai besoin de cinq volontaires pour laisser tomber ce qu'ils sont en train de faire et se consacrer à ça.

Une main isolée se leva. Morrow haussa un sourcil.

— Ai-je dit que les volontaires seraient les premiers à partir en pause-déjeuner ?

Il sourit en voyant toutes les mains se lever à la fois.

— Il me semblait bien, dit-il avec satisfaction.

Après avoir distribué les sorties imprimées, il décida d'aller chercher une petite sucrerie au distributeur automatique. En passant, il toqua à la porte de la pièce adjacente pour voir si leur invité mystère désirait quelque chose. Il n'y eut pas de réponse.

Marrant, pensa-t-il en passant la tête par la porte. *Il a dû aller aux toilettes.*

Kelly s'agrippa à la poignée de la portière tandis que Jake traversait en diagonale trois voies d'autoroute et s'insérait de justesse dans la sortie vers la 95 Sud. Quelques gouttes de café débordèrent du gobelet qu'elle serrait dans l'autre main, et le téléphone calé entre sa joue et son épaule faillit lui échapper. Elle lança un regard d'avertissement à son coéquipier.

— Désolé, marmonna-t-il. Je ne suis pas au meilleur de ma

forme.

— J'aimerais néanmoins arriver en un seul morceau, dit Kelly.

Ils étaient tous deux épuisés et à bout de nerfs. Elle referma sèchement son téléphone et raya un autre nom sur sa liste.

Jake lui lança un regard en coin.

— Son alibi tient toujours ?

— Il est confirmé par trois personnes. Stefan participait sans aucun doute à un symposium à New York le soir où Tiffany a été enlevée. Le barman de l'hôtel se rappelle même qu'avec le professeur ils sont restés à la même table depuis minuit jusqu'à la fermeture.

— Il est sûr de les avoir identifiés ?

Kelly lui décocha un regard agacé.

— Ecoute, s'ils portaient tous une capuche noire...

— Il a reconnu leurs photos d'identité au milieu de dizaines d'autres. Ils sont tous les deux hors de cause.

Elle s'adossa au siège et ferma les yeux. C'était une grosse déception ; elle avait vraiment cru que Stefan les menait en bateau. A présent que son alibi était confirmé, elle était forcée de prendre au mot son histoire de disciple passé du côté obscur. Pour l'instant, c'était la piste la plus prometteuse qu'ils avaient, et elle avait décidé de la suivre jusqu'au bout.

Stefan avait affirmé que son élève avait quitté la maison précipitamment, en y laissant la plupart de ses affaires. C'était ce qu'ils allaient vérifier. Morrow, de son côté, recherchait son vrai nom d'après les informations que Stefan leur avait données. On n'avait effectivement retrouvé aucune trace de Victor Moore ; qu'il ait réussi à se procurer un passeport était un mystère absolu. *A supposer qu'il soit vraiment allé en Islande. Dieu seul sait ce qu'il a fait avec l'argent du Gardien.* Il était possible que Stefan leur ait menti, et qu'il connaisse le nom du meurtrier. Mais dans ce cas pourquoi était-il venu spontanément leur parler ? Il leur avait même proposé d'aider à réaliser un portrait-robot. Kelly avait l'intention de le diffuser en masse dès qu'il serait terminé, histoire de faire participer le grand public. Elle se refusait à penser que cela pouvait être une fausse piste, que le tueur pouvait être sans lien avec Stefan, et que toutes ces fadaises mythologiques puissent être une simple coïncidence. *Tôt ou tard, on va le coïncer*, se répétait-elle. Elle espérait seulement y arriver avant qu'il ne frappe de nouveau.

Vers midi, avant de partir, ils s'étaient arrêtés prendre un triple expresso à la cafétéria étudiante. Le campus était étrangement vide. Devant presque tous les dortoirs, des voitures étaient garées, coffres ouverts. Les étudiants sortaient des valises et des sacs de linge sale. Au loin, une jeune femme sanglait une guitare à la galerie de sa voiture.

— Ils décampent, avait dit Jake.

— On ne peut pas leur en vouloir, avait rétorqué Kelly en se massant les tempes.

Sa tête était endolorie par tous les morceaux de puzzles qui flottaient à l'intérieur, se heurtant l'un à l'autre sans jamais s'emboîter. Plus elle en apprenait sur cette affaire, moins elle comprenait. Et ce que Stefan avait dit à la fin de leur entretien lui avait glacé le sang.

— La manière dont les filles ont été tuées m'ap- porte la preuve finale. Il semble que mon apprenti se soit définitivement tourné vers les arts obscurs, et qu'il utilise une combinaison d'anciens rituels pour parvenir à son but.

— Quel but ? avait demandé Jake.

Stefan s'était recalé sur sa chaise, l'air mal à l'aise.

— Je n'en suis pas vraiment sûr. Mais la bouillie aux graines de jusquiame, l'Aigle de sang, la plume de corbeau dans l'estomac, les runes, tout cela est inspiré des anciens rituels nordiques. Une fête impor- tante de notre calendrier approche à toute vitesse : la fête des Morts. Cette année, elle commence le 13 octobre à minuit.

— Mais c'est ce soir ! coupa Kelly.

— Oui. C'est l'une de nos trois grandes fêtes annuelles, celle où l'on honore les esprits ancestraux et les pouvoirs de la fertilité, de la sagesse et de la mort.

— Ça n'a pas l'air trop mal, observa Jake.

— Vous ne comprenez pas. Cette période est celle où l'on sacrifiait des animaux à Odin. Les anciens croyaient que juste après cette fête la Chasse sauvage prenait son départ. Les routes et les champs n'appar- tenaient plus alors aux humains, mais aux fantômes et aux trolls.

— Charmant, marmonna Jake. Je préfère encore la Saint-Patrick.

— Je ne sais ce que Victor a en tête, mais je suis persuadé qu'il va tenter de le finaliser ce soir...

Kelly fut ramenée au présent par un nouveau cris- sement de pneus. D'évidence, une sieste était exclue. Elle glissa son gobelet dans un porte-boisson, attrapa son ordinateur portable sur la banquette arrière et l'ouvrit en soupirant.

— C'était quoi, cette histoire de Chasse sauvage ? dit Jake au bout d'un moment. Franchement, on se serait cru dans un mauvais film.

— Je sais.

Kelly fit rouler sa tête de gauche à droite deux ou trois fois, puis elle lança une recherche internet.

— Voilà, dit-elle. La Chasse sauvage.

Elle fronça les sourcils et lut en silence quelques instants.

— Alors ? demanda Jake en lui lançant un regard oblique.

— Regarde la route, s'il te plaît. Je te lis. « La croyance en la Chasse sauvage se retrouve à travers toute l'Europe du Nord. Dans la mythologie scan- dinave, les âmes des morts sont emportées par une tempête, à laquelle on a progressivement associé le passage d'Odin, dieu des Esprits désincarnés. La Chasse sauvage était réputée présager des malheurs tels que la peste, la mort ou la guerre. Certains affirment qu'elle correspond à Ragnarök, la fin du monde, qui semble se rapprocher à mesure que le soleil décroît et que l'obscurité grandit. »

— La vache, dit Jake. Moi qui trouvais l'Eglise catholique tordue... Et il y a des gens pour gober ça de nos jours !

— Parce que vouer un culte à un charpentier mort depuis deux mille ans, ce n'est pas bizarre ?

— Ne dis pas ça devant le père John. A ton avis, qu'est-ce qu'il cherche à faire, notre type ?

— Aucune idée.

Le téléphone de Kelly sonna.

— Jones, j'écoute.

Elle resta un long moment silencieuse, puis dit enfin :

— O.K., on va vérifier. Tiens-moi au courant s'il y a du nouveau.

— Quoi ? demanda Jake.

— Une piste possible. Morrow a trouvé trois affaires qui semblent coller. Des hommes libérés de l'hôpital de Bellevue ces dernières

années, et qui étaient mineurs au moment de leur incarcération. Passons d'abord là-bas pour essayer d'en savoir plus.

Jake secoua la tête.

— Je n'arrive pas à croire qu'on a un témoin qui connaît le tueur, qui a passé presque un an avec lui, et qui est incapable de nous donner son nom.

— Pas de souci, dit Kelly, on va le retrouver. On est tout près du but. Le temps lui est compté, et il va avoir du mal à enlever d'autres victimes sur le campus, maintenant que tout le monde s'en va.

Jake crispa les mâchoires d'un air sombre.

— A moins qu'il ne les ait déjà enlevées.

Morrow soupira en approchant de l'Algeco. Il n'avait qu'une envie : s'enfermer dans le bureau, ôter ses chaussures et piquer un petit roupillon. Hélas, Claire, la Lois Lane du coin, campait devant la porte. En l'apercevant, elle se leva et épousseta les fesses de son jean.

— Il paraît que Tiffany Agostanelli est morte, dit-elle.

Son front était plissé par des rides d'inquiétude, remarqua Morrow, et elle n'avait pas son calepin.

— Je ne peux rien confirmer, malheureusement. On va faire un communiqué officiel dans quelques heures.

Il essaya de passer devant elle, mais elle lui barra le chemin.

— Le journal ne va pas sortir cette semaine. Tout le monde s'en va. Les cours n'ont pas été officiellement annulés, mais il n'y a plus personne.

— Eh bien, profitez-en pour prendre des vacances bien méritées.

Morrow vida son gobelet de café, le quatrième ou le cinquième de la journée.

— Ce n'est pas Josh qui les a tuées, n'est-ce pas ? dit Claire. Vous avez d'autres suspects ?

Morrow réprima une pointe d'agacement. Il n'avait pas le temps pour ce genre de choses.

— Comme je l'ai dit à la conférence de presse, nous avons plusieurs pistes sérieuses. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail à...

— Vous croyez que je suis en sécurité ici ? Mes parents veulent que je rentre à la maison, mais je n'arrive pas à me décider... Je n'ai pas les moyens de me payer une année de fac supplémentaire.

Morrow la regarda mieux. Toute sa bravade avait disparu ; à présent, elle ressemblait à une petite fille effrayée. Une image de sa propre fille lui vint à l'esprit, et il s'efforça de contenir son impatience.

— Qu'en pensent vos parents ?

— Ils veulent que je rentre à n'importe quel prix.

Elle réfléchit un instant, puis dit :

— Que feriez-vous à ma place ?

— Je n'en ai aucune idée.

Morrow n'avait jamais eu l'occasion d'être dans ce genre de situation. Il avait suivi les cours du soir au City College ; quand il s'était fait agresser par un homme armé sur le chemin de l'université, il était retourné en cours dès le lendemain soir. Ces jeunes à qui tout était donné n'avaient pas la moindre idée de comment mener leur vie.

— Je crois que j'écouterai mes parents, dit-il enfin.

Elle se balançait d'un pied sur l'autre, visiblement gênée.

— Vous avez sans doute raison. Mais la direction n'a pas encore dit si elle allait rembourser les frais de scolarité ou donner les UV à tout le monde. Et il paraît que le président a complètement perdu la boule. Il n'est même pas sûr qu'il garde son poste. Ce qui veut dire que le doyen va le remplacer pendant un temps, et lui, il ne fera de cadeaux à...

Morrow se frotta l'arête du nez.

— Claire, je n'ai vraiment pas le temps de discuter de ça.

— Je pensais juste que...

— Eh bien, vous vous êtes trompée.

— Mais...

— Excusez-moi.

Morrow déverrouilla la porte du bureau et l'ouvrit en la tirant vers lui. Claire dut s'écarter pour l'éviter.

— Désolé, lança-t-il par-dessus son épaule en passant devant elle.

Juste avant de refermer la porte, il vit une terrible déception se peindre sur le visage de Claire. C'était comme s'il venait de matraquer un petit phoque.

¹ Note de l'éditeur : Lois Lane, épouse de Superman et journaliste au *Daily Planet*.

23.

Cela faisait presque une heure que Kelly et Jake attendaient d'être reçus par le directeur du centre de détention criminelle de Bellevue. Assis dans le couloir sur des chaises en plastique écaillé, ils buvaient du café tiède du distributeur automatique. Jake feuilletait impatiemment d'anciens numéros de *Maisons et Jardins*. Au bout d'un moment, Kelly sentit son téléphone vibrer contre sa ceinture, reconnut le code régional de Chicago et décrocha.

— Kelly ?

Elle ferma les yeux. Elle avait complètement oublié son appel à Brian pour qu'il l'aide à identifier l'étrange dessin. Avec tout ce qui s'était passé entre-temps, il lui semblait que des semaines s'étaient écoulées. A présent, son vieux copain avait peu de chances de leur apprendre quelque chose qu'ils ne savaient pas.

L'excitation de Brian était pourtant à son comble.

— C'est un sacré truc, Kelly. J'y ai passé quasiment toute la nuit, et je crois que ça y est. Tu veux tous les détails, ou juste le plus important ?

— Le plus important.

— O.K. Alors... Le dessin représente le loup Fenrir, un personnage de la mythologie nordique.

Kelly s'imaginait parfaitement Brian, assis à la table de la cuisine, froncer les sourcils en consultant le livre devant lui.

— A la fin du monde, Odin, le grand chef, est censé se faire zigouiller par Fenrir. Vidar, le fils d'Odin, dieu du Silence et de la Vengeance, va ensuite tuer Fenrir à mains nues pour venger papa.

L'attention de Kelly dérivait vers les particules de poussière qui flottaient dans un rayon de soleil au bout du couloir. De temps à autre, le murmure sourd des aliénés, qui constituait un bruit de fond permanent, était ponctué par un hurlement qui réussissait à percer l'isolation sonore.

— Attends, je ne t'ai pas dit le meilleur. Devine comment il va le faire ?

— Comment qui va faire quoi ?

— Comment Vidar va tuer Fenrir... Bon sang, Kelly, tu m'écoutes ou pas ? J'ai passé toute la nuit sur ce truc, tu m'avais dit que c'était important...

— Ça l'est, Brian. Excuse-moi. Moi non plus, je n'ai pas dormi depuis un moment.

Ce n'était pas la peine de lui dire qu'il avait fait une nuit blanche pour rien.

— Bon, je ne vais pas te faire languir. Il lui arrache la mâchoire et il lui déchire le visage en deux. Tu devrais voir l'illustration que j'ai trouvée, c'est carré- ment *gore*. Je vais te la faxer avec le reste.

Je l'ai déjà vue, merci. Mais Kelly dit simple- ment :

— Merci, Brian, je te dois une fière chandelle.

— Pas de problème. Invite-moi au restau la prochaine fois que tu passes en ville.

Alors qu'elle allait refermer son téléphone, elle entendit Brian prononcer son nom, et elle replaça le combiné sur son oreille.

— Oui ?

— J'ai oublié quelque chose. Ce n'est sans doute pas très important, mais Vidar a un jumeau.

— Ah bon ?

— Son frère s'appelle Vali. Leur père, c'est Odin, et leur maman, une géante du nom de Grid. Sacrée famille.

— Merci encore, Brian.

Jake leva les yeux d'un article sur le rempotage des hortensias.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Kelly rangea son téléphone dans sa poche.

— C'était un ami qui est prof d'iconographie. Il a fait des recherches sur Fenrir.

— On sait déjà tout ça, non ?

— Sauf un détail dont Stefan a omis de nous parler. Apparemment, Vidar a un frère jumeau.

— Et alors ? Ça veut dire que le tueur aussi a un jumeau ?

— Je ne sais pas. Ça peut être une piste.

Elle se pencha vers l'avant en grimaçant de douleur. Ses ballerines, pourtant plates et confortables, commen- çaient à lui

faire mal aux pieds, et un pincement douloureux s'était installé dans le bas de son dos. Elle mourait d'envie de prendre une douche. Une bonne douche, un peignoir moelleux, un lit avec des draps propres et une couette en plume d'oie... Et un steak. Un bon steak saignant avec de la purée à l'ail, des épinards à la crème et du Yorkshire pudding.

— Pourquoi tu souris ? demanda Jake avec humeur.

Il lança son magazine sur la petite table blanche qui les séparait.

— Ils ne pourraient pas s'abonner à *Sports Illustrated* ou à *Newsweek* ?

— Ils se les feraient piquer.

La porte du bureau s'ouvrit brusquement, laissant paraître un homme de petite taille à l'air effacé, vêtu d'un costume qui ne lui allait pas. Il les dévisagea en plissant les yeux.

— Si vous voulez bien me suivre...

Il s'écarta pour les laisser entrer dans son bureau. Celui-ci, aussi stérile qu'une chambre d'hôpital, contenait seulement un grand bureau et une étagère. Un ordinateur énorme et désuet occupait une partie du bureau ; le reste était couvert par des piles de papiers bien nettes. Les branches d'une fausse plante se tendaient vainement vers l'unique fenêtre, petite et haute. Une ancienne chambre de patient, pensa Kelly. L'angoisse et la dépression flottaient encore dans l'air. Sur l'une des deux chaises vertes derrière le bureau était assis un homme grand et mince. Kelly lui tendit la main quand il fit mine de se lever.

— Kelly Jones, agent spécial du FBI. Merci d'avoir accepté de nous recevoir à l'improviste.

Les yeux de l'homme étaient exactement du même gris que son costume, et il la regarda comme si elle venait de dire quelque chose de très désagréable.

— Henry Dunham, conseiller légal interne. Je crains que vous ne perdiez votre temps ici.

Kelly prit place dans le fauteuil face au bureau ; Jake resta debout derrière elle.

— J'espère que non, dit-elle cordialement. Il me semble que notre demande n'a rien d'extraordinaire.

Le plus petit homme ferma la porte et vint s'asseoir en traînant les pieds. Il mit de l'ordre dans un tas de papiers avant de se présenter.

— Je suis le Dr Theodore Parsons. Malheureusement, M. Dunham a raison. Le secret médical nous interdit de communiquer les noms de nos anciens patients.

— Je comprends. Nous ne vous demandons pas toute la liste de vos patients, seulement ceux qui ont été libérés au cours des deux dernières années.

Le docteur s'éclaircit la gorge.

— Nous aimerions, bien sûr, vous aider à arrêter le responsable de ces crimes atroces. Mais j'en ai parlé à l'ordre des psychiatres, et je crains de ne pouvoir vous communiquer ces noms. En outre, l'idée qu'un ancien patient se remette à tuer est absurde. Nous ne les libérons que s'il est certain qu'ils ne représentent plus un danger pour la société.

Voilà ce qui leur fait peur. Si l'on apprenait qu'ils avaient remis un tueur en série dans la nature, les répercussions seraient accablantes. Bellevue avait déjà essuyé de vives attaques ces derniers temps; cette affaire pouvait être la goutte d'eau qui ferait déborder le vase.

— Il me semble que l'identité de vos patients peut être rendue publique dès lors qu'ils ont été condamnés pour des crimes violents...

— C'est une interprétation inexacte.

— Nous pouvons demander une injonction.

— Nous nous y opposerons par tous les moyens, dit calmement Dunham.

Kelly regarda les deux bureaucrates l'un après l'autre. Elle se heurtait à un mur qu'elle savait infranchissable. L'hôpital pouvait faire obstacle à leur injonction pendant des semaines, voire des mois. Elle n'avait pas le temps d'attendre. Elle se leva abruptement.

— Merci de nous avoir reçus.

Jake lui emboîta le pas.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? demanda-t-il dès qu'ils furent hors de portée de voix.

— Ils n'allaient pas changer d'avis.

— Tu aurais au moins pu insister un peu ! Je ne te croyais pas du genre à te décourager si vite.

— Je ne me décourage pas, je cherche un raccourci.

Devant l'entrée des urgences, une infirmière adossée au mur en

brique tirait profondément sur une cigarette sans filtre. C'était une femme de forte carrure, dans la quarantaine, en blouse chirurgicale et en tennis roses, les cheveux tressés et plaqués contre son crâne. « Celia », indiquait le badge sur sa poitrine. Kelly s'approcha et lui montra son propre badge.

— Bonjour, je suis du FBI. Je peux vous poser quelques questions ?

La femme la dévisagea à travers une bouffée de fumée.

— J'suis en pause.

— Ça ne prendra qu'une minute.

L'infirmière écrasa sa cigarette sous son talon.

— On n'est pas censés vous parler.

— S'il vous plaît, dit Kelly. C'est important. La femme contempla un instant leurs vêtements froissés et leurs cheveux ébouriffés, puis se retourna vers les portes. Ne voyant personne venir, elle leur fit signe de la suivre. Près d'une grande benne à ordures bleue, hors de vue de l'entrée, elle se planta devant eux et croisa les bras.

— Vous voulez savoir quoi, au juste ?

L'accent traînant du Sud arrondissait les angles de son parler rugueux.

— Nous avons besoin d'informations sur les patients libérés ces dernières années.

Celia s'ébroua.

— Z'avez quelques heures devant vous ? Ça tourne plus vite qu'au Hilton ici. Z'auraient jamais dû les laisser sortir, aucun d'entre eux, vous m'entendez ? Ces je-sais-tout dans les bureaux font comme s'ils étaient guéris, mais tout le monde sait pertinemment qu'il y a plus d'argent, c'est tout. Les réductions de budget, vous connaissez ? Faut que je paie ma Sécu de ma poche, maintenant. Vous le croyez, ça ? Une infirmière qui doit payer pour se faire soigner ?

Kelly luttait pour contenir son impatience. A tout moment, quelqu'un pouvait les apercevoir et alerter la direction.

— Il n'y en a aucun qui vous ait frappé comme étant particulièrement dangereux ?

Celia se mit à rire.

— Ils m'ont tous frappée ! En quinze ans, j'ai perdu trois dents et j'ai eu deux fois le nez cassé. Mais, vous savez, les plus dangereux,

c'est les calmes. Ils restent assis toute la journée, tout sages, à faire des dessins, à jouer aux échecs, puis un jour ils vous sautent dessus par–derrière et ils essaient de vous étrangler.

— Vous n'avez pas connu un type qui lisait beau– coup ? demanda Jake. Du genre à parler sans arrêt de dieux comme Odin ou Vidar ?

Celia l'examina des pieds à la tête comme si elle venait de s'apercevoir de sa présence.

— Oh, mais il est mignon. Vous êtes ensemble, tous les deux ?

Kelly répondit par un vigoureux non de la tête.

— Dommage. Z'auriez fait de beaux bébés. J'parie que vous parlez du Viking.

— Le Viking ? dirent Kelly et Jake d'une seule voix.

— Ouais. Malin comme un singe, celui–là. Assez malin pour sortir d'ici grâce à la tchatte. Toujours à parler de ci et de ça, de la fin du monde, de géants, de serpents. Un tas de conneries, quoi. Moi, j'lui ai dit qu'il ferait mieux d'prier le Seigneur Jésus– Christ...

— Pourquoi avait–il été condamné ? coupa Kelly.

L'infirmière fronça les sourcils.

— Ça faisait un bail qu'il était là. Il y était déjà quand j'suis arrivée. J'ai entendu dire qu'il avait tué ses grands–parents. Ils avaient eu la bonté de les recueillir, lui et son frère, quand les parents sont morts, et puis un jour le Viking les a tués tous les deux. Les a bien charcutés à ce qu'y paraît. J'leur ai dit, c'est pas parce qu'il est calme qu'il est pas dangereux, mais on m'a pas écoutée...

— Il avait un frère ?

— Qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Avec les mêmes lunettes bizarres, pour un peu on les aurait confondus. Il venait tous les mois avec des fleurs et des livres, il restait une heure ou deux, c'est–à–dire plus longtemps que la plupart des visiteurs. Les gens prennent pas les choses d'la même manière, vous savez.

Elle se pencha vers eux d'un air de conspiratrice.

— Paraît que quand ils étaient petits leur papa a perdu son travail, et qu'il s'est tué en mettant le feu à la maison. Y a qu'eux deux qui s'en sont sortis. Un a fini normal, l'autre en taule ici.

Elle indiqua d'un pouce potelé le bâtiment en brique.

— On sait jamais, hein ?

— Comment s'appelaient-ils ?

— Voyons voir.

Celia bascula son poids sur ses talons et regarda le ciel.

— On l'appelait juste le Viking. Son vrai nom... il me semble que c'était Paul. Ouais, Paul. Et son frère, Peter.

— Et le nom de famille ? demanda Jake avec impatience.

— Oh, ben je m'en souviens plus. Ça fait quelques années qu'il est sorti. Vous savez combien j'ai de patients ? J'ai pas le temps de souffler avec tous ces cinglés à m'occuper...

— Vous êtes absolument certaine de ne pas vous en souvenir ? demanda Kelly.

L'infirmière secoua lentement la tête.

— Rien du tout. Et j'sais pas où il est allé. La vérité, c'est que j'ai plus pensé à lui depuis un bout de temps. Marrant, je pensais pas l'oublier. L'est parti en ronchonnant, disait qu'il allait faire payer ceux qu'avaient tué son papa. Faut toujours qu'ils rejettent la faute sur d'autres...

Celia poussa un gros soupir.

— Ma cousine Esther, c'est la même histoire. Toujours à râler contre son bonhomme. Ma fille, que j'lui ai dit, tu vas t'attraper un ulcère, c'est tout ce que...

— Et la date de sa libération ? interrompit Jake. Vous vous en souvenez ?

— C'était vers Noël. Je m'en souviens parce qu'il m'a offert un de ses bouquins. J'y ai rien compris. Que des poèmes sans queue ni tête. J'ai lu trois pages puis j'ai laissé tomber. Moi, j'aime bien les policiers...

Kelly sortit deux photos de sa chemise cartonnée.

— Reconnaissez-vous l'un de ces deux hommes ?

Celia examina les agrandissements des portraits du Pr Birnbaum et de Stefan.

— Des photos de permis, hein ? Elles sont mieux que la mienne, j'ai les yeux presque fermés. Non, j'ai jamais vu ces messieurs.

— Ils n'ont jamais rendu visite au Viking ? demanda Kelly.

— Pas de mon temps.

— Entendu, dit Kelly en rangeant les photos.

Celia lissa sa blouse à deux mains et hocha la tête.

— Vous avez eu c'que vous cherchiez ?

— Oui, merci beaucoup, Celia, dit Kelly en lui serrant la main avec un sourire.

— Vaut mieux que j'y retourne. Ma pause est finie depuis dix minutes.

Les portes des urgences se refermèrent en silence derrière elle.

— Quinze ans, et elle ne se rappelle même pas son nom de famille.

— Ça n'a pas d'importance. Morrow devrait pouvoir le retrouver.

Kelly s'éloigna à grandes foulées vers la voiture en ouvrant déjà son téléphone portable.

— Joli raccourci, au fait. Je ne t'en croyais pas capable.

Kelly tenta de prendre un air nonchalant. Ce qu'elle venait de faire la gênait, mais s'ils attendaient que les rouages de la bureaucratie se mettent en marche, une autre fille risquait de mourir.

— Parfois, dit-elle, on n'a pas le choix.

— Exactement. Ravi que tu te ranges à mon point de vue. On va toujours chez le Gardien des mabouls ?

— Plus que jamais.

Kelly peinait à contenir son euphorie. Elle adorait le moment où toutes les pièces du puzzle se mettaient en place, où l'on se sentait emporté par l'élan de la résolution. Elle se tourna vers Jake.

— Je prends le volant, ou tu conduis ?

Il entendait les voix se rapprocher, mais elles ne l'encerclaient pas encore. C'était un bourdonnement diffus, comme celui d'un moustique dans l'obscurité. La télévision dans la pièce adjacente émettait un babil réconfortant ; depuis quelque temps, il la laissait allumée jour et nuit. Il aimait les voix et la musique qui se succédaient sans relâche. Cela faisait des années qu'il n'avait pas pu choisir lui-même les chaînes. A présent, il zappait de l'une à l'autre dès qu'il passait dans la pièce : 104, 105, 106... C'était difficile de croire qu'il en existait autant. Il adorait les *jingles* publicitaires, qu'il fredonnait en travaillant. « Avec les soldeurs de literie, dormez sur vos deux oreilles ! »

— On devrait faire un voyage, quand tout sera terminé, lança-t-il en direction de la porte de la cave entrouverte. On n'a jamais vraiment voyagé, tous les deux. J'aimerais bien voir le Grand Canyon.

Il balaya du regard la cuisine, avec son évier en Inox, son grand frigo blanc, sa cuisinière à gaz. La maison était très belle et bien plus grande qu'il ne l'avait imaginé. Après vingt ans passés dans une seule pièce, elle lui paraissait immense.

— On y est presque, dit-il en finissant d'astiquer le canon du pistolet.

La découverte de l'arme, dans un carton au grenier, avait été un vrai coup de chance. En général, il considérait les armes à feu comme imprécises et peu élégantes, mais le couteau ne devait servir que pour les sacrifices.

— Tout va être résolu, tu vas voir.

Il hocha la tête en direction de la porte, enfila son manteau et cala un paquet entouré de tissu sous son bras. Le cimetière n'était pas loin. Situé sur une colline qui surplombait la ville, il convenait parfaitement à la cérémonie de l'útisetá, censée se dérouler sur un tertre funéraire. Cela faisait un certain temps qu'il n'était plus entré en communication avec son animal fétiche ; il avait hâte de le revoir. En outre, la prudence imposait de lui demander sa protection. Vu les forces qui l'encerclaient et le peu de temps qui lui restait, il allait avoir besoin de toute l'aide possible.

Il erra entre les pierres tombales en marbre effrité. Il se trouvait dans la partie la plus ancienne du cimetière, datant du début du XIX^e siècle. Ces derniers mois, il avait passé des heures à examiner les noms inscrits sur les obélisques, à regarder entre les barreaux des caveaux, à s'émerveiller des anges délicatement sculptés. Pour sa part, quand son heure viendrait, il voulait qu'on mette son corps à la mer dans une petite barque. Peut-être que Peter accepterait de s'en occuper...

L'ancien rituel de l'útisetá — littéralement « assis dehors » en islandais — était semblable aux quêtes de vision amérindiennes. Il s'agissait d'atteindre un état de transe pour entrer en communication avec son fétiche, le gardien personnel qui vous suivait tout au long de votre vie. Il baissa la tête, se faufila sous des branches basses et retrouva l'endroit où il avait passé des heures si fructueuses. C'était une petite clairière entourée de sapins dont les branches frôlaient presque le sol. Il étendit sa couverture sur un moelleux tapis d'épines ; plus on était à l'aise, plus on entrait

facilement en transe. Avant de s'asseoir, il sanctifia les lieux et chassa les mauvais esprits en traçant rapidement le signe du marteau aux quatre points cardinaux. Puis il s'installa sur la couverture, face au nord, et sortit une Thermos et un verre de son sac à dos. Avec précaution, il dévissa le capuchon de la Thermos et versa une petite quantité de liquide rouge dans le verre. Il plissa le nez ; cela commençait à tourner, il lui faudrait bientôt refaire des réserves. Il posa le verre près de sa main droite, ferma les yeux, et entra dans un état méditatif.

Des minutes passèrent, ou peut-être des heures. Lentement, il sentit sa conscience s'altérer et rejoindre quelque chose de plus vaste que tout ce qu'il avait jamais connu. Il savoura cette sensation, et le senti- ment de pouvoir qu'elle lui procurait.

Quand il sentit la force ruisseler dans ses veines, il récita la formule invocatoire pour appeler son animal à lui. *Viens à moi, fétiche sacré. Vole vers moi, que je connaisse ta force, que ta sagesse me fasse grandir.*

Sans ouvrir les yeux, il prit le verre et le leva vers les cieux en récitant une litanie en l'honneur de son fétiche et de tout ce qu'il avait fait pour lui dans le passé. *Salut à toi, fétiche sacré, tu es mon bouclier, tu es ma force, tu es mon ami véritable.* Puis il porta le verre à ses lèvres et but la moitié du liquide d'un trait, frémissant à cause du goût du sang tourné. Il versa l'autre moitié sur le sol devant le bord nord de la couverture et, d'une voix de plus en plus forte, de plus en plus insistante, chantonna la dernière phrase de l'invocation. *Viens à moi, fétiche, viens !*

Il entendit un battement d'ailes, et ouvrit les yeux. Un corbeau était perché sur une branche à sa gauche. L'oiseau pencha la tête et le regarda avec intérêt.

— Salut à toi, dit-il en inclinant la tête avec respect. Merci d'avoir répondu à mon appel.

Morrow raccrocha avec une énergie recouvrée. Grâce à un copain qui travaillait à la correction- nelle, il avait obtenu le nom de famille du suspect et une copie de son dossier. On approchait du but, il le sentait.

— Les amis, annonça-t-il, on a une nouvelle piste. La moitié d'entre vous va continuer les recherches en cours ; si jamais on fait fausse route, je veux qu'on puisse se rabattre sur d'autres suspects. Puisque je ne connais pas encore vos noms, cette moitié de la pièce

— il fit un grand geste du bras — va poursuivre ce qu'elle faisait.

Il brandit le dossier qu'il tenait dans l'autre main.

— Les autres, vous allez rassembler toutes les infos possibles sur un dénommé Paul Nielsen.

— On recherche quelque chose en particulier ? demanda une jeune femme dans un coin.

Morrow regarda l'assistance avec lassitude. Il avait renvoyé la cellule de libération d'otages à New York, et tous les agents qui avaient un peu d'ancienneté étaient partis se reposer quelques heures au motel. Du coup, il se retrouvait avec une dizaine de jeunes.

— On cherche toute personne susceptible de l'aider. On cherche des adresses, des numéros de téléphone, des endroits où il a vécu et où il pourrait se réfugier. Commencez par les gens qui l'ont connu, les membres de sa famille. Il semble avoir un frère jumeau du nom de Peter, il faut le retrouver en priorité. Vérifiez aussi les détenus libérés de Bellevue à la même époque, en particulier ces deux hommes.

Il fouilla parmi les papiers sur le bureau et en sortit deux autres dossiers.

— Et vous, là, trouvez-moi sa photo de toute urgence. Il a peut-être fait un voyage en Islande l'année dernière; vérifiez si le département de la sécurité n'a pas des photos de passeport, notamment sous le nom de Moore.

Adams hocha la tête. Moins d'une minute plus tard, les dossiers avaient été répartis entre les agents, et l'équipe était au travail. Le ventre de Morrow émit un grognement caractéristique. Il tendit le doigt vers un agent installé tout près de lui.

— Vous, là... excusez-moi, quel est votre nom ?

— Han, monsieur.

— O.K. Agent Han, je vous charge de la mission la plus importante d'entre toutes. Il y a un Deli's à droite en sortant. On va avoir besoin d'un gros tas de sandwiches, du café pour tout le monde, des chips, et ainsi de suite.

Morrow lui lança sa carte de crédit.

— C'est le Bureau qui rince. Si cette piste aboutit, je vous promets un petit déjeuner au lit demain matin... ou tout au moins une grasse matinée. Des questions ?

Aucune main ne se leva.

— Bon, eh bien, au boulot.

Morrow se rassit et se pencha vers l'écran d'ordinateur devant lui.

Quelques minutes plus tard, on frappa à la porte. Morrow leva les yeux. Un petit homme avec des cheveux blonds épars et un gros attaché-case passa la tête dans la pièce.

— Agent Morrow ?

— C'est moi.

— Je suis l'agent Barnes. Le portraitiste.

— Ah, c'est vrai.

Morrow repoussa sa chaise et se leva lourdement. Il avait complètement oublié le phénomène dans la pièce d'à côté.

— Suivez-moi.

Il frappa, ouvrit, passa la tête par la porte entrebâillée, puis entra pour vérifier qu'il ne se trompait pas. La pièce était vide.

Morrow fronça les sourcils.

— Il a dû en avoir assez d'attendre.

— A vrai dire, dit le portraitiste en se frottant l'oreille, j'espérais repartir avant l'heure de pointe...

— Pigé. Je vais essayer de le retrouver. On vient de commander à manger, ça vous dirait de grignoter quelque chose en attendant ?

L'air contrarié, l'artiste s'installa à un bureau au fond de la salle. Morrow sortit de la pièce et ferma la porte tout en composant le numéro de Jones.

Claire raccrocha le téléphone. Ses parents n'étaient pas ravis de sa décision. A vrai dire, son père avait même menacé de descendre du Vermont en voiture pour l'évacuer de force, mais elle avait tenu bon. On était en plein cœur de l'événement le plus important de toute l'histoire du campus, et pour quelqu'un qui, comme Claire, ambitionnait de devenir reporter pour le *New York Times* il était hors de question de rater ça. Elle commença à défaire son sac de voyage. Ses deux colocataires étaient déjà partis : Mary avait trouvé une place dans un avion pour l'Arizona, et Sean avait pris le train pour Philadelphie ce matin. En partant, Mary l'avait serrée fort dans ses bras.

— Ne fais pas de folies, ma vieille, avait-elle chuchoté. Et ne mange pas *tous* les brownies que j'ai laissés au congélo.

Sans eux, la maison paraissait immense. Ils avaient eu la chance de décrocher l'une des meilleures locations du quartier, une grosse bâtisse victorienne construite au début du XIX^e siècle pour loger le premier président de l'université. La chambre de Claire était trois fois plus grande que celle qu'elle partageait avec sa sœur dans la maison de ses parents. Elle se laissa tomber sur le canapé-futon qui occupait un coin du salon. Elle avait récupéré la plupart des meubles l'année passée, à l'époque où les diplômés qui quittaient l'école mettaient tout sur le trottoir. Le futon, c'était son préféré. Il était couvert d'un doux velours bordeaux et ne comptait qu'une seule tache récalcitrante.

Claire feuilleta son calepin. Son dernier article sur les meurtres était passé vendredi dans le *Cardinal*. Elle avait envisagé de publier un numéro spécial d'une seule page sur l'enlèvement et la mort de Tiffany, mais le seul membre de la rédaction resté sur le campus, c'était Brad, le photographe, un type bizarre avec qui elle n'avait pas envie de passer trop de temps.

Dehors, un silence lugubre régnait. Elle laissa tomber son calepin et alla regarder par la fenêtre. Normalement, à cette heure-ci, des hordes d'étudiants passaient dans la rue, se rendant en cours ou à la cafétéria. A présent, il n'y avait qu'un garçon entièrement vêtu de noir, un sac de voyage en bandoulière, une casquette enfoncée sur ses oreilles. Au coin de la rue, il héla un taxi et disparut. Un camion CNN passa ensuite, sa parabole repliée contre le toit. Claire n'avait

pas assez d'informations sur le dernier meurtre pour pouvoir rivaliser avec ces journalistes. Ce qu'il lui fallait, c'était une exclusivité — une info à laquelle personne d'autre n'avait accès.

Dans la cuisine, elle ouvrit le frigo, en sortit la bouteille de lait marquée « Claire » et remplit un bol de céréales. Après tout, elle était sur son terrain, ici ; elle en savait deux fois plus long sur l'affaire que tous les envoyés spéciaux venus de loin.

Son bol de céréales en main, elle ouvrit la porte de l'escalier qui menait à la cave et contempla l'obscurité d'un air songeur. En bas, contre le mur du fond, presque entièrement dissimulée par des rayons de vieux livres, il y avait une petite porte. Elle avait failli en parler au FBI, mais Sean, qui craignait qu'on ne découvre ses semis de cannabis, l'avait suppliée de n'en rien faire. Claire, pour sa part, n'y était jamais descendue ; ces tunnels lui avaient toujours inspiré de la répugnance, même avant la découverte des filles. Pour l'instant, aucun membre de la presse n'avait pu photographier les sites où avaient été retrouvés les premiers corps. Tandis qu'elle, Claire, se trouvait à quelques mètres de ce qui était sans doute le seul accès aux tunnels encore ouvert. *Accorde-t-on des Pulitzer aux étudiants ?* se demanda-t-elle.

— Attention ! lança Kelly. J'ai promis à Stefan qu'il ne verrait aucune trace de notre passage.

Elle regarda la haute pile de livres que Jake avait failli renverser. Installée à un bureau au centre de la bibliothèque du Gardien des traditions, elle examinait ses papiers personnels. La plupart étaient incompréhensibles : essais sur d'anciens rituels, notes sur des cérémonies récemment célébrées. Avec beaucoup de réticence, Stefan les avait autorisés à fouiller sa maison à la recherche d'indices sur le tueur. C'était une immense bâtisse en grès brun sur l'Upper East Side, à Manhattan, comportant huit chambres réparties sur quatre niveaux.

— Comment peut-il se payer une baraque pareille ? demanda Jake en contemplant le parquet ciré, le lustre en cristal et la cheminée en marbre.

— Il est dixième dans l'ordre de succession au trône du Danemark. Un aristocrate, quoi. Il est arrivé aux Etats-Unis dans les années 1980 ; à cette époque, c'était un pilier de la haute société, un play-boy qui donnait généreusement aux organisations caritatives. Puis, tout à coup, il y a dix ans, il a disparu de la vie publique. Après ça, on ne le retrouve que sur des sites néopaiens. Il semble

très respecté dans ce milieu.

— Ce milieu de mabouls, ouais. M'étonne pas. Les gosses de riches se font toujours embrigader dans des sectes bizarres.

Ils œuvrèrent en silence pendant une heure. Kelly ne put s'empêcher de consulter régulièrement sa montre. 16 h 30, 16 h 45, 17 heures. Elle était prête à tomber d'épuisement. De temps en temps, ses paupières se fermaient d'elles-mêmes, et elle avait l'impression que sa tête était un ballon d'hélium relié à son corps par un mince fil, qui risquait de se décrocher et de s'envoler à tout moment.

— On perd notre temps ici, dit enfin Jake. Tu veux aller revoir la chambre de Paul, ou bien on arrête les frais ?

Kelly hésita. La chambre du suspect ne contenait qu'un matelas nu sur un sommier, quelques robes pendues à des cintres et une petite table de nuit. En outre, au cas où Stefan aurait raison quant aux projets du meurtrier, elle voulait être de retour au campus avant la nuit tombée — soit dans moins d'une heure et demie.

— On refait un tour rapide et on s'en va.

Ils remontèrent au quatrième pour commencer par le haut de la maison. Les tendances ascétiques de Stefan se retrouvaient dans la décoration. Les murs des couloirs étaient complètement nus, et il n'y avait que quelques meubles dans chaque pièce. Les portes des chambres étaient presque toutes fermées; une rapide inspection avait révélé des lits et des chaises recouverts de draps blancs. Il devait y avoir un certain temps que le Gardien n'avait plus eu d'invités.

Avec ses deux lucarnes, la petite chambre sous les toits était encore inondée d'une lumière de fin d'après-midi. Kelly balaya la pièce du regard, certaine d'avoir raté quelque chose. Elle souleva un coin du matelas, déplaça les cintres dans la penderie, regarda sous le lit. Jake l'observait depuis la porte.

— Satisfaite ? demanda-t-il. On peut s'en aller, maintenant ?

En traversant la pièce, Kelly marcha sur une lame qui grinçait. Elle se figea sur place, se balança d'un pied sur l'autre, puis s'agenouilla et tenta de décrocher la lame.

— Elle bouge.

— Tiens.

Jake détacha un canif de sa ceinture et le lui tendit. Il s'accroupit près d'elle pendant qu'elle soulevait la planche centimètre par

centimètre en se servant du canif comme levier.

— Je me demande ce que dirait le Gardien des foutaises, s'il savait que tu arrachais son parquet, dit-il avec amusement.

— Si tu cessais de parler et que tu me donnais un coup de main ?

Il attrapa une extrémité de la lame, Kelly l'autre, et ensemble ils tirèrent de toutes leurs forces. La pièce de bois se détacha dans un grincement, révélant une dalle tachetée de poussière.

— Il n'y a rien du tout, dit Jake d'une voix profondément déçue.

— Attends.

Kelly plongea sa main droite dans l'espace entre le parquet et la dalle, et, à tâtons, explora le dessous des lames adjacentes. Ses doigts frôlèrent quelque chose.

— C'est un supermoyen d'attraper un hantavirus, dit Jake. Tu auras intérêt à te laver les mains. Je connais un type qui...

Sa voix s'érailla tandis qu'elle sortait triomphalement un morceau de papier de la cavité.

C'était une photo. Kelly la retourna. On y voyait Stefan, le bras passé autour des épaules d'un autre homme. Le visage du Gardien était presque entièrement couvert par une rune dessinée à l'encre noire. Mais c'était l'autre homme qui coupait le souffle à Kelly.

— Nom de Dieu ! s'exclama Jake.

Kelly ne put que hocher la tête, muette. Depuis la surface brillante de la photo, le visage du père John les contemplait.

Morrow sursauta sur sa chaise. Il s'était endormi. La pièce était plongée dans l'obscurité. Il se leva d'un coup et se cogna le pied contre quelque chose de dur. Sa main rencontra le bord arrondi d'une table de travail. *L'Algeco. Je suis dans l'Algeco.* Il se frotta le visage à deux mains, puis chercha à tâtons l'interrupteur de la lampe. Il alluma la lumière et consulta sa montre. 18 heures. Il dormait depuis plus d'une heure. Il s'était assis un instant pour parcourir un dossier en attendant que Jones le rappelle, et il s'était endormi comme une masse.

Il se laissa retomber sur la chaise et prit son téléphone. Pas de message. Où étaient-ils, bon sang ? Cela faisait toute une journée qu'ils étaient en vadrouille, et depuis leur départ de la clinique Bellevue ils n'avaient pas donné signe de vie. Il rappela Kelly, tomba sur sa boîte vocale et lui laissa un énième message. Il

regrettait amèrement de ne pas avoir pris le numéro de Riley. Ce silence ne lui plaisait guère ; cela ne ressemblait pas à Jones. Et s'ils s'étaient trouvés nez à nez avec le meurtrier ? En attendant, le témoin oculaire s'était évaporé et le Pr Birnbaum ne répondait pas au téléphone. Il devait y avoir un portraitiste extrêmement grognon dans le bâtiment voisin.

Morrow but une gorgée d'eau dans le gobelet sur sa table ; elle avait un goût de chlore affreux. Il envisagea d'envoyer un des agents fraîchement arrivés voir si Jones et Riley n'avaient pas eu un pépin. Mais ils avaient sans doute déjà quitté la maison ; ils pouvaient être sur une piste complètement différente. Il tapota nerveusement du pied en réfléchissant.

Un coup résonna à la porte. Il poussa un soupir de soulagement. Ils étaient revenus. Le téléphone de Kelly devait être à plat, ou alors elle n'avait pas trouvé de réseau.

— C'est ouvert ! lança-t-il.

Pas de réponse. Repoussant la table à deux mains, il se leva péniblement.

— Quoi, c'est fermé à clé ? C'est bon, j'arrive...

Un souffle d'air froid s'engouffra dans la pièce quand il ouvrit la porte. La silhouette de l'homme se détacha à contre-jour sur la lumière blafarde du parking. Morrow porta la main à son arme, et s'aperçut qu'il l'avait laissée sur la table.

— Vous ! articula-t-il, bouche bée.

Le bruit du silencieux fut à peine plus fort que celui d'une bulle de chewing-gum qui éclate. Morrow tomba à la renverse en battant des bras. La balle avait percé sa gorge et tranché ses cordes vocales. Tout en s'étouffant, il vit apparaître des images de sa femme et de sa fille... puis elles s'estompèrent. Ses bras remuaient frénétiquement à ses côtés, luttant contre l'obscurité qui l'entourait. *Merde*, pensa-t-il tandis que tout devenait flou et que le rugissement dans ses oreilles laissait place au silence. *Je n'arrive pas à croire que je suis en train de mourir dans une foutue caravane.*

25.

Claire prit une profonde inspiration et vérifia une dernière fois son matériel. Lampe de poche, appareil photo (celui de Sean, qui avait une meilleure résolution et un flash), sac à dos contenant de l'eau, des en-cas et des piles de rechange. Elle avait un compas (il appartenait aussi à Sean, qui avait suivi un stage de guide nature) et une bombe antiagression au poivre accrochés à sa ceinture, ainsi qu'une carte du campus dans sa poche arrière. Elle était aussi prête que possible.

Il lui avait fallu une bonne partie de l'après-midi pour dégager la porte. Elle avait entassé les livres dans des cartons, jeté les vieilles lampes à la poubelle et déplacé l'étagère sur le côté en s'étouffant sur la poussière. A présent, elle était figée, la main sur le verrou. Après tout, rien ne l'obligeait à faire cela. Difficile de ne pas croire qu'elle commettait une terrible erreur. Trois filles étaient mortes, dont deux dans les tunnels. Il y avait peu de risques, après les passages répétés de la police et du FBI, pour que le tueur rôde encore là-dessous, mais ce n'était pas exclu. Puis des agents montaient peut-être la garde, qui l'arrêteraient parce qu'elle était entrée sans autorisation. Cela valait-il vraiment le coup, pour quelques photos floues des scènes de crime ?

S'imaginant son nom en corps 12 italique dans le *New York Times*, elle décida que oui. Elle tira le verrou, s'appuya de tout son poids contre la porte, et réussit à l'ouvrir à moitié. Le dessous de la porte racla le sol, dessinant un arc de cercle dans la poussière. Elle alluma la lampe de poche et pénétra dans le souterrain.

— Je n'arrive pas à croire que j'aie oublié mon chargeur pour la voiture, dit Kelly en regardant son téléphone.

— Moi non plus. Ça ne te ressemble vraiment pas, dit Jake avec un sourire narquois.

Puis il ajouta plus gentiment :

— Tu veux l'appeler avec mon téléphone ?

— Non, merci. Le plus important, c'est d'arriver.

— Je peux difficilement conduire plus vite, tu es d'accord ?

Il lui lança un petit sourire.

— Détends-toi, Kelly. Le centre de commandement a envoyé deux unités pour surveiller la maison. Le prêtre et son frère sont cernés.

— Je sais, mais ça me rassurerait de parler à Morrow. Personne n'a l'air de savoir où il est.

— Tu le connais. Il a dû aller se ravitailler d'urgence en donuts.

— Possible.

Kelly tapota du bout du doigt contre la vitre.

— Il me faut absolument ce mandat.

— Et ton ami juge ?

Kelly secoua la tête d'un air pessimiste.

— Deux mandats en deux jours, ça fait beaucoup, surtout quand le second concerne le domicile d'un prêtre. En plus, Stefan a disparu avant de faire le portrait-robot. Et pour que la photo soit recevable, il nous aurait fallu son accord écrit pour perquisitionner son domicile.

Elle se mordit nerveusement la lèvre inférieure.

— Et alors ? Tu commences à penser qu'il est impliqué ?

— Je ne sais plus quoi penser. Je regrette de ne pas l'avoir fait surveiller de plus près. Même si son alibi a été confirmé, il peut quand même être complice.

— Oui, mais sur le moment tu ne savais même pas si on était sur la bonne voie, dit Jake. Tu as fait pour le mieux, étant donné les circonstances.

Il réfléchit un instant.

— Et Celia ?

— Impossible de répéter ce qu'elle nous a dit à un juge, répondit Kelly. Théoriquement, ces infos sont protégées par le secret médical. Si on s'appuie sur ça pour arrêter le meurtrier, ça ne passera jamais. Pour l'instant, tout ce qu'on a, c'est le témoignage de Stefan, qui a disparu.

— Alors que faire ?

Kelly regarda l'aiguille sur le tableau de bord vaciller entre cent trente et cent quarante tandis que Jake louvoyait entre les voitures plus lentes.

— Attendre, dit-elle.

Elle se frotta les yeux. La fatigue physique se répercutait sur son mental. Chaque mot qu'elle prononçait lui demandait un effort immense.

— On surveille la maison, on fait suivre toutes les personnes qui en sortent. Et on continue à chercher quelque chose qui nous permette d'y entrer.

— Ça me revient, dit Jake. Voici ce que je n'aimais pas, au Bureau. On connaît l'identité du tueur, on sait où il est, et on ne peut pas l'arrêter avant qu'une bande de types en costard nous donnent le feu vert. Quelle farce !

En son for intérieur, Kelly pensait la même chose. Elle regarda par la fenêtre, la zone industrielle de New Haven défilait à toute vitesse. Dans vingt minutes, ils seraient arrivés.

— Tu crois que le prêtre est au courant ?

— Si tu veux dire par là qu'il est impliqué, ça m'étonnerait. Cela fait trop longtemps qu'il est à l'université. Son frère a dû débarquer un jour à la recherche d'un endroit où dormir.

Elle fit une pause, puis ajouta :

— A vrai dire, je pense qu'il y a de gros risques pour que le père John soit mort.

Jake émit un sifflement bas.

— Tu veux dire qu'on a peut-être déjà rencontré Paul !

Kelly hocha la tête. Mais s'il y avait eu échange, songea-t-elle, comment était-ce passé inaperçu ? N'y avait-il donc plus personne pour suivre régulièrement la messe ? *Quand est-ce arrivé ?* Combien de temps Paul avait-il attendu avant de tuer le dernier parent qui lui restait ?

— Il y a un truc qui ne colle pas, dit Jake subitement. Pourquoi s'appelle-t-il John ? Je croyais qu'on cherchait un Peter.

— Les prêtres prennent parfois un nouveau nom au moment d'être ordonnés.

— Intéressant, dit Jake en frottant sa barbe de deux jours.

— J'en déduis que tu n'es pas catholique ?

— Non. Je viens d'une famille de baptistes.

— Je ne l'aurais jamais deviné.

Jake haussa les épaules et continua à fixer la route.

— Je suis né au Texas.

— Où ça ?

— A Austin. Tu connais ?

— Pas du tout.

— Dommage, c'est une ville sympa. Ecoute, Kelly, je n'ai pas eu l'occasion de m'excuser pour ce qui s'est passé l'autre jour. Je sais que ça ne doit pas être facile de parler de ce qui est arrivé à ton frère. Je ne voulais pas fouiner dans ta vie privée...

— C'est bon, dit Kelly. C'est du passé, tout ça.

— Ils ont fini par arrêter le coupable ?

— Non. Quand je suis arrivée au FBI, j'ai déterré le dossier. Il y avait quelques pistes solides, mais à l'époque rien n'était informatisé. Il a dû passer d'Etat en Etat pour brouiller les pistes. De plus, la police du coin a refusé l'aide du FBI, alors qu'elle était complètement incapable de gérer ce genre d'affaire.

Une bouffée de rage familiale monta en elle ; une fois de plus, elle revit le capitaine de la police locale expliquer avec insolence à ses parents qu'il maîtrisait la situation.

— Typique, dit Jake. Comportement territorial à la noix de coco.

Elle hocha la tête.

— Il y avait quand même un suspect, un homme qui au moment des faits était hébergé par sa mère dans la région. Il avait quelques cambriolages à son actif, des violences conjugales, et il était soupçonné d'avoir provoqué des incendies criminels. Le profil type du pédophile. De plus, il se trouve que d'autres garçons avaient disparu des endroits où il habitait avant.

— Que lui est-il arrivé ?

Kelly se rongea un ongle.

— Il a été tué dans une bagarre de bar quelques années plus tard.

— C'est pour ça que tu es entrée au Bureau ?

— Ce n'était pas pour me venger, si c'est ce que tu sous-entends.

Jake inclina la tête sur le côté et se mit à rire.

— Ah, l'agressivité gratuite... ça commençait presque à me manquer. Ce que je veux dire, c'est que tu devais vouloir empêcher ce genre de choses d'arriver à une autre famille. Tout simplement.

Kelly épousseta une peluche sur son pantalon.

— Sans doute. Après la fac, j'ai été embauchée comme assistante dans un bureau d'avocats. Au bout de quelques années, j'ai passé l'examen du Bureau. Mais ce n'était pas par besoin irréprensible de traquer des gens qui ressemblaient au meurtrier de mon frère. Je voulais juste faire quelque chose de concret, me rendre utile.

Elle le regarda avec curiosité.

— Et toi ?

— Je viens d'une famille de militaires. Pour moi, c'était l'armée, les flics ou le FBI, et je me suis dit qu'au FBI ça gueulerait moins fort. C'était faux, évidemment.

— Ça te manque ?

Jake prit la sortie en direction de la Route 91 Nord. Une image lui apparut : Sarah, étendue dans la neige, ses cheveux blonds pleins de sang.

— Ça ne m'avait plus manqué depuis un moment. Mais depuis que je suis sur cette affaire comment dire... La sécurité, ça n'a rien à voir. Strictement rien.

— Je m'en doute.

— Dmitri est un patron extraordinaire. Anna et lui étaient très proches. Pour être honnête, je ne sais pas s'il va s'en remettre.

La sonnerie de son téléphone arracha un sourire moqueur à Kelly.

— Quoi, tu crois que ta sonnerie est moins ridicule ? demanda-t-il en souriant lui aussi. Riley, j'écoute.

L'instant d'après, son sourire disparaissait et son visage se durcissait. Kelly sentit son cœur se serrer ; ils arrivaient trop tard. Une autre fille avait dû être enlevée. Peut-être suivaient-ils une mauvaise piste après tout. Peut-être qu'en dépit de toutes les coïncidences le prêtre n'avait rien à voir dans tout cela.

— On sera là dans quelques minutes, dit Jake avant de raccrocher.

Il regarda fixement la route.

— Que s'est-il passé ? demanda Kelly. Une autre fille a disparu ?

— Non, dit Jake d'une voix rauque. C'est Morrow. Ils l'ont retrouvé dans l'Algeco.

Il tourna son regard vers elle.

— Il est mort, Kelly.

Claire se tenait à un embranchement et braquait sa lampe de poche sur le plan du campus. Il était plus difficile de s'orienter qu'elle ne l'aurait cru. Les tunnels ne cessaient de virer et de s'entortiller, et elle avait perdu tout point de repère. Était-elle sous le bâtiment de psychologie, ou bien sous le foyer des étudiants? Elle venait de se rendre compte que, même si elle découvrait les sites des meurtres, elle n'était pas sûre de pouvoir revenir. Et toutes les entrées à part la sienne étaient verrouillées de l'extérieur... A présent, elle luttait contre la panique. Elle remit le plan dans sa poche et décida de prendre le passage de gauche. Avec un peu de chance, il menait à la chapelle.

Un silence absolu régnait, et l'obscurité au-delà du halo de la torche lui semblait tangible, vivante, oppressante. Cela faisait presque une heure qu'elle marchait ; heureusement qu'elle avait pris des piles de rechange. Elle aurait dû avertir quelqu'un de ce qu'elle faisait. Elle aurait dû laisser un message sur le répondeur de Mary. La vérité, c'est qu'elle n'aurait jamais dû descendre dans les tunnels...

Le *New York Times*, s'intima-t-elle. Même pas un stage ; avec les photos, elle décrocherait directement une place au sein de la rédaction. Elle s'imagina son nom dans l'ours, prit une profonde inspiration et continua d'avancer à pas mesurés en balayant les murs de sa lampe. Elle n'était même pas sûre de ce qu'elle cherchait. Y aurait-il du ruban jaune pour délimiter les scènes de crime ? Encore cent mètres, et elle faisait demi-tour, c'était décidé.

Claire se figea subitement en entendant un bruit. Elle tendit l'oreille, mais le silence s'était refermé. On aurait pourtant dit un bruit de pas... Ses bras se couvrirent de chair de poule, et elle dut s'interdire de s'enfuir en courant. Il n'y avait personne ici ; le silence était si pesant qu'elle s'imaginait des bruits, voilà tout. Au bout d'un moment, elle repartit plus lentement. Au loin, sur le mur, quelque chose de brillant renvoyait des éclats de lumière. Elle s'ap- procha avec réticence, braqua la torche sur le mur et inspira profondément. Un immense dessin noir, plus affreux que tout ce qu'elle avait jamais vu, la fixait du regard. La boule de peur dans son ventre remonta jusqu'à sa poitrine et explosa. Luttant pour garder son calme, elle s'agenouilla sur le sol en évitant les flaques... bon Dieu,

c'étaient des flaqes de sang ! Les mains tremblantes, elle ouvrit la glissière de son sac à dos. Elle n'avait qu'à prendre quelques photos, et tout cela serait fini. Elle pour-rait rentrer à la maison boire un chocolat chaud devant la télévision, appeler ses parents pour leur dire qu'elle rentrait demain, finalement, peut-être même ce soir — elle consulterait les horaires des bus tout de suite en arrivant...

En entendant un nouveau bruit, elle faillit lâcher sa lampe de poche. Cette fois, aucun doute n'était possible. On arrivait derrière elle à toute vitesse. Elle se leva, hissa son sac sur son dos et s'éloigna rapidement en essayant de contrôler sa respiration. L'inconnu derrière elle lui barrait le chemin du retour. Elle allait devoir trouver une autre sortie. C'était sans doute un officier de police venu jeter un œil sur la scène du crime, ou bien un autre journaliste qui avait réussi à s'introduire dans les tunnels. Les pas s'accéléchèrent. Claire se mit à courir. A l'embranchement suivant, elle prit à droite et s'enfonça à toute vitesse dans le passage en essayant de faire le moins de bruit possible. Puis elle se plaqua contre le mur et éteignit la lampe. Derrière elle, les pas ralentirent puis s'arrêtèrent. Claire retint sa respiration, terrifiée. De longs moments passèrent. Enfin, elle entendit les pas repartir et s'engager dans le passage de gauche. Elle expira lentement, les yeux fermés, submergée par un intense soulagement. Quand une main se referma autour de son bras, elle fut trop surprise pour hurler.

Il faisait nuit quand ils entrèrent dans le parking. Des ambulances étaient garées tout autour de l'Algeco ; les reflets des gyrophares glissaient sur les murs du bureau, les sirènes étaient éteintes. La camionnette de la médecine légale était garée sur la droite. Ils descendirent de voiture, et Constance vint à leur rencontre. Elle portait une parka de marin trop grande pour elle et un chapeau en laine à longs poils.

— Je suis tellement désolée, dit-elle en posant une main sur le bras de Kelly.

— Quand est-ce arrivé ? demanda Kelly d'une voix éteinte.

— Il y a deux heures environ. Je n'ai touché à rien, je pensais que vous voudriez le voir avant qu'on ne l'enlève. Les techniciens...

— Que s'est-il passé ?

— Une balle à la gorge, tirée avec un silencieux. Un des agents a commencé à interroger le voisinage, mais pour l'instant il semble que personne n'ait rien entendu. Vous comprenez, la plupart des

étudiants sont partis.

Kelly hocha la tête. Puis elle prit une profonde inspiration et se prépara à entrer dans l'Algeco. Jake lui barra le chemin.

— Ecoute, si tu ne t'en sens pas capable... Je sais ce que ça fait de perdre un coéquipier. Si tu laissais quelqu'un d'autre s'en charger ?

Kelly secoua la tête avec force.

— Non. C'est mon boulot, ma scène de crime. Mon coéquipier.

— D'accord, dit Jake en s'écartant. Je te suis.

La porte du bureau était entrouverte. Morrow était étendu sur le dos dans une mare de sang, la gorge déchiquetée par une plaie immense. Le cœur de Kelly bondit, et une onde de choc se propagea en elle. S'intimant de rester calme, elle tendit un doigt vers les marches de l'entrée.

— Elles ont été examinées ?

— Les techniciens du labo ont fini avec l'extérieur de la caravane et les marches, dit un agent derrière elle. Il faut juste faire attention à l'intérieur.

— Et les photos ? dit-elle en se forçant à parler d'une voix égale.

— Elles sont faites.

— Entendu.

Elle pénétra dans l'Algeco en enjambant le corps avec précaution. Les yeux de Morrow, encore limpides, reflétaient les lueurs vertes des plafonniers fluorescents. Kelly s'agenouilla près de lui, enfila un gant et ferma les paupières de son coéquipier.

— Au revoir, Morrow, dit-elle à voix basse.

— Bonté divine ! s'exclama Jake.

Kelly leva les yeux. Sur le tableau blanc, d'immenses traits ensanglantés formaient un symbole. Dans ce bureau éclairé au néon, entouré de matériel moderne, il n'en était que plus effrayant.

C'était une nouvelle rune.

— Il faut faire venir Birnbaum, dit Jake d'une voix chancelante. Il doit savoir ce que ça signifie.

Kelly se redressa et tenta de se concentrer.

— On dirait qu'il n'a touché à rien, dit-elle. Pourquoi est-il entré

ici ? Pourquoi a-t-il tué Morrow ?

— Il devait savoir qu'on était sur sa piste.

— N'empêche, ça n'a aucun sens... sauf s'il cherche à nous narguer.

Elle passa une main dans ses cheveux.

— Ce qui m'inquiète, c'est que Paul Nielsen, si c'est bien lui qui a fait ça, est sorti de la maison. Et on n'a aucun moyen de savoir où il est.

— Ouais, dit Jake. Ecoute, Kelly, je sais que tu préfères suivre les règles, mais si je disparaissais quelques heures, histoire de fouiner un peu de mon côté?

Kelly réfléchit. Elle était fortement tentée de le laisser s'introduire chez le prêtre pour voir ce qui s'y passait et confirmer qu'ils étaient sur la bonne piste. Mais à supposer que Jake trouve quelque chose cela n'aurait aucun poids devant un tribunal. Ce serait affreux de coincer le tueur, puis de le voir s'en tirer à cause d'un vice de forme qu'elle aurait commis en laissant ses émotions prendre le dessus.

— Impossible, dit-elle sur un ton de regret. Mais tu as raison, il faut qu'on parle au professeur. Ne serait-ce que pour retrouver Stefan et savoir pourquoi il est parti sans prévenir.

— Et la famille de Morrow ? dit Jake. Tu veux que je les appelle ?

— Non, je m'en occupe.

Kelly balaya une dernière fois le bureau du regard.

— Dis à Constance qu'elle peut l'emmener. Je vais passer mon coup de fil dans le bâtiment des sciences.

Quinze minutes plus tard, elle sortit du bâtiment des sciences en laissant la porte claquer derrière elle. Sur son visage irrité par l'eau dont elle s'était aspergée, le froid lui fit l'effet d'une gifle. Jamais elle n'avait eu à passer un appel aussi difficile. Les hurlements de la femme de Morrow résonnaient encore dans ses oreilles.

Avachi contre leur voiture, Jake fumait une cigarette. Elle le rejoignit et croisa les bras sur sa poitrine.

— Tu en as d'autres ?

— Non. Je l'ai piquée à un type du labo.

Il la lui tendit.

— Tu peux prendre une taffe, si tu veux.

Elle tira profondément sur la cigarette et avala la fumée.

— Je ne savais pas que tu fumais, dit-elle en lui rendant la cigarette.

— Je ne fume plus depuis des années.

— Moi non plus.

Elle rangea une mèche de cheveux derrière son oreille et regarda par terre.

— C'est la première fois que je perds un coéquipier.

Il hocha la tête et expira la fumée vers le ciel. De petits lambeaux de nuages s'y étiraient, comme si on avait frotté une boule de ouate sur du papier de verre.

— Moi, ça m'est déjà arrivé.

— Je sais.

— Au fait, je me suis permis de fouiller dans ton sac pour décoder la rune du jour, dit Jake en brandissant le livre du Pr Birnbaum.

— Et alors ?

— C'est l'if.

Il feuilleta rapidement le livre.

— Pas évident de dénicher des infos dans ce charabia, mais en gros c'est une menace de mort.

Kelly se raidit, furieuse. A ce stade, il allait en falloir plus que ça pour l'effrayer.

— Autre chose ?

— Ouais. Indique la fin ou la conclusion d'un processus.

Jake leva les yeux vers elle.

— Ecoute, Kelly, si tu passais ton tour, pour une fois ? Tu n'as pas dormi depuis deux jours, et tu viens de perdre ton coéquipier. Tu pourrais tout gérer depuis le commandement central...

— Non. Je reste jusqu'au bout. Mais à partir de maintenant on va se couvrir. Que tout le monde prenne un gilet pare-balles et des réserves de munitions. Rassemble une demi-douzaine d'agents pour nous accompagner, on part chez le professeur dans cinq minutes.

— Les agents spéciaux n'aiment pas trop recevoir d'ordres de ma

part, dit Jake, mais le reste du plan me paraît bon.

— Ah, dit Kelly en se frottant les tempes. En effet. Je m'en charge.

Jake la regarda attentivement.

— Tu es sûre de toi, Kelly ? demanda-t-il d'une voix inquiète.

Elle fit oui de la tête.

— Alors on y va.

Jake prit une dernière taffe et envoya voler le mégot de la cigarette dans l'obscurité.

Il avait encore disparu. Claire se força à se détendre. Par moments, la panique la submergeait. Sa respiration s'accélérait, son cœur battait si fort qu'il semblait sur le point de crever sa cage thoracique, et elle perdait conscience. Une chose était sûre : la panique ne la sauverait pas. Elle ne savait pas, au juste, ce qui pouvait la sauver, mais elle devait rester calme. Elle compta jusqu'à dix, puis tira de toutes ses forces sur les liens qui entouraient ses bras, ses jambes et sa taille. Elle se débattit jusqu'aux limites de son endurance, puis elle s'affaissa en pantelant. Des larmes s'écoulèrent de ses yeux et glissèrent sur le gros Scotch qui couvrait sa bouche. Il allait la tuer. Elle avait risqué sa vie... pour quoi ? Quelques photos sans intérêt. Il ne s'agissait quand même pas de crimes de guerre ni d'une conspiration du gouvernement... Pour la première fois de sa vie, elle doutait de sa vocation de journaliste. Ça n'a plus d'importance, de toute façon. Je suis pour ainsi dire morte. Elle vit les visages de ses parents et de sa sœur, et se mit à pleurer de plus belle. Ils allaient être accablés. Elle était le grand espoir de la famille, celle en qui son père avait investi tout l'argent qu'il gagnait au garage, et elle les avait laissés tomber. Quelle idiote, mais quelle imbécile !

Des pas s'approchèrent, elle baissa les yeux. Il était revenu en rapportant un seau. Elle le regarda y tremper un pinceau et dessiner un grand cercle de sang sur le sol. Elle faillit vomir, mais se rendit compte qu'elle risquait de s'étouffer sur son vomi. *Calme-toi, respire.* Elle aspira par le nez de grandes bouffées d'air tremblotantes. Il avait posé son arme sur la table de bois juste derrière lui... mais qu'est-ce que ça changeait ? Il ne cessait de consulter un énorme livre rouge ouvert sur l'autel. La nuit était tombée ; la première étoile se levait dans le ciel, juste au-dessus d'un mince croissant de lune. Elle voulait vivre. Elle ne savait pas exactement comment les autres filles étaient mortes, mais les rumeurs étaient atroces. A présent qu'elle était coincée ici, accrochée au plafond comme une carcasse chez un boucher, les images d'horreur repassaient en boucle dans sa tête. Elle avait vu le couteau — il avait pris soin de le lui montrer avant de le poser à côté du livre. Un couteau énorme et menaçant, avec une lame légèrement courbe. La simple vue de cet objet la faisait frissonner.

Elle leva la tête vers lui pour surveiller ses mouvements. Il repassait le cercle au pinceau, encore et encore ; le rouge se détachait vivement sur le sol. D'un coup, il se mit à chanter. C'étaient les premiers sons qu'il émettait depuis sa capture. Son silence avait été terrifiant, mais, d'une certaine façon, son chant l'était encore plus. C'était une langue bizarre qu'elle ne reconnaissait pas, saccadée et grossière, avec des consonnes épaisses. Du russe, peut-être, ou du suédois.

Génial, se dit-elle en écoutant son chant sinistre. *Non seulement je vais mourir, mais en plus je vais être sacrifiée dans un rituel bizarre, comme si j'étais un mouton.* Combien de temps s'était écoulé depuis sa capture ? Sa main s'était posée sur elle, puis il avait braqué une arme contre son dos et l'avait poussée devant lui dans l'obscurité, empruntant un itinéraire tortueux qui avait abouti à une porte. L'espace d'un instant, elle avait espéré qu'il allait la laisser partir. Il avait compris qu'elle n'était pas fille de millionnaire, pas intéressante à tuer après tout... Puis il l'avait amenée ici et avait commencé à l'attacher. A présent, une chose était sûre : son nom serait imprimé dans le *New York Times*, mais dans les faits divers plutôt que dans l'encadré des collaborateurs.

— Et maintenant ? grommela Jake.

Kelly appuya de nouveau sur la sonnette, puis baissa la tête et mit la main devant les yeux pour regarder par la fenêtre. Dans la semi-pénombre, elle ne voyait rien d'autre qu'un bout de tapis persan. Elle recula d'un pas.

— Sa voiture est garée dans l'allée, fit-elle remarquer.

Derrière eux se tenaient six agents, l'air nerveux, leurs gilets pare-balles dépassant sous leur coupe-vent, leurs armes à la main.

— Attends.

Jake colla une oreille contre la porte.

— Tu as entendu ?

— Quoi ? demanda Kelly en tendant l'oreille.

— Je suis certain d'avoir entendu appeler au secours. Il me semble que dans les circonstances...

— Bien tenté, soupira Kelly, mais je n'ai pas envie de perdre mon boulot.

Elle frappa de nouveau de toutes ses forces.

— Professeur Birnbaum !

Elle attendit longtemps avant de redescendre les marches.

— Où vas-tu ? dit Jake.

— On ne peut pas entrer ici, et il n'y a personne non plus chez le père John. Alors on va essayer la seule autre possibilité qui nous reste.

Ils montèrent les marches de la chapelle en courant. Les mains tremblantes, l'officier de la sécurité publique tourna la clé dans la serrure, puis s'écarta pour les laisser entrer. Des agents se précipitèrent au fond de la chapelle et soulevèrent les lourds rideaux derrière l'autel. Les rayons de lune qui entraient par les vitraux projetaient un kaléidoscope fantomatique sur le sol. Il n'y avait personne.

Près de l'autel, Kelly regarda l'endroit où Chad et Anna s'étaient pelotés moins d'une semaine auparavant. Il lui sembla distinguer les empreintes de leurs corps sur l'épaisse moquette rouge. Elle se détourna et vit un éclat de blanc sur l'autel.

— Il y a quelque chose, là, dit-elle.

Jake fut à son côté en une fraction de seconde. Elle changea son arme de main, remonta les manches de son coupe-vent et ramassa du bout des doigts l'enveloppe blanche. A cet instant, la chapelle fut inondée de lumière. L'un des agents avait trouvé l'interrupteur central. Les grandes lettres noires sur l'enveloppe indiquaient « Agent Jones ».

— Pas bon signe, ça, remarqua Jake.

Les autres agents erraient dans la chapelle, déroutés. Kelly hésita un instant. Le protocole aurait voulu qu'elle attende l'arrivée d'une équipe spécialisée dans les matières dangereuses, ou tout au moins celle d'un technicien. Mais il y avait peu de risques pour que Paul Nielsen ait accès à des armes bactériologiques, et son instinct lui disait d'ouvrir l'enveloppe au plus vite. Elle en avait assez d'avoir les mains liées ; pendant qu'elle suivait le protocole, des gens mouraient. Elle sortit une paire de gants en latex de sa poche, les enfila, et ouvrit l'enveloppe.

A l'intérieur se trouvait un objet rigide et carré. Kelly le déplia avec précaution. C'était un Polaroid. Elle hoqueta de surprise en

reconnaissant le visage en gros plan. C'était Claire, les yeux écarquillés de terreur, la bouche couverte d'un Scotch épais.

— Merde, dit Jake en se passant la main dans les cheveux.

Sous la photo, la même grande écriture assurée indiquait : « Venez seule. »

En voyant le regard déterminé de Kelly, Jake secoua la tête.

— Non. C'est hors de question. Tu as entendu ce que Stefan a dit, il a prévu de tuer deux autres personnes. Pour l'instant, il n'a qu'une victime sous la main. On a vingt-cinq agents avec nous, et une équipe entière doit arriver de New York. On attend une heure, et quand tout le monde est là on le coince avant qu'il n'ait pu faire du mal à Claire.

— Je ne crois pas qu'on ait une heure devant nous, dit Kelly calmement.

Elle enleva les gants, dénoua sa queue-de-cheval et rattacha ses cheveux en chignon.

— Tu es dingue, dit Jake. Ça fait un moment que j'ai quitté le Bureau, mais il me semble que, dans ce genre de situation, le protocole t'interdit de jouer les cow-boys.

— Les cow-girls.

— Si c'est comme ça, je t'accompagne.

— Si tu viens, il la tuera.

— Elle est sans doute déjà morte.

— Je ne crois pas. Il doit m'attendre. Comme tu l'as dit, il a besoin de deux victimes.

Elle était étonnée que sa voix soit aussi calme, car son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine.

— Tu ne sais même pas où aller, protesta Jake.

Il la regarda vérifier la chambre du pistolet à sa cheville avant de le glisser de nouveau dans son étui. Elle en fit autant pour l'arme qu'elle avait posée sur l'autel, avant de la ranger sous son épaule droite. Enfin, elle lissa sa veste, vérifia que tout était en place, et se redressa.

— Mais si, répondit-elle à Jake en faisant un geste vers le sol.

Jake suivit son regard, et sursauta. Presque invisible sur la moquette rouge, une grande flèche ensanglantée indiquait la trappe

qui menait aux tunnels.

Il regarda une dernière fois autour de lui avec satisfaction. Tout était en place. Il jeta un coup d'œil à la montre à son poignet, celle qui avait appartenu à son père puis à son frère. L'heure fatidique arrivait à toute vitesse. Il regarda la fille. Elle essayait encore de se libérer de ses liens ; elle ne se rendait pas compte qu'il était derrière elle. Quelque chose se serra dans sa poitrine et dans son bas-ventre, et il inspira profondément. En l'entendant, elle se figea. Il fut tenté de se rapprocher d'elle pour mieux voir la panique dans ses yeux. C'était comme une drogue, cette peur. Mais il n'en avait plus le temps. Il devait s'occuper d'intercepter la dernière victime. La fille était solidement attachée ; elle serait encore là quand il reviendrait. Il regarda de nouveau sa montre, puis remonta sa capuche. Bientôt, tout serait fini. Il pivota sur ses talons et ouvrit la porte au fond de la pièce. Le souffle des tunnels lui caressa le visage, l'obscurité lui tendit les bras comme une vieille amie. Il entra et referma la porte derrière lui.

28.

Kelly se laissa tomber sur un banc devant l'autel et tenta de rassembler ses idées. Morrow lui manquait. S'il avait été là, il l'aurait calmée en faisant des plaisanteries idiotes. Elle allait se faire engueuler par son chef, c'était sûr, mais elle ne pouvait rester sans rien faire pendant qu'une nouvelle victime se faisait étripper par ce malade. C'était pour cela, après tout, qu'elle était entrée au Bureau : pour sauver et protéger les innocents. Si elle n'essayait même pas de se porter au secours de Claire, elle ne pourrait jamais se le pardonner.

Jake revint avec son sac à dos, d'où il sortit une petite boîte noire. Il l'ouvrit avec précaution. Niché au milieu du rembourrage se trouvait un minuscule objet — une puce, comprit-elle — et un moniteur GPS. Il prit la puce entre deux doigts et la coinça derrière l'oreille de Kelly, sous ses cheveux. Puis il appuya sur un bouton du moniteur. L'écran s'alluma et afficha un plan du quartier. Un point rouge indiquait la position de Kelly.

— C'est quoi ? demanda-t-elle.

— Ton assurance vie. On sait déjà que le signal radio ne passe pas là-dessous ; peut-être que le GPS passera. Au pire, ça nous permettra de te localiser, si tu remontes à la surface.

— Où tu as eu ça ?

— A une sorte de conférence d'agents secrets. Je pensais que ça m'aiderait à retrouver Dmitri, si jamais il se faisait enlever, mais il a dit qu'il préférerait mourir plutôt que de porter ce truc. Je l'ai gardé au cas où.

— Toujours prêt, hein ?

— J'ai été boy-scout, après tout.

Elle eut un rire nerveux.

— Je ne t'imaginais pas du tout en scout.

— Tu plaisantes ? J'ai même eu le badge de Citoyen du monde.

— Qu'avais-tu fait pour le mériter ?

— J'ai couché avec une Vénézuélienne en programme d'échange dans mon lycée. Elle s'appelait Gabriela.

— Et ç’a fait de toi un Citoyen du monde ?

— Plus que tu ne peux l’imaginer.

Kelly leva les yeux au ciel.

— Ravie de savoir que tu es capable de plaisanteries grossières même face au plus grand danger.

— C’est un don inné chez moi.

Ils se sourirent, puis Kelly se frotta la nuque, un peu gênée.

— On sera à dix minutes derrière toi, dit Jake, avec des équipes postées à tous les points d’accès, au cas où tu aurais besoin de la cavalerie.

Kelly se força à sourire. Il avait envie de la serrer dans ses bras, mais il se contenta de lui tapoter maladroitement l’épaule.

— Coince-le, ce salopard.

— D’accord.

Elle prit une profonde inspiration et se leva. Jake lui ouvrit la trappe sous le regard inquiet des autres agents. En espérant qu’elle paraissait plus calme qu’elle ne l’était, Kelly alluma sa torche électrique et posa le pied sur le premier barreau.

Arrivée au pied de l’échelle, elle balaya les murs du faisceau de la torche. A droite, elle vit un grand trait rouge, puis, quelques mètres plus loin, un deuxième. Pourvu que ce soit le sang des autres victimes, pensa-t-elle, non celui de Claire ! Dix mètres plus loin, il y avait une bifurcation; une marque rouge lui indiquait le passage à droite. Kelly hésita un instant, puis s’y engagea. Le halo de lumière qui filtrait par la trappe était maintenant hors de vue. Elle était de nouveau dans l’obscurité — et cette fois elle était seule.

La pièce se déplaçait autour d’elle par vagues successives. Claire en était horrifiée. Mis à part une unique expérience ratée avec ses colocataires, elle n’avait jamais pris de drogues. Décidément, elle n’aimait pas ça. Le monde tournait autour d’elle comme un manège, des formes étranges sortaient des murs et du plafond. Sauf erreur, toute une volée de corbeaux perchés sur une poutre la fixaient du regard. Elle devait avoir des hallucinations, sans doute provoquées par les graines au goût infect qu’il lui avait fait avaler. Le plus bizarre, c’étaient ses manières douces. Il lui avait tenu la tête

comme à un bébé tandis qu'il écartait le ruban adhésif et lui glissait les graines dans la gorge. Ses traits étaient déformés par un masque : ses narines écrasées par le caoutchouc, ses yeux deux trous sombres. Le masque semblait un bon signe ; s'il prévoyait de la tuer, pourquoi lui dissimuler son visage ? Elle avait voulu lui expliquer que, s'il la relâchait maintenant, elle ne pourrait pas l'identifier, mais il avait remis le bâillon sur sa bouche et quitté la pièce.

Il revenait, à présent, rapportant avec lui un objet énorme entouré de plastique et de ruban adhésif. Il le déposa avec douceur sur le sol, au milieu du cercle de sang qu'il avait tracé. Puis il s'agenouilla et commença à défaire l'emballage. Claire et les corbeaux le regardèrent faire. *Un cadeau. Mais, attends, ce n'est pas encore Noël...*

D'un coup, l'air fut envahi par une odeur atroce, si forte que Claire détourna la tête malgré elle. Les yeux brûlants, l'esprit redevenu lucide, elle reporta son regard sur le centre de la pièce. L'homme positionna les jambes de sa victime, et disposa ses bras en croix sur sa poitrine. Les yeux de Claire s'écarquillèrent. Elle venait de reconnaître le visage du mort. C'était le père John, ce prêtre sympathique qu'elle croisait parfois sur le campus. *Il faut vraiment être tordu pour tuer un prêtre*, pensa-t-elle. Une petite bouffée d'indignation lui fit momentanément oublier sa situation personnelle désespérée.

Puis l'homme ôta son masque, et Claire poussa un hurlement si violent que le bâillon en Scotch ne suffit pas à l'étouffer.

Kelly s'arrêta. Devant elle se trouvait une grande porte en métal sur laquelle était dessiné le visage à présent familier de Fenrir le loup. Les marques rouges convergeaient vers la porte ; elle s'en assura en éclairant la paroi du souterrain derrière elle. C'était bien ici qu'il voulait qu'elle aille. Il aurait aussi bien pu écrire « piège » en toutes lettres.

Dans l'obscurité, ses sens s'étaient exacerbés. A chaque virage, elle ralentissait et se plaquait contre le mur pour s'assurer qu'il n'y avait personne devant elle. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer qu'il la traquait avec des lunettes infrarouges, braquant une arme sur son cœur pendant qu'elle tâtonnait dans l'obscurité. Au fond d'elle-même, elle avait l'affreux sentiment de vivre sa dernière nuit sur Terre.

S'écartant un peu, elle ouvrit la porte d'un coup de pied et se glissa à l'intérieur en balayant la pièce de son arme. Il n'y avait personne. Elle se trouvait dans un petit cagibi occupé par un

chauffe-eau et une grande boîte à fusibles. Par terre, près de la porte, gisaient une chaîne et un grand verrou, sans doute ceux qui étaient censés condamner l'entrée depuis l'extérieur. *On pouvait toujours rêver*, songea Kelly. A l'autre bout du cagibi, quelques marches menaient vers un palier. Elle glissa la torche dans le harnais à sa ceinture, prit une profonde inspiration et monta lentement les marches. Arrivée sur le palier, elle regarda autour d'elle avant de s'élancer vers le haut. Il n'y avait personne, juste d'autres marches menant à une porte grise portant la lettre B. Elle se trouvait dans l'un des bâtiments administratifs, ou peut-être dans un dortoir, en tout cas dans un endroit qu'elle ne reconnaissait pas.

Elle consulta sa montre : dix minutes étaient passées. Jake et les autres devaient pénétrer dans les tunnels en suivant ses traces. Il lui semblait avoir parcouru à peu près la moitié du campus. Se tenant d'un côté de la porte, elle l'ouvrit d'un coup et la cala du bout du pied en cherchant des signes de mouvement. L'intérieur n'était éclairé que par les lueurs rouges des panneaux « Sortie », mais Kelly décida de ne pas allumer sa torche. Elle se glissa dans l'obscurité et se retrouva dans un long couloir ; de part et d'autre, des rayons de livres allaient du sol au plafond. Toutes les reliures étaient identiques. Kelly comprit subitement qu'elle se trouvait dans le sous-sol de la bibliothèque. C'était ici que l'on conservait tous les mémoires des étudiants de troisième année, le résultat de deux semestres de doutes, de souffrances et de travail acharné. Celui de Kelly devait encore s'y trouver ; il portait sur le déroulement du processus de paix au Moyen-Orient dans les années 1970. *La religion*, pensa-t-elle. *Décidément, ça me poursuit.*

Elle s'avança lentement dans la semi-pénombre. Elle n'était venue qu'une seule fois ici, mais elle savait qu'un escalier à l'autre bout de la salle menait au rez-de-chaussée de la bibliothèque. Au bout de la rangée, elle s'arrêta et, tête baissée, abritée derrière un rayonnage, scruta l'espace devant elle. Les odeurs de parchemin, de poussière et de renfermé lui chatouillaient le nez. Une autre rangée, plus longue encore, s'ouvrait devant elle. Elle parcourait toute la longueur du bâtiment, soit une centaine de mètres. Tout au bout, un mur de rayonnages était ponctué de petites allées transversales. Kelly allait devoir dépenser de précieuses minutes pour le franchir.

A cet instant, elle aperçut un mouvement flou au bout de la rangée. Kelly fixa l'obscurité. Tout doute fut levé quand elle entendit des bruits de pas. Elle se rua vers le bout de la salle. Au coin du dernier rayonnage, elle s'arrêta et sortit rapidement la tête en braquant son arme devant elle. Personne. Puis il y eut de nouveaux bruits de pas — impossible de savoir d'où ils venaient

exactement. Elle se tapit contre les étagères, sentit les reliures écrasées par son dos. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'avancer lentement, rangée par rangée, jusqu'à le coincer.

— Paul ! lança-t-elle.

Sa voix résonna lourdement dans le silence. Les pas ralentirent. On aurait dit qu'il n'était qu'à une ou deux rangées d'elle.

— Nous savons qui vous êtes, Paul. Rendez-vous maintenant, et il ne vous sera fait aucun mal.

Les pas s'accéléchèrent. Kelly entendit l'homme descendre en courant l'escalier par lequel elle était arrivée, puis une porte claquer. *Qu'est-ce qu'il fiche, bon sang ?* Lui seul pouvait la mener jusqu'à Claire ; elle ne devait surtout pas le perdre. Elle réfléchit quelques secondes, puis prit sa décision.

Se redressant prudemment, elle passa la tête dans la rangée suivante, qui aboutissait à l'escalier. Elle prit une profonde inspiration et s'élança à toute vitesse vers le bout de la rangée. Elle descendit les marches deux à deux, sauta du palier vers le cagibi et retint la porte des tunnels juste avant qu'elle ne se referme en claquant. Il y eut un bruit à sa droite, dans un passage noir comme un four. Sans s'autoriser à réfléchir, elle s'y précipita.

29.

Jake consulta nerveusement sa montre. Huit minutes étaient passées. Il avait de bonnes raisons de s'inquiéter ; la puce avait cessé d'émettre dès que Jones avait passé le premier tournant des tunnels. Il avait dû se retenir d'envoyer le boîtier s'écraser contre le mur. Un agent s'était précipité au centre de commandement pour récupérer les plans des souterrains établis la semaine précédente, et Jake avait chargé une douzaine d'agents de couvrir les six points d'accès les plus proches de la chapelle. En réalité, il n'avait aucun moyen de savoir où elle se trouvait.

Exaspéré, il tambourina des doigts sur la carte. Il aurait dû dire cinq minutes, pas dix. En cinq minutes, ils auraient pu la rattraper en cas de besoin. A présent, elle pouvait être à l'autre bout du campus. Jake était rouillé. C'était l'avantage de toutes les règles et de tous les protocoles du Bureau; ils ne vous laissaient aucun répit. La grande vie que Jake menait depuis quelques années l'avait mal préparé à ce genre de situation. Il se sentait inutile, incompétent, exactement comme le jour où il avait vu Sarah se vider de son sang devant lui. Il regarda de nouveau sa montre : neuf minutes et cinquante secondes. C'était bien assez. Il bondit et fit signe aux cinq agents de le suivre.

Lentement, en silence, l'équipe se fraya un chemin à travers les tunnels, en suivant les marquages en sang. Ils s'arrêtaient à la bibliothèque. Bizarre, pensa Jake. Ce n'était pas l'endroit qu'il aurait choisi pour un sacrifice rituel. Ses hommes se déployèrent dans le sous-sol. Personne. Jake monta précipitamment l'escalier menant au rez-de-chaussée. Il y faisait presque aussi sombre qu'en dessous. Des portraits de présidents et de doyens morts s'alignaient le long des murs, à peine visibles dans la pénombre. A droite, un corridor menait vers l'arrière de la bibliothèque et son immense verrière. Le bâtiment comptait quatre étages de rayonnages, de box d'étude et de salles abritant des collections spécialisées. Il faudrait au moins une heure pour fouiller le bâtiment entier.

Les agents se déployèrent et disparurent deux par deux dans les escaliers et les allées sombres. Jake décida de commencer par le rez-de-chaussée. S'engageant dans le couloir qui menait vers

l'arrière, il dépassa des vitrines de livres rares et des rangées d'ordinateurs aux écrans sombres et silencieux. Au cœur du bâtiment, les rayons s'étendaient sur quatre étages reliés par des escaliers en métal. De part et d'autre des rayons, des couloirs desservaient les salles d'étude et les box personnels. Jake tourna à gauche et déboucha devant les rayonnages. Il baissa la tête et lança :

— Jones ! Jones, si tu m'entends, réponds-moi !

Au bout de la rangée, il passa dans le couloir d'en face. Ici, deux grandes portes-fenêtres permettaient d'accéder à la « salle du silence », une immense salle d'étude dont les grandes tables en chêne étaient éclairées par des lampes aux abat-jour verts. Jake y pénétra sur la pointe des pieds. Pas un bruit. Il n'y avait personne ici, ni dans le reste de la bibliothèque. Il poussa un juron étouffé, sortit à reculons, et suivit le couloir vers la verrière. Celle-ci datait de l'époque où la bibliothèque avait été agrandie. C'était une immense salle vitrée accolée à la façade, dont les murs en brique et les colonnes en marbre étaient restés intacts. Au centre de cet espace lumineux trônait le bureau du bibliothécaire en chef. De profonds fauteuils moelleux étaient disposés face à la baie vitrée, et il y avait quelques tables éparses autour du bureau. Le tout était surplombé par un magnifique balcon en marbre blanc.

Jake pivota lentement sur lui-même. De loin, il entendit les agents aux autres étages.

— Rien à signaler ! lançaient-ils l'un après l'autre.

— Merde, souffla Jake. Elle n'est pas ici.

Kelly se précipitait à travers les tunnels, son arme tendue devant elle, son esprit entièrement mobilisé par l'idée d'arrêter le tueur avant qu'il ne rejoigne Claire. Elle s'arrêtait à peine aux bifurcations ; il lui suffisait d'incliner la tête pour entendre la direction qu'il prenait. Il se déplaçait rapidement, mais sans trop la devancer. D'évidence, il voulait qu'elle le suive.

Depuis un certain temps, Kelly avait perdu tout sens de l'orientation. L'homme qu'elle poursuivait semblait décrire des boucles qui s'éloignaient de plus en plus de la bibliothèque et de la chapelle, peut-être même du campus. Elle avait l'impression d'avoir parcouru des kilomètres, mais l'adrénaline dans son corps l'empêchait de sentir la fatigue.

Elle prit un tournant, déboucha dans un passage étroit, et ralentit

; elle n'entendait plus le bruit des pas devant elle. De sa torche, elle éclaira les murs. Ici, il n'y avait pas de dessins. Les parois étaient sombres et luisantes de condensation, et des traînées de lichen vert coloraient les parties supérieures. Le sol s'enfonçait sous ses pieds. Le béton avait laissé place à de la boue. Elle s'avança le plus silencieusement possible, en essayant d'étouffer les bruits de succion sous ses pas. Ayant passé un virage, elle repéra des traces de pas, tourna à droite et se figea subitement. Au bout du passage, de la lumière bleue filtrait par une porte entrouverte.

Plaquée contre le mur de droite, elle s'approcha, le cœur battant. Un drôle de grincement s'éleva de derrière la porte.

Attention, pensa-t-elle. Ouvre bien les yeux et les oreilles. Tu es toute seule, maintenant. Un seul faux pas, et Claire et toi mourrez toutes les deux.

Elle compta jusqu'à trois, puis elle s'élança de l'autre côté de la porte.

Jake frappa avec insistance à la porte.

— Allez, allez ! marmonna-t-il.

La voiture du Pr Birnbaum était garée devant la maison. Où était-il passé ? Pourquoi n'ouvrait-il pas ?

Il réfléchit en se frottant le menton. Les cinq agents qu'il avait emmenés lui lançaient des regards dubitatifs ; visiblement, ils n'étaient pas enchantés d'obéir à un renégat qui s'était fait virer du Bureau. Le reste des renforts avait décidé de mener des recherches exhaustives dans les tunnels. Jake savait que cela prendrait plusieurs jours, et ne servirait à rien. Il avait eu une meilleure idée... mais à présent il était dans une impasse.

— Au diable ! dit-il. Enfoncez la porte.

L'agent qui tenait le bélier lui lança un regard hésitant.

— Vous êtes sûr qu'on a un mandat pour...

— Un mandat ? Vous plaisantez ?

Jake attrapa une extrémité du bélier.

— On a un agent mort et un second disparu à la poursuite d'un tueur en série. Et dans cette maison il y a quelqu'un qui est susceptible de savoir où ils sont. Quelqu'un peut m'aider ?

L'agent qui avait apporté le bélier prit l'autre bout de l'objet. Jake

se planta devant la porte et hocha la tête.

— Une, deux...

A trois, il prit son élan et écrasa le bélier contre la porte. Celle-ci s'ouvrit dans un grand craquement de bois fendu. Tous s'engouffrèrent dans la maison. Jake alluma le plafonnier du couloir et fit signe à trois agents de fouiller le premier étage pendant qu'il se dirigeait avec les autres vers le séjour à l'arrière. Difficile de croire qu'ils étaient venus ici, Kelly et lui, ce matin même — il lui semblait que des années s'étaient écoulées entre-temps. Il se rappela les rayons de soleil qui filtraient par les carreaux mouchetés et se reflétaient sur les cheveux roux de Jones, et il resserra les doigts autour de son arme.

Dans le séjour, les dernières braises grésillaient dans la cheminée. Jake vit un bras pendre de l'accoudoir d'un fauteuil.

— Professeur Birnbaum, nous avons absolument besoin...

Sa voix s'érailla tandis qu'il arrivait en face du professeur. Celui-ci était calé dans son fauteuil, un livre ouvert sur les genoux. Sur le livre reposait sa tête. Ses yeux semblaient fixer Jake d'un air de reproche.

Le souffle coupé, Kelly comprit où elle se trouvait. C'était le hangar à bateaux, une grande remise de bois ouverte d'un côté sur la rivière. Le long des murs s'alignaient les yoles brillantes de l'équipe d'aviron. A l'autre bout de la pièce, Claire pendait au bout d'une corde fixée à un crochet.

Kelly regarda rapidement autour d'elle — il avait disparu. Elle balaya les murs de sa torche; il n'y avait qu'une seule autre porte à droite, et le ponton qui donnait sur l'eau à l'autre bout du hangar. La gorge nouée, elle remonta le faisceau lumineux vers le corps de Claire. La jeune femme était nue, ses jambes écartées par des cordes qui parcouraient toute la largeur de la pièce pour s'enrouler autour de taquets. Ses mains étaient ligotées devant son torse. Sa tête tombait vers l'avant, et ses boucles blondes cachaient son visage. Une corde serrée autour de son cou était fixée à un chevron. La position de son corps correspondait parfaitement à la quatrième rune. Un grand abattement s'empara de Kelly. Elle était arrivée trop tard.

A cet instant, la jeune femme releva la tête. Elle plissa les yeux, éblouie par la lumière, puis regarda Kelly avec terreur. Ses yeux s'écarquillèrent. Kelly ressentit un intense soulagement. Ce n'était

pas un nœud coulant, se souvint-elle. Les autres filles n'étaient pas mortes étranglées ; c'était ainsi qu'il les attachait, voilà tout. Elle s'avança lentement, son regard allant sans cesse de la porte au ponton, pour revenir vers Claire. Son pied heurta quelque chose : un vieux filet de pêche étendu sur le sol. Elle le contourna pour continuer en direction de Claire. Celle-ci essayait de lui dire quelque chose, mais son bâillon l'en empêchait. Ses yeux s'écarquillèrent de plus belle, et elle se débattit désespérément.

— Du calme, souffla Kelly. Tiens-toi tranquille, je vais te libérer !

En arrivant devant la jeune femme, elle vit un corps qui gisait sur le sol. Une odeur de putréfaction suffocante en émanait. *Le père John*, pensa Kelly. Il était manifestement trop tard pour le sauver.

D'un coup, le sol se déroba sous ses pieds. Elle sentit le choc de l'eau glacée contre son corps, puis sa tête heurta quelque chose et elle s'abîma dans l'obscurité et le silence.

Jake feuilletait un livre à toute vitesse, de plus en plus énervé.

— Excusez-moi, mais vous pouvez me rappeler ce qu'on cherche ? demanda un jeune agent installé sur une ottomane à l'autre bout de la pièce.

— Tout ce qui peut se rapporter au sacrifice rituel, aboya Jake. Des sites possibles, n'importe quoi... servez-vous des index.

Il essayait d'ignorer l'homme sans tête couvert par un drap à l'autre bout de la pièce. Manifestement, le tueur avait eu une journée chargée. Et Stefan paraissait de plus en plus suspect depuis qu'il avait disparu sans laisser de traces. A moins qu'il n'ait été, lui aussi, victime de la dernière vague de violence, et que son corps n'ait pas encore été retrouvé. Jake se serait donné des claques. Pourquoi ne lui était-il pas venu à l'esprit que le tueur pouvait s'en prendre au professeur ? C'était le seul qui pouvait les aider à retrouver Jones — et maintenant il était mort.

Jake jeta le livre sur le sol et passa au suivant. La recherche n'avait jamais été son fort, surtout dans ce genre de circonstances. Il vérifia de nouveau le moniteur GPS dans sa poche : toujours rien. Peut-être que ce gadget débile ne fonctionnait même pas.

Il lui fallut un instant pour se rendre compte que le livre entre ses mains ne comportait pas d'index. Il lut le titre sur la couverture cornée. *Vendre de l'eau près de la rivière : un manuel d'initiation au Zen*. Jake était sur le point de le jeter par terre quand il se figea

subitement. L'autre jour, alors qu'il regardait depuis le hangar à bateaux les équipes draguer la rivière à la recherche du corps de Tiffany Agostanelli, il avait bavardé avec un plongeur qui prenait sa pause.

— Ma dernière affaire, c'était dans le Sud, lui avait dit l'homme. Un fou de Dieu, il emmenait ses victimes à la rivière pour les baptiser. Il en a noyé cinq avant de se faire coincer.

L'eau, songea Jake. L'élément purificateur par excellence dans toutes les religions. Pourquoi pas dans celle-ci ?

— On y va, dit-il en s'éloignant vers la porte.

— Où ça ? demanda un agent tandis que les autres se rassemblaient derrière lui.

— Au hangar à bateaux.

Les yeux de Kelly s'ouvrirent, et elle distingua progressivement les flammes vacillantes d'un cercle de bougies. Elle était étendue sur le sol près du corps sans vie du père John. Encore groggy, elle tenta de changer de position, de prendre son arme. Elle se rappelait une chute, de l'eau glacée — puis plus rien. Une douleur lancinante vibrait dans son crâne. Elle avait dû se cogner la tête. Ses vêtements étaient trempés, mais elle était encore habillée, nota-t-elle avec soulagement. Et ses mains étaient fermement ligotées dans son dos. Son cœur se serra tandis qu'elle prenait conscience de la situation. Elle avait échoué, et, à présent, elles allaient mourir toutes les deux.

Elle leva les yeux vers Claire. Des larmes ruisselaient sur les joues de la jeune femme, et elle fixait quelque chose derrière Kelly. Celle-ci réussit à tourner la tête, et aperçut une silhouette en robe noire à la lisière de l'ombre. Les yeux noirs de l'homme la fixaient avec intérêt, comme si elle l'amusait. Il lui adressa un petit hochement de tête. Quand il parla, elle reconnut sa voix, même si elle n'était plus du tout aussi hésitante et effacée que lors de leur entretien dans la chapelle. Ici, elle résonnait avec confiance, remplissant toute la pièce.

— C'est un piège à aurochs, dit-il.

— Pardon ?

Kelly regarda tout autour d'elle, cherchant désespérément un moyen de s'échapper.

— Les aurochs, ces grands bovins sauvages de l'Europe du Nord, grands comme des éléphants, noirs comme des taureaux, impossibles à domestiquer.

Il s'approcha et se mit à marcher autour du cercle de lumière comme s'il faisait un sermon.

— La seule manière d'en capturer un sans le tuer, c'était de creuser un fossé pour le piéger.

Kelly suivit son doigt tendu et vit une trappe dans le plancher qui ouvrait sur l'eau. Elle avait dû être dissimulée par le sable éparpillé sur le sol.

— C'étaient des bêtes féroces, d'une force et d'une rapidité

extraordinaires. Leur capture représentait une prouesse pour le chasseur. Vous pouvez vous sentir honorée.

Kelly était muette de stupeur. De plus en plus effrayée, elle regarda de nouveau autour d'elle. Les bougies formaient un immense cercle qui entourait les deux femmes. Kelly était étendue au milieu d'un symbole dessiné avec du sang frais. Voilà qui expliquait cette sensation poisseuse sur ses mains et son visage. A la droite de Claire, il y avait une table de bois — un autel, sans doute — également éclairée par des bougies. Sur cette table était ouvert un livre énorme aux pages rouges couvertes d'une écriture scintillante. Le *Raudhskinni*. Il l'avait vraiment retrouvé — à moins qu'il ne lui ait substitué, dans sa folie, un faux livre magique. D'un côté du livre, il y avait un gobelet de bois grossièrement sculpté. De l'autre, Kelly vit briller une lame de couteau.

Depuis quand était-elle inconsciente ? Il devait être bientôt minuit. La lune qui se reflétait sur l'eau teignait les murs de motifs bleus mouvants. Il fallait à tout prix qu'elle gagne du temps en attendant l'arrivée des secours. A supposer que l'on vienne les secourir... Elle ne sentait plus la puce du GPS derrière son oreille ; sans doute avait-elle été délogée par le choc à la tête. Personne ne devait avoir la moindre idée d'où elles étaient.

A présent, il s'avavançait vers la table. Le dos tourné, il traça un signe devant lui avec le manche du couteau. Il pivota de quatre-vingt-dix degrés et refit le même geste. Il pivota de nouveau et se retrouva face à Kelly. Ses yeux étaient curieusement vitreux. Avait-il pris quelque chose ? Claire, pour sa part, était certainement droguée. Sa tête dodelinait sans cesse vers l'avant. De temps en temps, elle s'éveillait brusquement et ouvrait de grands yeux terrifiés, puis ses paupières se refermaient d'elles-mêmes.

— Alors, comme ça, vous avez tué votre frère, dit-elle sur un ton aussi détendu que possible.

Il se figea en plein geste rituel et, avec un regard furieux, vint s'accroupir devant elle, brandissant la pointe du couteau devant son visage. Kelly tressaillit et recula un peu pour éviter la lame brillante.

— Je n'ai pas tué mon frère, grogna-t-il. Ce sont les autres qui l'ont fait.

— Les autres ? Quels autres ?

Pourquoi un homme responsable de quatre morts refusait-il d'en reconnaître une cinquième ? >

— Les ancêtres.

Il leva vers le plafond des yeux subitement effrayés, et baissa d'un ton.

— Les esprits du passé. Ils l'ont pris. Je lui avais pourtant dit qu'il fallait venger la mort de notre père, mais il n'a pas écouté. Ils sont venus le prendre, comme ils me prendront si j'échoue.

— Si vous échouez dans quoi ?

Il se redressa et s'éloigna en direction de l'autel.

— La réparation du passé.

Kelly regarda attentivement le cadavre devant elle. Déjà en état de putréfaction avancé, le corps étirait au maximum le tissu du costume noir qui l'enveloppait. La peau était mouchetée de taches bleu-vert, les traits quasi méconnaissables. Les yeux laiteux commençaient à suinter, les cheveux étaient éparés, une partie des dents semblait manquer. Sans doute avait-on employé un produit pour conserver le corps, car Kelly ne voyait aucune trace de parasites, mais l'homme était manifestement mort depuis quelques semaines.

Soudain, elle se rappela quelque chose que Stefan avait dit. Le *Raudhskinni*. On dit qu'il traitait de magie noire, des sortilèges pour prédire l'avenir, changer de forme, même ressusciter les morts. Si cet homme disait vrai, et qu'il n'avait pas tué son frère...

— Vous voulez le ramener à la vie, souffla-t-elle.

— Oui, répondit-il sans lever les yeux du livre qu'il consultait.

— Vous êtes complètement fou.

Il ne lui répondit pas, tant il était absorbé par le texte qu'il lisait. Tout prenait sens, à présent. Après s'être fait renvoyer du Cercle d'ásatrú, Paul était sans doute venu demander de l'aide à son frère. Et si le père John était subitement décédé pendant que son frère séjournait chez lui? Se retrouvant véritablement seul au monde, Paul avait décidé que son seul recours était de sacrifier des filles innocentes pour essayer de ramener son frère à la vie. Et il avait un livre qui expliquait la marche à suivre.

— Comment avez-vous choisi vos victimes ? demanda-t-elle.

Elle devait à tout prix l'occuper pendant qu'elle réfléchissait à un plan.

— Ce sont des enfants de l'élite, dit-il sans lever les yeux. Celle qui ruine le monde pour satisfaire sa cupidité.

— Je suis désolée, dit Kelly sur un ton encoura- geant, mais je ne comprends toujours pas.

En étirant son majeur au maximum, elle touchait presque les nœuds de la lanière en cuir autour de son poignet. S'efforçant de ne pas laisser paraître son effort, elle réussit à glisser un ongle sous un coin de lanière.

L'homme mit le doigt sur la page pour ne pas perdre son passage et répondit distraitement, comme à un enfant trop curieux.

— Mon père a été sacrifié sur l'autel de l'entreprise. Je devais venger sa mort pour qu'il puisse reposer en paix. Maintenant, mon frère et moi allons pouvoir vivre notre vie.

Il leva les yeux de son livre.

— En plus, j'avais besoin de leur sang. Le sang est un véhicule très puissant, voyez-vous. Peu de rituels fonctionnent vraiment en son absence.

— Hum, dit Kelly en grimaçant de douleur. Et vous aviez besoin de cinq victimes.

— C'est exact, oui.

Il semblait flatté qu'elle l'ait compris.

— Mais ni Claire ni moi ne sommes des enfants de l'élite. Et Katerina non plus.

Une ombre passa sur le visage de l'homme.

— Katerina, c'était une erreur. Elle a eu le grand malheur d'assister à un rituel qu'elle n'a pas compris. Je n'avais aucune envie de la tuer, mais cela a été nécessaire. C'était très triste.

Kelly s'éclaircit la gorge et dit aussi nonchalam- ment que possible :

— Et nous ?

— Malheureusement, votre enquête m'a contraint à modifier mes plans. Tous les candidats potentiels ont quitté le campus. Comprenez bien que ce n'est pas ce que je voulais.

Il lança un regard navré à Claire, puis reporta son attention sur Kelly.

— Je vous présente mes excuses les plus sincères. Néanmoins, vous aurez tout de même la chance d'assister à un rituel oublié pendant près de cinq cents ans.

Il s'interrompit, fronça les sourcils, et rectifia :

— Du moins à la première partie du rituel.

— Très réconfortant, murmura Kelly.

Elle sentit le premier nœud céder sous ses ongles, mais la lanière ne se détacha pas. Il devait y avoir toute une série de nœuds. Elle prit une profonde inspiration et entreprit de dénouer le deuxième en dépit des crampes dans ses mains. Le picotement au bout de ses doigts indiquait que les lanières lui coupaient progressivement la circulation. Si elle ne s'en libérait pas d'ici quelques minutes, elle allait perdre toute sensation dans les doigts, et toute chance de survivre.

Jake sortit de la maison du professeur en courant.

— On reprend les voitures, lança-t-il. Deux d'entre vous m'accompagnent, les autres nous suivent.

Il ne devait surtout pas montrer d'hésitation ; son autorité sur les agents s'érodait à toute vitesse. S'ils daignaient encore l'écouter, c'était uniquement parce que Morrow et Jones avaient disparu, et que personne ne les avait remplacés... Jake se retourna, les agents n'avaient pas bougé. Il les avait sentis basculer dans la mutinerie au cours des recherches chez le professeur.

L'un d'entre eux s'avança.

— Ecoutez, nous avons décidé qu'il vaudrait mieux nous regrouper au commandement central.

— Si vous abandonnez maintenant, vous condamnez l'agent Jones à une mort certaine.

Celui qui avait pris la parole, un homme trapu, avec les cheveux en brosse, avait une petite trentaine, et une assurance insolente. Jake n'avait pas été très différent à son âge.

— Ce qu'il y a, voyez-vous, c'est qu'on a déjà violé le protocole une quinzaine de fois aujourd'hui. Je sais que vous n'avez plus l'habitude des règles, mais nous, on n'a pas envie d'être réaffectés dans un bled de l'Illinois.

Jake se redressa de toute sa hauteur et toisa le jeune homme d'un regard furieux.

— L'agent Jones vous a donné l'ordre de me suivre.

— Avec tout le respect que je vous dois, l'agent Jones est

probablement morte. Même si elle survit, elle fera l'objet d'une enquête pour les décisions qu'elle a prises ce soir. Je n'ai pas envie de me retrouver dans le même panier. Je vais appeler le commandement central et attendre l'arrivée du légiste.

Le gamin s'éloigna vers la voiture, suivi par le reste de l'unité. Jake resta seul au milieu du parking. Dans l'état d'épuisement où il était, cet ultime échec faillit l'accabler. Puis il se redressa et partit en direction de sa voiture. Il n'allait pas renoncer maintenant, alors que personne ne savait ce qui était arrivé à Jones. Et même s'il arrivait trop tard pour la sauver il aurait peut-être une chance de coincer le salopard qui l'avait tuée. Sans aucun membre du FBI pour jouer les douairières, il serait libre de régler ses comptes.

Une silhouette sombre était appuyée contre la voiture de location. Jake ralentit et positionna son arme juste en dessous du faisceau de la torche... puis il vit les lettres FBI brodées en jaune sur fond marine.

— Tu as perdu tes copains ? dit-il sèchement.

— Non, je pensais juste que j'avais mieux à faire que d'attendre.

C'était l'agent qui l'avait aidé à enfoncer la porte du professeur, un gamin du genre timide qui ne devait pas avoir plus de vingt-six ans.

— Ça vous ennuie, si je vous accompagne ? Jake haussa les épaules, secrètement soulagé.

— Comme tu voudras.

Le jeune s'installa dans le siège du passager. Jake sortit à reculons de l'allée boueuse, s'engagea sur la route et accéléra.

— On devrait y être dans cinq minutes.

— Entendu, monsieur Riley.

— Jake. Appelle-moi Jake.

— Entendu.

Le gamin s'enferma dans un silence gêné. Jake lui lança un regard en coin. Il était maigrichon ; c'était un miracle qu'il ait réussi à passer les épreuves physiques que le FBI imposait chaque année. Il n'avait pas l'air capable de faire une seule pompe, encore moins les trente-cinq requises.

— Comment tu t'appelles ?

— Danny Rodriguez.

— O.K., Danny. Je passe en premier, tu me couvres. Au moindre problème, tu demandes des renforts.

— Compris.

Le gamin hésita avant d'ajouter :

— Autre chose ?

— Si tu es croyant, le moment me semble assez indiqué pour faire une prière.

Jake mit le pied au plancher et la voiture bondit en avant.

Le dernier nœud céda sous les doigts de Kelly. Elle dut retenir un cri de soulagement en sentant les liens autour de ses poignets se desserrer et la circulation se rétablir dans ses doigts. D'une manière ou d'une autre, elle devait réussir à reprendre son arme avant le début de ce rituel insensé.

Elle jaugea Paul du regard. Assis à côté de son frère mort, les yeux fermés, il semblait méditer. La tête de Claire s'était de nouveau affaissée. C'était le moment d'agir. Kelly déplaça ses jambes devant elle, les muscles contractés pour ne pas toucher le sol. Elle se préparait à sauter sur ses pieds quand elle sentit une présence sur sa gauche. Elle tourna vivement la tête. Il y avait quelqu'un dans l'ombre. Son cœur bondit dans sa poitrine. Le GPS avait fonctionné après tout ! Jake les avait retrouvées... La silhouette fit un pas en direction de la lumière. Ce n'était pas Jake, il n'était pas aussi grand. L'instant d'après, elle reconnut la longue barbe blanche de Stefan, et fut envahie par une vague de soulagement intense. Il la salua d'un grave hochement de tête.

— Où en est-on ? dit-il d'une voix résonnante.

Claire releva brusquement la tête.

Paul cligna les yeux et sortit de sa transe.

— Maître, dit-il avec révérence en se levant précipitamment, j'ai préparé les sacrifices. Tout est prêt pour la cérémonie.

La stupéfaction de Kelly devait se lire sur son visage, car Stefan la regarda en souriant. Le personnage qu'il avait joué lors de leur entretien chez le Pr Birnbaum avait complètement disparu, laissant place à un être cruel et satisfait.

— Vous ne croyiez tout de même pas que j'allais renvoyer mon meilleur élève ? dit-il sur un ton doux. Je vois que vous avez réussi à défaire vos liens. Bravo. Malheureusement, il est trop tard

pour faire quoi que ce soit.

— Pourquoi ? demanda Kelly en cherchant son arme.

Stefan suivit son regard vers l'autel où les deux pistolets de la jeune femme étaient rangés à côté du couteau.

— Vous pouvez toujours essayer, mais je crains fort que ce ne soit en vain. Parfois, il vaut mieux accepter son destin. Je présume que Paul vous a éclairée sur la nature de la cérémonie de ce soir ?

— C'est de la démente, dit Kelly en se redressant lentement en position assise. Vous ne croyez tout de même pas que ça va marcher ?

Le regard de Stefan se posa sur le livre.

— Le *Raudhskinni*, souffla-t-il d'une voix caressante. C'est pour lui que j'ai rejoint le Cercle d'ásatrú. J'en ai entendu parler pour la première fois pendant mon enfance au Danemark. Mon imagination en a été frappée.

Il baissa d'un ton, et dit d'une voix frémissante :

— J'ai attendu cet instant toute ma vie.

— Alors pourquoi m'avoir tout dit ? demanda Kelly, éberluée. Pourquoi m'avez-vous laissé fouiller votre maison ?

Il s'éloigna vers l'autel, frôla le livre rouge du bout du doigt, puis prit le couteau dans sa main.

— Je suis loin de vous avoir tout dit, Jones. L'appel du bon professeur exigeait une réaction. Il était sur le point d'alerter lui-même les autorités, ce qui aurait été désastreux. Mais en fin de compte les choses se sont passées presque exactement comme nous l'avions prévu.

Il posa la main sur l'épaule du jeune homme et lui fit un grand sourire. Paul rayonnait, visiblement ravi.

— Mon fils, dit Stefan d'un air songeur, nous avons parcouru un long chemin ensemble.

Puis il leva le couteau et, d'un geste rapide, trancha la gorge de son disciple. Le souffle coupé par l'horreur, Kelly vit Paul s'affaïsser sur lui-même. Le sang jaillissait de sa plaie à chaque battement de son cœur. Il s'écroula en silence près de son frère, son sourire remplacé par une expression de surprise blessée.

Au-dessus d'eux, Claire se débattait de toutes ses forces, et des plaintes de peur animale filtraient de sous son bâillon.

— Je serai à vous dans un instant, ma chère, dit Stefan en lui lançant un regard.

Il essuya la lame sur un pli de sa robe.

— Un si gentil garçon, si malléable. Je n'aurais pu rêver serviteur plus dévoué.

— Vous l'avez tué, dit Kelly d'une voix éteinte.

Le choc du meurtre avait aiguisé ses sens et dissipé le brouillard dans sa tête. Elle n'avait plus qu'un seul adversaire à vaincre, à présent. Si seulement elle pouvait l'inciter à s'éloigner de l'autel...

Il suivit son regard, et eut un sourire un peu sec.

— N'y voyez pas une occasion de vous enfuir, miss Jones. Si je devais vous tuer avant l'heure, ce serait un terrible gâchis. Paul serait tellement déçu... Je crains que, dans sa traduction du texte, il ne soit passé à côté de quelques points essentiels.

Stefan contempla avec pitié les cadavres étendus l'un à côté de l'autre.

— Le *Raudhskinni* a tout de même ses limites. On ne peut ressusciter que les âmes récemment défuntes. Même si j'étais en mesure de ramener son frère à la vie, cette odeur épouvantable m'en dissuaderait.

Il plissa le nez et frémit.

— Je pense que le père John serait d'accord, vous ne croyez pas ?

Il parlait sur un ton de conversation agréable. Son sourire s'agrandit.

— A propos...

Il consulta sa montre, puis regarda en direction de la rivière. La nuit s'était considérablement éclaircie. Il devait être presque minuit, pensa Kelly. La lune jetait autour de l'ouverture du hangar de longues ombres qui venaient frôler les orteils de Claire.

— Oui, c'est bientôt l'heure.

Stefan leva de nouveau le couteau. Kelly retint sa respiration, et vit Claire en faire de même. Mais il se contenta de répéter les gestes que Paul avait faits tout à l'heure, pivotant sur lui-même et traçant des signes devant lui. Quand il lui tourna le dos, Kelly se raidit et se prépara à bondir. Elle s'était décidée pour le Glock — c'était l'arme la plus proche, et celle qui aurait le plus d'impact. *Deux pas en avant, tu sautes par-dessus les jumeaux morts et tu l'attrapes avec la*

main droite. Mieux vaut mourir en se battant que... Dans sa tête, elle laissa la phrase inachevée.

Elle repoussa le sol de ses pieds et de ses mains. Le grincement du sable contre ses chaussures lui parut assourdissant. Avant qu'elle n'ait pu atteindre l'autel, Stefan pivota et se tendit avec une agilité redoutable, puis lui assena un grand coup à la tempe avec le manche du couteau. Chancelant sous la violence du choc, Kelly tenta de se rattraper à l'autel, puis s'écroula. Elle atterrit à genoux dans une flaque de sang. Des haut-le-cœur soulevaient sa poitrine et des éclats de lumière dansaient devant ses yeux. Elle secoua la tête pour éclaircir son champ de vision. La voix de Stefan lui semblait venir de très loin.

— Ce n'était pas très sage de votre part.

Impuissante, elle le vit prendre le Glock dans sa main libre.

— Je crois que je vais garder cet objet sur moi, si cela ne vous ennuie pas.

Il lui décocha un sourire.

— Bien. Où en étais-je ?

Il se retourna vers Claire et entonna un chant rituel. Sa voix emplissait la pièce et ricochait contre les murs. Le regard de Claire indiquait de la résignation, comme si elle savait qu'il n'y avait plus rien à faire. Kelly songea un instant à son frère. Alex avait-il eu le même regard ? Avait-il senti son dernier souffle ?

Le volume du chant s'intensifia. Stefan renversa la tête en arrière, et les bougies jetèrent des ombres effrayantes sur son visage tandis que, de la pointe du couteau, il remontait le long de la jambe de Claire. Kelly luttait pour ne pas perdre conscience ; tout devenait de plus en plus flou. Il allait tuer Claire, c'était sûr. Elle allait mourir comme les autres, en se vidant lentement du sang qui s'écoulerait sur sa jambe. Kelly baissa la tête et s'accroupit sur ses talons. Elle n'avait pas la force de regarder.

D'un coup, les flammes des bougies vacillèrent puis s'éteignirent, soufflées par un grand coup de vent. Un cri aigu déchira l'air et fit frémir Kelly, puis il y eut des battements d'ailes assourdissants. Elle leva les yeux. Une horde d'oiseaux sombres décollaient de la charpente et s'enfuyaient vers la rivière en poussant des cris rauques. Quelqu'un était entré dans la pièce. Elle plissa les yeux, essayant de comprendre ce qui se passait. Là-bas, deux silhouettes étaient enlacées en un curieux pas de deux. Quelqu'un luttait avec Stefan ; on entendait leurs grognements sourds.

Kelly se leva en titubant. Rassemblant ses dernières forces, elle se rua vers l'autel, manquant trébucher sur les cadavres des jumeaux. A sa droite, elle entendit Stefan injurier son adversaire en danois. L'autel n'était plus à sa place, il avait dû être renversé pendant la bagarre. Elle tomba à genoux, chercha à tâtons sur le sol, se brûla le pouce dans une flaque de cire fondue.

Désespérée, elle fouilla parmi les filets et les tissus qui couvraient le sol. Elle sentit quelque chose qui ressemblait à du vieux cuir — le livre ! Quelques centimètres plus loin, sa paume frôla un objet en acier, puis sa main se referma autour du canon de l'arme. Roulant sur le côté, elle tint le Glock à deux mains et le pointa vers les silhouettes chancelantes. A cet instant, il y eut un nouveau hurlement, et l'une des silhouettes tomba à terre. L'autre se redressa, immense, et brandit quelque chose au-dessus de sa tête. Le tranchant de la lame miroita au clair de lune. Kelly appuya sur la détente. Dans cet espace restreint, le coup de feu lui parut exceptionnelle- ment fort ; les oreilles de la jeune femme se mirent à sonner. Elle vit Stefan se raidir puis reculer en titubant vers le bord de l'eau. La tête baissée, les deux mains sur la poitrine, il se balançait d'avant en arrière, hurlant de douleur. Soudain, il leva les mains en un geste de supplication, puis tomba en arrière.

Le bruit de son corps s'écrasant dans l'eau se dissipa avant que Kelly n'ait repris son souffle. Elle serrait toujours l'arme à deux mains, mais la douleur dans sa tête se faisait plus lancinante, et elle se sentait glisser vers l'obscurité.

La dernière chose qu'elle vit fut une plume noire tombant du plafond pour s'abîmer dans la pénombre, et qui brilla d'un éclat curieux en flottant devant elle.

Jake sursauta en entendant le coup de feu. Il s'élança de la voiture sans refermer la porte, comptant sur le jeune pour le suivre. Le nom et le logo de l'université étaient peints en rouge sur le côté du bâtiment. Il se jeta contre la porte de toutes ses forces. Le verrou céda immédiatement, et il se retrouva propulsé à l'intérieur.

Il roula sur lui-même et bondit, son arme braquée devant lui. Essayant d'ignorer la douleur qui lui brûlait l'épaule, il balaya la pièce de sa torche électrique.

— Jones ! s'écria-t-il.

Une grande masse suspendue au milieu de la pièce jetait son ombre sur une bonne partie du hangar.

Près de lui, le jeune agent se mit à tousser.

— Nom d'un chien ! C'est quoi, cette odeur ?

Jake s'avança de quelques pas. Dieu seul savait qui était caché dans l'ombre. Il virevoltait sans cesse, s'imaginant avoir aperçu un mouvement. Sa lampe éclaira la coque brillante d'une yole rouge, un tas de filets, puis la pauvre Claire, ficelée comme un pavé de viande. Il vit un tas de vêtements sur le sol, sentit l'odeur acide du sang frais et de la poudre. Où était Jones dans tout ce carnage ?

— Nom de Dieu..., souffla le jeune.

La torche éclairait deux cadavres gisant l'un à côté de l'autre comme des jouets mis au rebut. L'odeur de décomposition était presque insoutenable. Des traces de sang frais menaient vers la rivière. Jake s'avança vers le bord du ponton. Le faisceau de sa lampe pénétra l'eau sur quelques dizaines de centimètres avant d'être absorbé par les profondeurs argentées.

Entendant un murmure de douleur, il pivota sur lui-même. Rodriguez était déjà penché sur elle. Le cœur de Jake bondit tandis qu'il s'agenouillait à côté de Jones. Elle était trempée, couverte de sang, ses cheveux formaient des touffes poisseuses. Avec précaution, ils la firent rouler sur le dos et cherchèrent son pouls. Elle avait perdu du sang, mais elle était vivante. Jake posa la tête de la jeune femme sur ses genoux et lissa ses cheveux en arrière. Comme de très loin, il entendit Rodriguez appeler des renforts et de l'aide médicale. Les paupières de Jones battirent, puis elle ouvrit les yeux et lui lança un regard confus.

— Que...

— Chut, dit-il avec douceur. Tout va bien. Tu t'es débrouillée comme une chef.

Kelly sentit le contact de draps soyeux contre sa peau, et ouvrit les yeux. Elle se trouvait dans un lit immense, vêtue d'un T-shirt et d'un caleçon d'homme. Elle étira les bras au-dessus de sa tête, se redressa, et fut prise d'une douleur perçante à la tempe. Délicatement, elle s'étendit de nouveau et roula sur le côté. 16 h 45, indiquait l'affichage lumineux du réveil. C'était incompréhensible. Puis des images de la nuit précédente envahirent son esprit : des corbeaux, du sang, de l'eau glacée... Tout se mélangeait. Elle n'était pas sûre de ce qui s'était passé, mais d'une manière ou d'une autre elle s'en était tirée.

Il lui fallait de l'Advil. Elle se releva et se dirigea à pas traînants vers la salle de bains. Elle fut surprise d'y voir une brosse à dents inconnue et un rasoir électrique. A l'autre bout de la salle de bains, il y avait une porte entrouverte. Elle frappa, et entendit des pas approcher.

— Elle est ressuscitée ! dit Jake en ouvrant grand la porte et en lui tendant les bras.

Kelly se mit à rire. Pieds nus, vêtu seulement d'un jean et d'un T-shirt, il avait encore les cheveux mouillés de sa douche.

— Je ne t'ai pas réveillée, j'espère. Désolé, on est un peu entassés les uns sur les autres. Il y a une convention de plombiers en ville, et c'était la seule chambre qui restait...

Il semblait presque intimidé, nota Kelly avec amusement.

— J'aimerais bien savoir où je suis, dit-elle avec un sourire douloureux.

— Au Radisson, le meilleur établissement à l'ouest de Stamford, à ce qu'il paraît.

Jake eut un sourire forcé.

— Tu ne te souviens vraiment de rien ? Ils voulaient t'emmener à l'hôpital, mais tu t'y es opposée... comment dire... avec force, alors on a fait un compromis, et je t'ai gardée ici en observation.

— En observation, vraiment ? dit Kelly avec un sourire ironique. Cela explique ma tenue.

— Je te jure que j'ai à peine regardé, protesta Jake en levant les mains. Tes vêtements étaient complètement trempés, je ne pouvais tout de même pas te laisser mourir de froid.

Son agitation rendait son accent du Sud plus prononcé que d'ordinaire. Y avait-il quelque chose qu'il ne lui avait pas dit ?

— Je ne me plains pas, dit Kelly. J'ai rarement eu un service en chambre aussi satisfaisant.

— Justement, dit Jake en repartant à reculons vers sa chambre, j'ai pensé que le mieux serait de prendre une collation ici...

Il hocha la tête en direction d'un chariot couvert de plats.

— J'ai fait un petit tour de reconnaissance ce matin, et les journalistes sont là. Ils veulent tous prendre en photo la superagente qui a résolu l'affaire.

— Je devrais vraiment me changer, dit-elle en tirillant sur son T-shirt.

A la lumière du soleil, il était sans doute complètement transparent. Evidemment, Jake avait déjà eu l'occasion de la voir nue, songea-t-elle en essayant de ne pas rougir.

— Tu es très bien, dit Jake d'un air tout aussi gêné. En plus, tu dois être morte de faim. Moi, je le suis, et contrairement à toi j'ai mangé quelque chose hier soir. Tu te changeras après le petit déjeuner.

Kelly se rendit compte qu'elle était effectivement affamée. Elle s'installa dans un fauteuil et regarda Jake lui préparer une assiette. Les rideaux de la chambre étaient ouverts. C'était une magnifique journée d'automne. Elle dévora la nourriture dans son assiette, et ne dit pas un mot avant d'en avoir vidé une seconde.

— Ouahouh, dit Jake avec un sourire. Tu n'es pas vraiment du genre salade, hein ?

— C'était délicieux.

Elle se renversa en arrière et ferma les yeux, savourant un rayon de soleil sur son épaule. Quand elle ouvrit les yeux, Jake l'observait. Il détourna rapidement le regard.

— Alors, dit-elle, qu'est-ce qui s'est passé ?

Il secoua la tête.

— J'allais te poser la même question. C'était un sacré bazar là-dedans. Jamais rien vu de semblable.

— Et Claire ? dit-elle avec appréhension.

Elle porta sa tasse à sa bouche pour cacher le tremblement de ses lèvres.

— Elle va bien. Un peu secouée, mais elle n'a pas perdu beaucoup de sang. C'est Jerome qui a le plus écopé, il est encore en soins intensifs.

— Jerome ?

— Oui, tu ne l'as pas vu ?

Il semblait aussi perplexe qu'elle.

— Je dois dire qu'il a un sacré cran, pour un type qui n'a qu'un bras. L'histoire des forces spéciales, ce n'était pas une blague. Le pauvre a quand même été bien atteint. Il est dans le coma, il a perdu sa rate. Les médecins espèrent qu'il va se réveiller d'ici deux, trois jours... Sinon...

Il haussa les épaules et sa voix s'érailla.

L'ombre qui luttait avec Stefan, pensa Kelly, c'était Jerome.

— Et Stefan ?

— On n'a pas encore retrouvé son corps, dit Jake, mais les plongeurs le recherchent. Vu la quantité de sang qu'il a perdue, il y a de bonnes chances pour qu'il flotte quelque part en aval. Par prudence, j'ai quand même transmis un avis de recherche aux flics pour qu'ils le diffusent dans les hôpitaux, les stations de bus et ainsi de suite. Le bureau de New York a envoyé une équipe pour surveiller sa maison.

— Très bien. On dirait presque que tu cherches à me piquer mon boulot.

— J'y ai pensé, mais ta mutuelle ne me convient pas. Avec Dmitri, j'ai le dentiste et l'ophtalmo remboursés.

Elle se mit à rire, et il lui fit un grand sourire. Elle remplit sa tasse de café et y tourna sa cuillère. Le soleil s'étirait dans la pièce, illuminait les plus hautes branches des arbres à l'extérieur. Kelly se rappela soudain quelque chose.

— Et le *Raudhskinni* ?

— Le quoi ?

— Le *Raudhskinni*, tu te souviens ? Le livre en cuir rouge ? Il était posé sur un autel. Il devait forcément y être quand tu es arrivé. Les gars du labo ont dû l'inventorier...

— Jones, dit Jake en lui prenant la main, tu as eu beaucoup d'émotions ces derniers jours...

Une bouffée de colère monta en elle.

— Ne me parle pas sur ce ton ! Il était là, je l'ai vu!

— Jones, je suis arrivé juste après ton coup de feu. J'étais là quand les ambulanciers sont arrivés, et quand ils ont installé des projecteurs pour éclairer le hangar. On a fouillé chaque centimètre carré du bâtiment, et je n'ai vu aucun livre. Mais je demanderai à Rodriguez.

C'était trop de coïncidences. Le livre disparu, Stefan introuvable...

— En revanche, voici ce qu'on a appris.

Il lui tendit un article de journal faxé et la contempla en silence pendant qu'elle le lisait.

Elle releva les yeux.

— Alors, comme ça, les jumeaux étaient les seuls survivants.

— Ouais. Imagine-toi que ton propre père ait essayé de te tuer. Il a perdu la boule, apparemment, après s'être fait licencier. Ils ont perdu leur mère, une sœur et un frère dans l'incendie. Les jumeaux dormaient au rez-de-chaussée, c'est comme ça qu'ils s'en sont sortis, mais ils ont dû entendre les hurlements des autres. Et voilà comment on fabrique un tueur en série.

— Hum, dit Kelly.

Elle fixa le sol et fronça les sourcils.

— Et Stefan ? Quelle était son excuse ?

— Tu as lu *Hamlet*. Les Danois sont cinglés. A propos...

Jake s'éloigna vers le bout de la pièce et en rapporta un vase en cristal débordant de roses rouges.

— C'est pour moi ?

Kelly prit la petite carte glissée dans le nœud du ruban. Jake arborait un grand sourire.

— Désolé, dit-il, ça ne vient pas de moi. Il y en a trois autres identiques, tous avec les hommages de M. Vincent Agostanelli.

La petite carte disait seulement : « Si un jour vous avez besoin d'un service... V. A. » Une carte de visite du mafioso y était jointe.

— Tu parles ! dit Kelly en levant les yeux au ciel.

— On ne sait jamais, dit Jake en lisant la carte. A ta place, je garderais son numéro.

— De ta part, ça ne m'étonne pas, dit-elle avec un sourire narquois.

A présent qu'elle était rassasiée, elle mourait d'envie de prendre une douche.

— Tu as appelé Dmitri ?

— Ce matin. Il a été très soulagé d'apprendre la nouvelle. Tout ce que j'espère, c'est que ça va lui permettre de faire son deuil, comme disent les psys. Il organise une cérémonie à la mémoire d'Anna samedi prochain. Si tu veux venir...

— Ça me ferait très plaisir. Il faut juste que je demande à mon chef...

Bien que son coup de feu ait été tout à fait justifié, Kelly serait sans doute suspendue en attendant les résultats de l'enquête interne. D'un coup, elle se sentit écrasée par tout ce qui l'attendait : taper des rapports, classer des dossiers et des preuves matérielles pour les archiver, rentrer à New York pour y attendre sa prochaine mission... Elle se massa les tempes.

— Une dernière chose, dit Jake en regardant le sol. J'ai appelé la femme de Morrow la nuit dernière, pour lui dire qu'on avait eu le meurtrier. Je sais que c'était à toi de l'appeler, mais tu n'étais pas très en forme, et j'avais peur qu'il y ait des fuites dans la presse. J'espère que ça ne t'ennuie pas.

— Pas du tout. Tu as bien fait.

Le visage de Morrow passa devant ses yeux ; elle le revit gisant sur le dos, fixant le plafond du regard, et une vague de tristesse monta en elle.

— Je crois que je vais aller prendre une douche.

Elle laissa l'eau brûlante couler longtemps sur son dos. A tâtons, elle inspecta les bosses sur son crâne et grimaça en sentant des points de suture. Puis elle se savonna à fond pour éliminer jusqu'à la dernière particule de sang et de terre. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, des images lui apparaissaient : Tiffany Agostanelli clouée sur la porte du président comme un trophée de chasse, Claire assise sur le trottoir devant l'Algeco, Morrow bavardant avec les journalistes... Depuis le départ, cette affaire l'avait affectée plus que d'habitude, et elle ne savait toujours pas pourquoi. Les meurtres avaient été particulièrement sanglants, mais elle était ressortie indemne

d'autres affaires tout aussi violentes. Son lien personnel avec l'université avait sans doute joué, mais dans son for intérieur elle savait qu'il y avait autre chose. Elle n'avait pas encore assez de recul pour avoir envie d'y réfléchir. Elle allait ranger cette affaire dans un coin de son esprit, comme elle avait rangé toutes celles qui l'avaient précédée. Dans quelques semaines, elle serait à Jersey City ou à Brooklyn ou à Baltimore, à examiner de nouveaux cadavres mutilés et à traquer un nouveau tueur dérangé. C'était sa vie, sa vocation — et cela durait depuis tellement longtemps qu'elle était certaine de ne jamais pouvoir faire autre chose.

Elle enfila un peignoir propre à l'effigie de l'hôtel et retourna dans sa chambre en se séchant les cheveux. Elle releva ses messages téléphoniques. Le premier venait de l'ADRC Bowen, qui la félicitait et lui signala sa suspension temporaire. « Ça ne devrait pas prendre longtemps, dit-il d'une voix nasale. Je vous ai débloqué quelques jours de congé supplémentaires. Soyez de retour mercredi, vous serez affectée dans les bureaux jusqu'à la fin de l'enquête interne. »

Très grand seigneur, pensa Kelly. Pourvu qu'on la renvoie rapidement sur le terrain ! Etre coincée dans les bureaux avec Bowen dans les pattes, c'était le cauchemar absolu.

Dmitri Christou avait laissé un message cérémonieux pour la remercier d'avoir retrouvé l'homme qui lui avait volé sa fille. Sa voix se fêla à la fin du message ; cela fit grimacer Kelly. Il lui faudrait du temps, mais il s'en remettrait. C'était incroyable, la capacité de l'être humain à tourner la page. Elle avait lu Proust à l'université, et n'en avait retenu qu'une seule idée : on ne surmonte pas le passé, on le contourne. C'était vrai. C'était ainsi qu'elle avait pu supporter de perdre Alex, et le reste de sa famille avec lui. C'était ainsi qu'elle trouvait la force de continuer, affaire après affaire, ville après ville. Aujourd'hui, pour la première fois, elle comprenait à quel point c'était épuisant.

On frappa doucement à la porte. C'était Jake.

— Je voulais juste voir comment tu...

Sa voix s'érailla tandis qu'il se rendait compte qu'elle était en peignoir. Ses chevilles et ses mollets nus dépassaient sous l'éponge, et ses cheveux roux brillaient dans son dos. Il déglutit et ajouta :

— On dirait que tu vas mieux. Je voulais te proposer d'aller voir Claire à l'hôpital. Ses parents viennent d'arriver et ils meurent d'envie de te rencontrer.

— J'aimerais bien voir Jerome aussi.

— Oui, Jerome aussi.

Jake fixait les moulures du plafond avec intérêt.

— Il semble que je vais avoir quelques jours de congé, dit-elle en se tournant vers la glace pour passer une brosse dans ses cheveux.

— Vraiment ? C'est marrant, Dmitri m'a recom- mandé d'en prendre aussi.

Jake fit une pause, puis ajouta :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Kelly haussa les épaules.

— Il paraît que le Vermont, c'est magnifique à cette époque de l'année. Je n'y suis jamais allée.

Il s'éclaircit la gorge.

— Moi non plus. Ça doit être chouette.

— Paraît-il.

— Eh bien, peut-être qu'on se verra là-bas.

Elle lui sourit dans la glace.

— Peut-être.

— Bon.

Il y eut un silence gêné, puis Jake tendit la main vers la porte.

— Je t'attends à côté. Frappe à la porte quand tu voudras partir.

— Entendu. J'en ai pour cinq minutes.

La porte se referma derrière lui. Kelly resta un long moment sans bouger, la brosse à cheveux sur les genoux, à fixer la glace du regard sans la voir. Un courant d'air écarta les rideaux ; un rayon de soleil se posa sur les cheveux de la jeune femme et les fit flamboyer. Perché sur une branche de l'autre côté de la fenêtre, un grand oiseau inclina la tête et la regarda d'un œil noir. Le rideau retomba, et le corbeau émit un cri rauque. Tandis que le soleil se glissait derrière l'horizon, il déploya ses ailes et décolla, piquant vers la fenêtre avant de s'envoler en direction de la lune décroissante.

REMERCIEMENTS

Le cercle de sang est certes une œuvre de fiction, mais j'ai tenté de rester fidèle aux mythes et rites sur lesquels le scénario de mon roman s'appuie — si j'ai commis des erreurs, elles me sont imputables, et à moi seule.

Si certains personnages ou certaines références sont le fruit de mon imagination, il n'en reste pas moins vrai que les « religions » païennes ont bénéficié d'un regain d'intérêt ces dernières années, et ce dans le monde entier. *Le cercle de sang* ne vise en aucun cas les pratiquants de ces religions, pas plus que leurs croyances. Il montre simplement comment toute religion peut être pervertie.

Pour ce qui concerne les anciennes traditions religieuses nordiques, je me suis appuyée sur les sources bibliographiques suivantes : *History of the Kings of Norway*, de Snorri Sturluson, ainsi que *Prose Edda*, du même auteur, et *Northern Magic*, d'Edred Thorsson. Pour le contexte historique, je me suis référée à *Myths and Symbols In Pagan Europe*, de H.R. Ellis Davidson, et à *Norse Mythology*, de John Lindow.

Je remercie mes premiers lecteurs — ceux qui, alors que ce roman prenait forme, m'ont prodigué leurs conseils aux différentes étapes de la production éditoriale, y compris mes sœurs, Kate et Adrienne, mais aussi Darren Fitzgerald, Tamim Ansary, et tous les membres du San Francisco's Writers Workshop. Merci à la Wesleyan University, dont je garde un souvenir merveilleux, et qui m'a inspiré le décor de ce roman. Je suis extrêmement redevable également à mon agent, Jean V. Naggar, pour son indéfectible confiance, et à mon editrice Selina McLemore, qui a su mesurer le potentiel de ce roman.

Et enfin merci à mes parents qui m'ont permis d'être ce que je voulais être, et à mon mari, pour m'avoir aidée à croire en mon rêve.

DANS LA MÊME COLLECTION

Par ordre alphabétique d'auteur

BEVERLY BARTON	<i>Dans l'ombre de l'assassin</i>
OLGA BICOS	<i>Nuit d'orage</i>
OLGA BICOS	<i>La mort dans le miroir</i>
LAURIE BRETON	<i>Ne vois-tu pas la mort venir ?</i>
BARBARA BRETTON	<i>Le lien brisé</i>
JAN COFFEY	<i>La dernière victime</i>
JAN COFFEY	<i>L'accusé</i>
JASMINE CRESSWELL	<i>La Manipulatrice</i>
JASMINE CRESSWELL	<i>Le secret brisé</i>
JASMINE CRESSWELL	<i>La mort pour héritage</i>
JASMINE CRESSWELL	<i>Soupçons mortels</i>
JASMINE CRESSWELL	<i>Je saurai te retrouver</i>
CAMERON CRUISE	<i>La perle de sang</i>
MARGOT DALTON	<i>Amnésie</i>
MARGOT DALTON	<i>Kidnapping</i>
MARGOT DALTON	<i>Le sceau du mal</i>
MARGOT DALTON	<i>Crimes inavoués</i>
WINSLOW ELIOT	<i>L'innocence du mal</i>
ANDREA ELLISON	<i>Elles étaient si jolies</i>
LYNN ERICKSON	<i>Le Prédateur</i>
SUZANNE FORSTER	<i>Le cercle secret</i>
SUZANNE FORSTER	<i>Secrets</i>
MICHELLE GAGNON	<i>Le cercle de sang</i>
TESS GERRITSEN	<i>Présumée coupable</i>
TESS GERRITSEN	<i>Crimes masqués</i>
TESS GERRITSEN	<i>Ne m'oublie pas</i>
HEATHER GRAHAM	<i>L'invitation</i>
HEATHER GRAHAM	<i>L'ennemi sans visage</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Le complot</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Soupçons</i>
HEATHER GRAHAM	<i>La griffe de l'assassin</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Prémonition</i>
HEATHER GRAHAM	<i>L'ombre de la mort</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Danse avec la mort</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Noires visions</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Nuits blanches</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Apparences</i>
HEATHER GRAHAM	<i>La crypte mystérieuse</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Sombre présage</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Hantise</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Dangereuse vision</i>
HEATHER GRAHAM	<i>La nuit écarlate</i>
GINNA GRAY	<i>Le voile du secret</i>
GINNA GRAY	<i>La cavale</i>
GINNA GRAY	<i>Les bois meurtriers</i>
CAROLYN HAINES	<i>Les fiancées du Mississippi</i>
KAREN HARPER	<i>Testament mortel</i>
KAREN HARPER	<i>Le saut du diable</i>
KAREN HARPER	<i>L'œuvre du mal</i>

KAREN HARPER	<i>Les portes du mal</i>
KAREN HARPER	<i>Une femme dans la nuit</i>
KAREN HARPER	<i>Mortel mensonge</i>
KAREN HARPER	<i>Intention mortelle</i>
KATHRYN HARVEY	<i>La clé du passé</i>
BONNIE HEARN HILL	<i>La disparue de Sacramento</i>
BONNIE HEARN HILL	<i>Mortelle perfection</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Miami Confidential</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>L'Alibi</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Intime conviction</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Labyrinthe meurtrier</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Par une nuit d'hiver</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Troublantes révélations</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Intention de tuer</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Meurtre à New York</i>
METSY HINGLE	<i>Le masque de la mort</i>
METSY HINGLE	<i>La fille de l'assassin</i>
METSY HINGLE	<i>Noces noires</i>
GWEN HUNTER	<i>Faux diagnostic</i>
GWEN HUNTER	<i>Virus</i>
GWEN HUNTER	<i>Les mains du diable</i>
GWEN HUNTER	<i>Le triangle du mal</i>
GWEN HUNTER	<i>La piste du mal</i>
LISA JACKSON	<i>Noire était la nuit</i>
LISA JACKSON	<i>Dans l'ombre du bayou</i>
LISA JACKSON	<i>Les disparues de la nuit</i>
CHRIS JORDAN	<i>L'étau</i>
PENNY JORDAN	<i>De mémoire de femme</i>
PENNY JORDAN	<i>La femme bafouée</i>
R.J. KAISER	<i>Qui a tué Jane Doe ?</i>
ALEX KAVA	<i>Sang Froid</i>
ALEX KAVA	<i>Le collectionneur</i>
ALEX KAVA	<i>Les âmes piégées</i>
ALEX KAVA	<i>Obsession meurtrière</i>
ALEX KAVA	<i>Le Pacte</i>
RACHEL LEE	<i>Neige de sang</i>
RACHEL LEE	<i>Le lien du mal</i>
RACHEL LEE	<i>Secret meurtrier</i>
DINAH McCALL	<i>Le silence des anges</i>
DINAH McCALL	<i>Les disparus de l'hiver</i>
HELEN R. MYERS	<i>Mortelle impasse</i>
HELEN R. MYERS	<i>Les ombres du doute</i>
HELEN R. MYERS	<i>Mort suspecte</i>
HELEN R. MYERS	<i>Suspicion</i>
HELEN R. MYERS	<i>La marque du diable</i>
CARLA NEGGERS	<i>L'énigme de Cold Spring</i>
CARLA NEGGERS	<i>Piège invisible</i>
CARLA NEGGERS	<i>La dernière preuve</i>
CARLA NEGGERS	<i>Le voile noir</i>
CARLA NEGGERS	<i>La nuit du solstice</i>
CARLA NEGGERS	<i>Noirs desseins</i>
BRENDA NOVAK	<i>L'étrangleur de Sandpoint</i>
BRENDA NOVAK	<i>Noir secret</i>
MEG O'BRIEN	<i>Le piège</i>
MEG O'BRIEN	<i>En lettres de sang</i>
MEG O'BRIEN	<i>Pluie de sang</i>
MEG O'BRIEN	<i>La déchirure</i>
MEG O'BRIEN	<i>Spirale meurtrière</i>
SHIRLEY PALMER	<i>Zone d'ombre</i>

SHIRLEY PALMER	<i>Le bûcher des innocents</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Le refuge irlandais</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Mémoires de Louisiane</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Le testament des Gerritsen</i>
EMILIE RICHARDS	<i>L'héritage des Robeson</i>
EMILIE RICHARDS	<i>L'écho de la rivière</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Promesse d'Irlande</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Du côté de Georgetown</i>
NORA ROBERTS	<i>Possession</i>
NORA ROBERTS	<i>Le cercle brisé</i>
NORA ROBERTS	<i>Et vos péchés seront pardonnés</i>
NORA ROBERTS	<i>Tabous</i>
NORA ROBERTS	<i>Coupable innocence</i>
NORA ROBERTS	<i>Maléfice</i>
NORA ROBERTS	<i>Enquêtes à Denver</i>
NORA ROBERTS	<i>Crimes à Denver</i>
NORA ROBERTS	<i>L'ultime refuge</i>
NORA ROBERTS	<i>Une femme dans la tourmente</i>
NORA ROBERTS	<i>Clair-obscur</i>
NORA ROBERTS	<i>Le secret du bayou</i>
FRANCIS ROE	<i>L'engrenage</i>
FRANCIS ROE	<i>Soins intensifs</i>
KAREN ROSE	<i>Le lys rouge</i>
KAREN ROSE	<i>Et tu périras par le feu</i>
KAREN ROSE	<i>Je te volerai ta mort</i>
KAREN ROSE	<i>Le cercle du mal</i>
KAREN ROSE	<i>Le sceau du silence</i>
M. J. ROSE	<i>Le cercle écarlate</i>
M. J. ROSE	<i>La cinquième victime</i>
M. J. ROSE	<i>Rédemption</i>
JOANN ROSS	<i>La femme de l'ombre</i>
SHARON SALA	<i>Sang de glace</i>
SHARON SALA	<i>Le soupir des roses</i>
SHARON SALA	<i>Meurtre en eaux troubles</i>
SHARON SALA	<i>L'œil du témoin</i>
SHARON SALA	<i>Expiation</i>
SHARON SALA	<i>Si tu te souviens</i>
SHARON SALA	<i>Dans les pas du tueur</i>
MAGGIE SHAYNE	<i>Noir paradis</i>
MAGGIE SHAYNE	<i>Un parfait coupable</i>
TAYLOR SMITH	<i>Le carnet noir</i>
TAYLOR SMITH	<i>La mémoire assassinée</i>
TAYLOR SMITH	<i>Morts en série</i>
ERICA SPINDLER	<i>Rapt</i>
ERICA SPINDLER	<i>Black Rose</i>
ERICA SPINDLER	<i>La griffe du mal</i>
ERICA SPINDLER	<i>Trahison</i>
ERICA SPINDLER	<i>Cauchemar</i>
ERICA SPINDLER	<i>Pulsion meurtrière</i>
ERICA SPINDLER	<i>Le silence du mal</i>
ERICA SPINDLER	<i>Jeux macabres</i>
ERICA SPINDLER	<i>Le tueur d'anges</i>
ERICA SPINDLER	<i>Collection macabre</i>
ERICA SPINDLER	<i>Et vous serez châtiés</i>
ERICA SPINDLER	<i>L'innocence volée</i>
AMANDA STEVENS	<i>N'oublie pas que je t'attends</i>
AMANDA STEVENS	<i>La poupée brisée</i>
AMANDA STEVENS	<i>Juste après minuit</i>
ANNE STUART	<i>La veuve</i>

TARA TAYLOR QUINN
ELISE TITLE
CHARLOTTE VALE ALLEN
LAURA VAN WORMER
GAYLE WILSON
GAYLE WILSON
KAREN YOUNG

Enlèvement
Obsession
L'enfance volée
La proie du tueur
Les disparus du Mississippi
Rumeurs
Passé meurtrier